



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

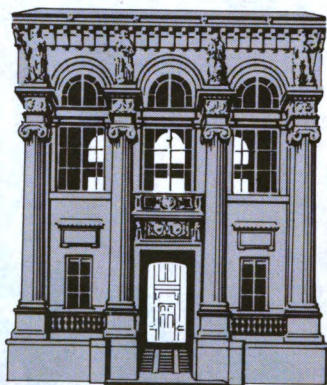
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

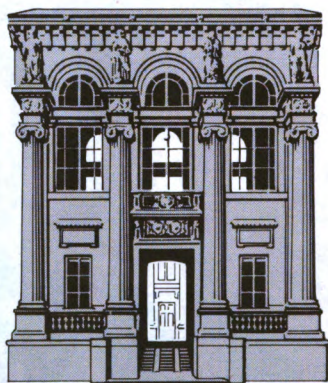


ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND



VI. 1770 G/1 (2)

COLLECTION
COMPLÈTE

DES

ŒUVRES

DE

MR. *de* VOLTAIRE.

DERNIÈRE ÉDITION.

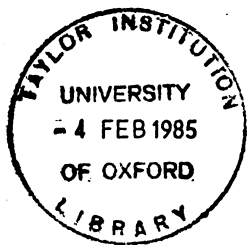
TOME SECONDE.

MELANGES
D E
P O È S I E S,

&c. &c. &c.



M. DCC. LXX.





MELANGES

DE POËSIES,

&c. &c. &c.

EPI TRE DE L'AUTEUR,

*En arrivant dans sa terre près du lac de Genève,
en Mars 1755. a)*

O Maison d'Aristippe, ô jardins d'Epicure,
Vous qui me présentez, dans vos enclos divers,
Ce qui souvent manque à mes vers,
Le mérite de l'art soumis à la nature;
Empire de Pomone & de Flore sa sœur,
Recevez votre possesseur;

Qu'il

a) Quoique ce soit un de ses derniers ouvrages, on a cru qu'il devait servir de frontispice à ce recueil de vers.

6 LE LAC DE GENÈVE.

Qu'il soit ainsi que vous solitaire & tranquille,
 Je ne me vante point d'avoir en cet asyle
 Rencontré le parfait bonheur ;
 Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage ;
 Il est encor moins chez les rois ;
 Il n'est pas même chez le sage :
 De cette courte vie il n'est point le partage ;
 Il y faut renoncer ; mais on peut quelquefois
 Embrasser au moins son image.

Que tout plait en ces lieux à mes sens étonnés !
 D'un tranquille Océan *b)* l'eau pure & transparente
 Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
 D'innombrables côteaux ces champs sont couronnés ;
 Bacchus les embellit : leur insensible pente
 Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux *c)*,
 Qui pressent les enfers , & qui fendent les cieux.
 Le voilà ce théâtre & de neige & de gloire ,
 Eternel boulevard qui n'a point garanti
 Des Lombards le beau territoire.
 Voilà ces monts affreux , célébrés dans l'histoire ,
 Ces monts qu'ont traversé , par un vol si hardi ,
 Les Charles , les Othons , Catinat , & Conti ,
 Sur les ailes de la victoire.
 Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux ,
 Ripaille , je te vois. O bizarre Amédée , *d)*
 Est-il vrai que dans ces beaux lieux ,

Des

b) Le lac de Genève.

c) Les Alpes.

d) Le premier duc de Savoye *Amédée* , pape , ou anti-pape , sous le nom de *Félix*.

LE LAC DE GENÈVE.

7

Des soins & des grandeurs écartant toute idée ,
Tu vécus en vrai sage , en vrai voluptueux ,
Et que lassé bientôt de ton doux hermitage ,
Tu voulus être pape , & cessas d'être sage ?
Dieux sacrés du repos , je n'en ferais pas tant ;
Et malgré les deux clefs dont la vertu nous frappe ;
Si j'étais ainsi pénitent ,
Je ne voudrais point être pape :

Que le chantre flateur du tyran des Romains ,
L'auteur harmonieux des douces Géorgiques ,
Ne vante plus ces lacs & leurs bords magnifiques ,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains

Dans les campagnes Italiques.

Mon lac est le premier. C'est sur ses bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle ,
L'ame des grands travaux , l'objet des nobles vœux ,
Que tout mortel embrasse , ou désire , ou rappelle ,
Qui vit dans tous les cœurs , & dont le nom sacré
Dans les cours des tyrans est tout bas adoré ,
LA LIBERTÉ'. J'ai vû cette déesse altière ,
Avec égalité répandant tous les biens ,
Descendre de Morat en habit de guerrière ,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens ,
Et de Charles le téméraire.

Devant elle on portait ces piques & ces dards ,
On traînait ces canons , ces échelles fatales
Qu'elle même brisa , quand ses mains triomphales
De Genève en danger défendaient les remparts.
Un peuple entier la suit : sa naïve allégresse

A 4

Fait

LE LAC DE GENÈVE.

Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs ;
Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce
Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
C'est là leur diadème ; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons de marquis & de comte ,
Et des larges mortiers à grands bords abattus ,
Et de ces mitres d'or aux deux sommets pointus.
On ne voit point ici la grandeur insultante
Portant de l'épaule au côté
Un ruban que la vanité
A tissu de sa main brillante ,
Ni la fortune insolente
Repoussant avec fierté
La prière humble & tremblante
De la triste pauvreté.
On n'y méprise point les travaux nécessaires ;
Les états sont égaux & les hommes sont frères.

Liberté, liberté, ton trône est en ces lieux.
La Grèce où tu naquis, t'a pour jamais perdue ,
Avec ses sages & ses dieux.
Rome depuis Brutus ne t'a jamais revûe.
Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue.
Le Sarmate à cheval t'embrasse avec fureur ;
Mais le bourgeois à pied , rampant dans l'esclavage ,
Te regarde , soupire , & meurt dans la douleur.
L'Anglais pour te garder signala son courage ;
Mais on prétend qu'à Londres on te vend quelquefois :
Non, je ne le crois point ; ce peuple fier & sage
Te paya de son sang , & soutiendra tes droits.

Aux

LE LAC DE GENÈVE. 9

Aux marais du Batave on dit que tu chancelles ;
Tu peux te r'assurer : la race des Nassaux ,
Qui dressa sept autels e) à tes loix immortelles ,
 Maintiendra de ses mains fidelles ,
 Et tes honneurs & tes faisceaux,
Venise te conserve , & Gènes t'a reprise.
Tout à côté du trône à Stockholm on t'a mise ;
Un si beau voisinage est souvent dangereux.
Préside à tout état ou la loi t'autorise ,
 Et restes-y , si tu le peux.

Ne va plus , sous les noms & de *Ligue* & de *Fronde* ,
Protectrice funeste en nouveautés féconde ,
Troubler les jours brillans d'un peuple de vainqueurs ,
Gouverné par les loix , plus encor par les mœurs :
 Il chérit la grandeur suprême ,
 Qu'a-t-il besoin de tes faveurs ,
Quand son joug est si doux qu'on le prend pour toi-même ?
Dans le vaste Orient ton fort n'est pas si beau.
Aux murs de Constantin tremblante , consternée ,
Sous les pieds d'un visir tu languis enchaînée ,
 Entre le sabre & le cordeau.
Chez tous les Lévantiens tu perdis ton chapeau.
Que celui du grand TELL f) orne en ces lieux ta tête.
Descen dans mes foyers en tes beaux jours de fête ,
 Vien m'y faire un destin nouveau.
Embelli ma retraite où l'amitié t'appelle ,

Sur

e) L'union des sept Provinces.

f) L'auteur de la liberté Helvétique.

10 LE LAC DE GENÈVE.

Sur de simples gazons vien t'asseoir avec elle;
Elle fuit comme toi les vanités des cours,
Les cabales du monde, & son règne frivole.
O deux divinités, vous êtes mon recours!
L'une élève mon ame, & l'autre la console;
Présidez à mes derniers jours!



DISCOURS

DISCOURS EN VERS

S U R

L' H O M M E.

Les trois premiers sont de l'année 1734. Les quatre derniers sont de l'an 1737. L'auteur les a tous revus en dernier lieu.

Le premier prouve l'égalité des conditions ; c'est-à-dire , qu'il y a dans chaque profession une mesure de biens & de maux , qui les rend toutes égales.

Le second , que l'homme est libre , & qu'ainsi c'est à lui à faire son bonheur.

Le troisième , que le plus grand obstacle au bonheur est l'envie.

Le quatrième , que pour être heureux il faut être modéré en tout.

Le cinquième , que le plaisir vient de DIEU.

Le sixième , que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde , & que l'homme n'a point à se plaindre de son état.

Le septième , que la vertu consiste à faire du bien à ses semblables , & non pas dans de vaines pratiques de mortification.

P R E.



P R E M I E R D I S C O U R S .

D E

L' E G A L I T É

D E S C O N D I T I O N S .

TU vois , sage Ariston , d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique & la fière opulence ;
Tes yeux d'un faux éclat ne sont point abusés.
Ce monde est un grand bal , où des fous déguisés ,
Sous les risibles noms d'éminence & d'altesse ,
Pensent enfler leur être & hausser leur bassesse.
En vain des vanités l'appareil nous surprend.
Les mortels sont égaux ; leur masque est différent.
Nos cinq sens imparfaits , donnés par la nature ,
De nos biens , de nos maux , sont la seule mesure.
Les rois en ont-ils fix ? & leur ame & leur corps
Sont-ils d'une autre espèce ? ont-ils d'autres ressorts ?
C'est du même limon que tous ont pris naissance ;
Dans la même faiblesse ils traînent leur enfance :
Et le riche & le pauvre , & le faible & le fort ,
Vont tous également des douleurs à la mort.

Eh quoi , me dira-t-on , quelle erreur est la vôtre !

N'est,

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS. 13

N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre ?
 Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau ?
 La femme d'un commis , courbé sur son bureau ;
 Vaut-elle une princesse auprès du trône assise ?
 N'est-il pas plus plaisant pour tout homme d'église ;
 D'orner son front tondu d'un chapeau rouge ou verd,
 Que d'aller , d'un vil froc obscurément couvert ,
 Recevoir à genoux , après *laude* ou matine ,
 De son pieur cloîtré vingt coups de discipline ?
 Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux ,
 Qu'un clerc enseveli dans un greffe poudreux ?
 Non ; Dieu serait injuste , & la sage nature
 Dans ses dons parragés garde plus de mesure.
 Pense-t-on qu'ici-bas son aveugle faveur
 Au char de la fortune attache le bonheur ?
 Un jeune colonel a souvent l'impudence
 De passer en plaisirs un maréchal de France.
Etre heureux comme un roi , dit le peuple hébété.
 Hélas , pour le bonheur que fait la majesté ?
 En vain sur ses grandeurs un monarque s'appuie.
 Il gémit quelquefois , & bien souvent s'ennuie.
 Son favori sur moi jette à peine un coup d'œil.
 Animal composé de bassesse & d'orgueil ,
 Accablé de dégoûts en inspirant l'envie ,
 Tour à tour on t'encense & l'on te calomnie.
 Parle , qu'as-tu gagné dans la chambre du roi ?
 Un peu plus de flateurs & d'ennemis que moi.
 Sur les énormes tours de notre observatoire
 Un jour en consultant leur céleste grimoire ,
 Des enfans d'Uranie un essaim curieux ,

D'un

74 PREMIER DISCOURS

D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux ;
Observait les secrets du monde planétaire.
Un rustre s'écria , ces sorciers ont beau faire ,
Les astres sont pour nous , aussi-bien que pour eux.
On en peut dire autant du secret d'être heureux.
Le simple , l'ignorant , pourvu d'un instinct sage ,
En est tout aussi près , au fond de son village ,
Que le fat important qui pense le tenir ,
Et le triste savant qui croit le définir.

On dit , qu'avant la boîte apportée à Pandore ,
Nous étions tous égaux ; nous le sommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité ,
C'est pour nous la parfaite & seule égalité.
Vois-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres ,
Qui creusent ces rochers , qui vont fendre ces hêtres ;
Qui détournent ces eaux , qui , la bêche à la main ,
Fertilisent la terre en déchirant son sein ?
Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
De ces pasteurs galans qu'a chanté Fontenelle.
Ce n'est point Timarette , & le tendre Tircis ,
De roses couronnés , sous des myrtes assis ,
Entrelassans leurs noms sur l'écorce des chênes ,
Vanant avec esprit leurs plaisirs & leurs peines :
C'est Pierrot , c'est Colin , dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux.
Perrette au point du jour est aux champs la première.
Je les vois haletans , & couverts de poussière ,
Braver dans ces travaux , chaque jour répétés ,
Et le froid des hyvers , & le feu des étés.
Ils chantent cependant ; leur voix fausse & rustique

Gai-

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS. 17

Gaîment de Pellegrin *a)* détonne un vieux cantique.
 La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
 Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.
 Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
 Sans rien dire à son cœur, assourdit ses oreilles :
 Il ne désire point ces plaisirs turbulens ;
 Il ne les conçoit pas ; il regrette ses champs ;
 Dans ses champs fortunés l'amour même l'appelle :
 Et tandis que Damis', courant de belle en belle,
 Sous des lambris dorés, & vernis par Martin, *b)*
 Des intrigues du tems composant son destin,
 Dupé par sa maîtresse, & haï par sa femme,
 Prodigue à vingt beautés ses chansons & sa flamme ;
 Quitte Eglé qui l'aimait, pour Cloris qui le fuit,
 Et prend pour volupté le scandale & le bruit ;
 Colin, plus vigoureux, & pourtant plus fidelle,
 Revole vers Lisette en la saison nouvelle.
 Il vient, après trois mois de regrets & d'ennui,
 Lui présenter des dons aussi simples que lui.
 Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
 Qu'Hebert *c)* vend à crédit pour tromper tant de belles,
 Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur ;

II

a) L'abbé Pellegrin a fait des cantiques de dévotion sur des airs du Pont-neuf ; c'est-là qu'on trouve à ce qu'on dit,

*Quand on a perdu Jésus-Christ,
 Adieu paniers, vendanges sont
 fuites.*

Ces cantiques sont chantés à la campagne & dans des courvens de province.

b) Fameux vernisseur.

c) Fameux marchand de curiosités à Paris. Il avait beaucoup de goût. & cela seul lui avait procuré une grande fortune.

36 PREMIER DISCOURS.

Il n'en a pas besoin : C'est le fard du bonheur.

L'aigle, fière & rapide , aux ailes étenduës ,
Suit l'objet de sa flamme , élançé dans les nuës.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa genisse , & plait en mugissant.
Au retour du printems la douce Philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidèle ;
Et du sein des buissons , le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
De son être content , qui d'entr'eux s'inquiète
S'il est quelqu'autre espèce , ou plus ou moins parfaite ?
Et qu'importe à mon sort , à mes plaisirs présens ,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands ?

Mais , quoi ! cet indigent , ce mortel famélique ,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique ,
D'un cadavre vivant trainant le reste affreux ,
Respirant pour souffrir , est-il un homme heureux ?
Non , sans doute ; & Thamas qu'un esclave détrône ,
Ce visir déposé , ce grand qu'on emprisonne ,
Ont-ils des jours sereins , quand ils sont dans les fers ?
Tout état a ses maux , tout homme a ses revers.
Moins hardi dans la paix , plus actif dans la guerre ;
Charle aurait sous ses loix retenu l'Angleterre ,
Et d) Dufréni , plus sage & moins dissipateur ,
Ne fût point mort de faim , digne mort d'un auteur.

Tout

d) *Louis XIV.* disait , Il y a deux hommes que je ne pourrai jamais enrichir , *Dufréni* & *Bontemps*. *Dufréni* mourut

dans la misère , après avoir dissipé de grandes richesses. Il a laissé de jolies comédies.

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

Tout est égal enfin : la cour a ses fatigues :
L'église a ses combats : la guerre a ses intrigues ;
Le mérite modeste est souvent obscurci.
Le malheur est partout , mais le bonheur aussi.
Ce n'est point la grandeur , ce n'est point la bassesse ,
Le bien , la pauvreté , l'âge mûr , la jeunesse ,
Qui fait , ou l'infortune , ou la félicité.

Jadis le pauvre Irus , honteux & rebuté ,
Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence ,
Murmurait hautement contre la providence.
Que d'honneurs ! disait-il ; que d'éclat ! que de bien !
Que Crésus est heureux ! il a tout , & moi rien.
Comme il disait ces mots , une armée en furie
Attaque en son palais le tyran de Carie.
De ses vils courtisans il est abandonné ;
Il fuit , on le poursuit ; il est pris , enchaîné ;
On pille ses trésors , on ravit ses maîtresses ;
Il pleure ; il aperçoit , au fort de ses détresses ,
Irus , le pauvre Irus , qui parmi tant d'horreurs ,
Sans songer aux vaincus boit avec les vainqueurs.
O Jupiter ! dit-il ; ô fort inexorable !
Irus est trop heureux , je suis seul misérable.
Ils se trompaient tous deux , & nous nous trompons tous !
Ah ! du destin d'autrui ne soyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime :
Tous les cœurs sont cachés ; tout homme est un abîme.
La joye est passagère , & le rire est trompeur.

Hélas ! où donc chercher , où trouver le bonheur ?
En tout lieu , en tout tems , dans toute la nature ,
Nulle part tout entier , partout avec mesure ,

Mélanges &c.

B

B

8 PREMIER DISCOURS

Et partout passager, hors dans son seul auteur ;
 Il est semblable au feu , dont la douce chaleur
 Dans chaque autre élément en secret s'insinüe,
 Descend dans les rochers, s'élève dans la nuë,
 Va rougir le corail dans le sable des mers,
 Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hyvers.

Le ciel en nous formant mélangea notre vie,
 De désirs , de dégouts , de raison, de folie,
 De momens de plaisir , & de jours de tourmens.
 De notre être imparfait voilà les élémens.
 Ils composent tout l'homme , ils forment son essence ;
 Et DIEU nous pesa tous dans la même balance.

VARIANTES DU DISCOURS

Sur l'égalité des conditions.

CE ne fut qu'en 1738. que ce discours parut
 la première fois imprimé à Paris , ainsi que
 le second & le troisième , sous le titre général
d'Epîtres sur le bonheur. Le commencement du
 premier discours a été plusieurs fois refondu. Voi-
 ci les différentes leçons jusqu'à l'édition de 1757
 exclusivement.

PREMIERE LEÇON.

*Eh bien ! jeune Hermotime , en province élevé ,
 Avec un cœur tout neuf , à Paris arrivé ,*

Ta

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS. 19

*Tu ne fais pas encor quel parti tu dois suivre ;
 Tu voudrais des leçons sur le grand art de vivre ;
 Il faut prendre un état ; incertain dans tes vœux ;
 Tu veux choisir , dis-tu , le sort le plus heureux :
 Mais ce sort quel est-il ? Tu ne sais : tu peux être
 Magistrat , financier , courtisan , guerrier , prêtre ;
 Ton goût doit décider. Ce n'est pas ton emploi
 Qui doit te rendre heureux : ce bonheur est dans toi.
 Les états sont égaux , mais les hommes différent :
 Où l'imprudent périt , les habiles prospèrent ;
 Le bonheur est le port où tendent les humains ;
 Les écueils sont fréquens , les vents sont incertains ;
 Le ciel , pour aborder cette rive étrangère ,
 Accorde à tout mortel une barque légère.
 Ainsi que les secours , les dangers sont égaux.
 Qu'importe quand l'orage a soulevé les flots ,
 Que ta poupe soit peinte , & que ton mât déploie
 Une voile de pourpre & des cables de soye ?
 Le vent est sans respect , il renverse à la fois ;
 Les bateaux des pêcheurs & les barques des rois.
 Si quelque heureux pilote échappé de l'orage ,
 Près du port arrivé , gagne au moins le rivage ,
 Son vaisseau , plus heureux , n'était pas mieux construit ;
 Mais le pilote est sage , & Dieu l'avait conduit.
 Eh quoi ! me dites-vous , &c.*

SECONDE LEÇON.

*Ami , dont la vertu , toujours facile & pure ;
 A suivi par raison l'instinct de la nature ,
 Qui fais à ton état conformer tes desirs ,*

B 2

Satisfait

20 PREMIER DISCOURS

*Satisfait sans fortune , & sage en tes plaisirs ;
Heureux , qui , comme toi , docile à son génie ,
Dirige prudemment la course de sa vie ;
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir :
Enfermé dans sa sphère , il n'en veut point sortir ;
Les états sont égaux , &c.*

*. & des cables de soye.
L'art du pilote est tout , & pour domter les vents ,
Il faut la main du sage , & non des ornemens.
Eh ! quoi ! me dira-t-on , &c.*

SUITE DU MEME DISCOURS.

P R E M I E R E L E Ç O N.

*Il serait beau vraiment que sa triste faveur
Eût au grade , en ce monde , attaché le bonheur !
Jamais un colonel n'aura donc l'impudence
D'égal en plaisir un maréchal de France !
L'empereur est toujours , graces à ses honneurs ,
Plus fortuné lui seul , que les sept électeurs !
Et le cœur d'un sujet se gardera bien d'être
Aussi tendre , aussi gai , que celui de son maître !
Non , n'accusons point Dieu de cette absurdité :
Pour les cœurs qu'il a faits , il a trop de bonté.
Tous sont heureux par lui , tous au moins peuvent l'être ;
En leur donnant la vie , il leur doit le bien être ;
Il veut , en les rangeant sous différentes loix ,
En faire autant d'heureux , non pas autant de rois :
Le casque , le mortier , la barette , la mitre ,*

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

25

*A la félicité n'apportent aucun titre.
Et ce Bernard qu'on vante est heureux en effet,
Non par le bien qu'il a , mais par le bien qu'il fait.
On dit qu'avant la boîte , &c.*

SECONDE LEÇON.

*. que les sept électeurs ;
Et le roi des romains serait un téméraire ,
De prétendre un moment au bonheur du Saint-Père.
Crois-moi , Dieu d'un autre œil voit les faibles humains ;
Nés du même limon façonné par ses mains.
Admirons de ses dons le différent partage.
Chacun de ses enfans reçut un héritage.
Le terrain le moins vaste a sa fécondité ,
Et l'ingrat qui se plaint est seul déshérité.
Possédons sans fierté , subissons sans murmure
Le sort que nous a fait l'auteur de la nature ;
Dieu qui nous a rangés sous différentes loix ,
Peut faire autant d'heureux , non pas autant de rois.
On dit qu'avant la boîte , &c.*

S U I T E.

PREMIERE LEÇON.

*. L'amour même l'appelle ;
L'amour ce Dieu des cieux , cette flamme éternelle ,
Qui peuple les forêts , les ondes & les airs ,
Qui va d'un pôle à l'autre animer l'univers ,
Ses traits toujours lancés des mains de la nature ;*

B 3

Souffrena

12 PREMIER DISCOURS

*Souffrent les ornemens , mais plaisent sans parure :
 Un éclat étranger est le fard du bonheur :
 Tu n'en as pas besoin , tu peux donner ton cœur ,
 Sans tous ces riens brillans , ces nobles bagatelles ,
 Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
 L'amour n'a pûs toujours un tranquille desin ,
 Sous les lambris dorés & vernis par Martin.
 L'aigle fier & rapide , &c.*

*. tout homme a ses revers :
 Concini moins altier , plus fidèle à ses maîtres ,
 N'aurait point de son sang apaisé nos ancêtres.*

. où la félicité !

*Où donc trouver , dis-tu , cet être si vanté ,
 Fugitif , inconnu , qu'on croit imaginaire ?
 Où ? chez toi , dans ton cœur & dans ton caractère :
 Quel que soit ton état , quel que soit ton desin ,
 Sois sage , il te suffit , ton bonheur est certain.*

SECONDE LEÇON DE CETTE FIN.

*Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hyvers.
 Mortel , en quelque état que le ciel t'ait fait naître ,
 Sois soumis , sois content , & rends grace à ton maître.*



DEU-

DEUXIEME DISCOURS.

DE LA LIBERTÉ.

On entend par ce mot Liberté le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a , & ne peut y avoir d'autre Liberté. C'est pourquoi Loke l'a si bien définie Puissance.

DAns le cours de nos ans, étroit & court passage ,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage ,
Qui pourra me donner ce trésor précieux ?
Dépend-il de moi-même ? est-ce un présent des cieux ?
Est-il comme l'esprit , la beauté , la naissance ,
Partage indépendant de l'humaine prudence ?
Suis-je libre en effet ? ou mon ame & mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts ?
Enfin , ma volonté , qui me meut , qui m'entraîne ,
Dans le palais de l'ame est-elle esclave ou reine ?

Obscurément plongé dans ce doute cruel ,
Mes yeux , chargés de pleurs , se tournaient vers le ciel ,
Lorsqu'un de ces esprits , que le souverain être
Plaça près de son trône , & fit pour le connaître ,
Qui respirent dans lui , qui brûlent de ses feux ,
Descendit jusqu'à moi de la voute des cieux ;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière ,
Eclairer d'un mondain l'ame simple & grossière ,
Et fuir obstinément tout docteur orgueilleux ,

B 4

Qui

24 DEUXIEME DISCOURS.

Qui dans sa chaire assis , pense être au-dessus d'eux ;
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un système ,
Prend ces brouillards épais pour le jour du ciel même.

Ecoute , me dit-il , prompt à me consoler ,
Ce que tu peux entendre , & qu'on peut révéler ,
J'ai pitié de ton trouble ; & ton ame sincère ,
Puisqu'elle fait douter , mérite qu'on l'éclaire.
Oui , l'homme sur la terre est libre ainsi que moi ;
C'est le plus beau présent de notre commun roi.
La liberté , qu'il donne à tout être qui pense ,
Fait des moindres esprits & la vie & l'essence.
Qui conçoit , veut , agit , est libre en agissant ;
C'est l'attribut divin de l'Etre tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.
Nous sommes ses enfans , des ombres de lui-même ,
Il connut , il voulut , & l'univers naquit ;
Ainsi , lorsque tu veux , la matière obéit.
Souverain sur la terre , & roi par la pensée ,
Tu veux , & sous tes mains la nature est forcée.
Tu commandes aux mers , au soufle des zéphyrs ,
A ta propre pensée , & même à tes désirs.
Ah ! sans la liberté que seraient donc nos ames ?
Mobiles agités par d'invisibles flâmes ;
Nos vœux , nos actions , nos plaisirs , nos dégoûts ,
De notre être , en un mot , rien ne serait à nous.
D'un artisan suprême impuissantes machines ,
Automates pensans , mûs par des mains divines ,
Nous serions à jamais de mensonge occupés ,
Vils instrumens d'un DIEU , qui nous aurait trompés.
Comment , sans liberté , serions-nous ses images ?

Que

Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?
 On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser ;
 Il n'a rien à punir , rien à récompenser.
 Dans les cieus , sur la terre , il n'est plus de justice :
 a) Pucelle est sans vertu , des Fontaines sans vice.
 Le destin nous entraîne à nos affreux penchans ,
 Et ce cahos du monde est fait pour les méchans.
 L'oppresser insolent , l'usurpateur avare ,
 Cartouche , Miriweis , ou tel autre barbare ,
 Plus coupable enfin qu'eux , le calomniateur
 Dira : Je n'ai rien fait , DIEU seul en est l'auteur ;
 Ce n'est pas moi , c'est lui qui manque à ma parole ,
 Qui frappe par mes mains , pille , brûle , viole.
 C'est ainsi que le DIEU de justice & de paix ,
 Serait l'auteur du trouble , & le DIEU des forfaits.
 Les tristes partisans de ce dogme effroyable
 Diraient-ils rien de plus s'ils adoraient le Diable ?
 J'étais , à ce discours , tel qu'un homme enyvré ,
 Qui s'éveille en sursaut , d'un grand jour éclairé ,
 Et dont la clignotante & débile paupière
 Lui laisse encor à peine entrevoir la lumière.
 J'osai répondre enfin , d'une timide voix :
 Interprète sacré des éternelles loix ,
 Pourquoi , si l'homme est libre , a-t-il tant de faiblesse ?
 Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse ?
 Il le suit , il s'égare ; & toujours combattu ,

II

a) L'abbé Pucelle , célèbre conseiller au Parlement. L'abbé des Fontaines , homme souvent repris de Justice , qui tenait une boutique ouverte , où il vendait des louanges & des satyres.

26 DEUXIEME DISCOURS

Il embrasse le crime en aimant la vertu.

Pourquoi ce roi du monde , & si libre & si sage ,

Subit-il si souvent un si dur esclavage ?

L'esprit consolateur à ces mots répondit :

Quelle douleur injuste accable ton esprit ?

La liberté , dis-tu , t'est quelquefois ravie :

DIEU te la devait il immuable , infinie ,

Egale en tout état , en tout tems , en tout lieu ?

Tes destins sont d'un homme , & tes vœux sont d'un DIEU.

Quoi ! dans cet Océan cet atome qui nage

Dira : L'immensité doit être mon partage ?

Non , tout est faible en toi , changeant & limité ;

Ta force , ton esprit , tes talens , ta beauté.

La nature , en tout sens , a des bornes prescrites ,

Et le pouvoir humain serait seul sans limites !

Mais , di-moi , quand ton cœur , formé de passions ,

Se rend malgré lui-même à leurs impressions ,

Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue ,

Tu l'avais donc en toi , puisque tu l'as perdue ?

Une fièvre brûlante , attaquant tes ressorts ,

Vient , à pas inégaux , miner ton faible corps.

Mais , quoi ! par ce danger répandu sur ta vie ,

Ta santé pour jamais n'est point anéantie.

On te voit revenir des portes de la mort ,

Plus ferme , plus content , plus tempérant , plus fort.

Connai mieux l'heureux don que ton chagrin réclame.

La liberté dans l'homme est la santé de l'ame.

On la perd quelquefois ; la soif de la grandeur ,

La colère , l'orgueil , un amour suborneur ,

D'un désir curieux les trompeuses faillies :

Hélas !

Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies ?
 Mais contre leurs assauts tu seras raffermi ;
 Prend ce livre sensé , consulte cet ami.
 (Un ami , don du ciel , est le vrai bien du sage.)
 Voilà l'Helvetius , le Silva , le Vernage , *b*)
 Que le DIEU des humains , prompt à les secourir ,
 Daigne leur envoyer sur le point de périr.
 Est-il un seul mortel de qui l'ame insensée ,
 Quand il est en péril , ait une autre pensée ?
 Voi de la liberté cet ennemi mutin ,
 Aveugle partisan d'un aveugle destin.
 Enten comme il consulte , approuve ou délibère ;
 Enten de quel reproche il couvre un adverfaire ;
 Voi comment d'un rival il cherche à se venger ,
 Comme il punit son fils , & le veut corriger.
 Il le croyait donc libre ? Oui , sans doute , & lui-même
 Dément à chaque pas son funeste système.
 Il mentait à son cœur , en voulant expliquer
 Ce dogme absurde à croire , absurde à pratiquer.
 Il reconnaît en lui le sentiment qu'il brave.
 Il agit comme libre , & parle comme esclave.
 Sûr de ta liberté , rapporte à son auteur
 Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.
 Commande à ta raison d'éviter ces querelles ,
 Des tyrans de l'esprit disputes immortelles.
 Ferme en tes sentimens , & simple dans ton cœur ,
 Aime la vérité , mais pardonne à l'erreur.
 Fui les emportemens d'un zèle atrabilaire ;
 Ce mortel qui s'égare est un homme , est ton frère ;
 Sois

b) 1) Fameux médecins de Paris.

28 DEUXIEME DISCOURS.

Sois sage pour toi seul , compatissant pour lui ;
Fai ton bonheur , enfin , par le bonheur d'autrui.

Ainsi parlait la voix de ce sage suprême ;
Ses discours m'élevaient au-dessus de moi-même.
J'allais lui demander , indiscret dans mes vœux ,
Des secrets réservés pour les peuples des cieus :
Ce que c'est que l'esprit , l'espace , la matière ,
L'éternité , le tems , le ressort , la lumière ;
Etranges questions , qui confondent souvent
Le profond *c*) s'Gravefande , & le subtil *d*) Mairan ,
Et qu'expliquait en vain , dans ses doctes chimères ,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais , déjà s'échappant à mon œil enchanté ,
Il volait au séjour où luit la vérité.
Il n'était pas vers moi descendu pour m'apprendre
Les secrets du Très-Haut , que je ne puis comprendre ;
Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés ;
Il m'a dit : Sois heureux ; il m'en a dit assez.

c) Mr. s'Gravefande , professeur à Leide , le premier qui ait enseigné en Hollande les découvertes de Newton.

d) Mr. Dortous de Mairan gentilhomme de Bessiers , secrétaire de l'académie des sciences de Paris.



VA-

VARIANTES DU DISCOURS.

Sur la liberté.

LORSQU'UN de ces esprits, . . . : : :

*Descendit jusqu'à moi de la voute des cieux.
 Ainsi le trait brillant du jour qui nous éclaire ;
 Part , arrive , illumine & couvre l'hémisphère :
 Il avait pris un corps , ainsi que l'un d'entre eux ,
 Que nos pères ont vu dans des jours ténébreux ,
 Sous les traits de Newton , sous ceux de Galilée ,
 Apporter la lumière à la terre aveuglée.
 Ecoute , me dit-il , &c.*

.
Caton fut sans vertu , Catilina sans vice.

.
*Et s'il a daigné dire à mes vœux empressés
 Le secret d'être heureux , il en a dit assez.*

Dans une seconde édition , on ne trouvait que
 quatre ou cinq vers de changés.

Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.

.
Epargne à ta raison ces disputes frivoles ,

Ce poison de l'esprit né du sein des écoles.

Ferme en tes sentimens &c.

.
Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés :

Sois heureux , m'a-t-il dit , n'en est-ce pas assez.

ITOL

TROISIEME DISCOURS.
DE L'ENVIE.

SI l'homme est créé libre , il doit se gouverner :
 Si l'homme a des tyrans , il les doit détrôner.
 On ne le fait que trop ; ces tyrans sont les vices.
 Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices ,
 Le plus lâche à la fois & le plus acharné ,
 Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné ,
 Ce bourreau de l'esprit , quel est-il ? C'est l'envie.
 L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie ;
 Rien ne peut l'adoucir , rien ne peut l'éclairer :
 Quoiqu'enfant de l'orgueil , il craint de se montrer.
 Le mérite étranger est un poids qui l'accable ;
 Semblable à ce géant si connu dans la fable ,
 Triste ennemi des dieux , par les dieux écrasé ,
 Lançant en vain les feux dont il est embrasé ;
 Il blasphème , il s'agite en sa prison profonde ;
 Il croit pouvoir donner des secousses au monde.
 Il fait trembler l'Etna , dont il est oppressé ;
 L'Etna sur lui retombe , il en est terrassé.
 J'ai vû des courtisans , yvres de fausse gloire ,
 Détester dans Villars l'éclat de la victoire.
 Ils haïssaient le bras qui faisait leur appui.
 Il combattait pour eux , ils parlaient contre lui.
 Ce héros eut raison , quand cherchant les batailles ,
 Il disait à Louis : *Je ne crains que Versailles ;*
Contre vos ennemis je marche sans effroi :

Défen

Défendez-moi des miens , ils sont près de mon roi.

Cœurs jaloux ! à quels maux êtes-vous donc en proie ?
Vos chagrins sont formés de la publique joie.

Convives dégoûtés , l'aliment le plus doux ,
Aigri par votre bile , est un poison pour vous.

O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière ,
Cette route à vous seul appartient-elle entière ?

N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent ?

Voulez-vous ressembler à ces rois d'Orient ,

Qui de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires ,

Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères ?

Lorsqu'aux jeux du théâtre , écueil de tant d'esprits ,

Une affiche nouvelle entraîne tout Paris :

Quand Dufrêne *a)* & Gossin , d'une voix attendrie ,

Font parler Orofmane , Alzire , Zénobie ,

Le spectateur content , qu'un beau trait vient saisir ,

Laisse couler des pleurs , enfans de son plaisir :

Rufus désespéré , que ce plaisir outrage ,

Pleure aussi dans un coin , mais ses pleurs sont de rage :

Hé bien ! pauvre affligé , si ce fragile honneur ,

Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur ,

Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime :

Mérite un tel succès , compose , efface , lime.

Le public applaudit aux vers du Glorieux ;

Est-ce un affront pour toi ! Courage , écri , fais mieux ;

Mais garde-toi surtout , si tu crains les critiques ,

D'en-

a) Du Fresnoy , célèbre actrice de Paris. Mademoiselle Gossin actrice pleine de grâces , qui joua Zayre.

32 TROISIEME DISCOURS.

D'envoyer à Paris tes ayeux chimériques *b*) :
 Ne fai plus grimacer tes odieux portraits,
 Sous des crayons grossiers, pillés chez Rabelais.
 Tôt ou tard on condamne un rimeur satyrique,
 Dont la moderne muse emprunte un air gothique.
 Et dans un vers forcé que surcharge un vieux mot,
 Couvre son peu d'esprit des phrases de Marot. *c*)
 Ce jargon dans un conte est encor supportable;
 Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable.
 Si tu veux, faux dévot, séduire un sot lecteur,
 Au miel d'un froid sermon mêle un peu moins d'aigreur.
 Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage;
 Singe de la vertu, masque mieux ton visage.
 La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager;
 C'est en le surpassant que tu dois t'en venger.
 Erige un monument plus haut que son trophée;
 Mais pour siffler Rameau l'on doit être un Orphée;
 Il faut être Pŷchê pour censurer Vénus.
 Eh ! pourquoi censurer ? Quel triste & vain abus !
 On ne s'embellit point en blâmant sa rivale.
 Qu'a servi contre Bayle une infame cabale ?
 Par le fougueux Jurieu *d*) Bayle persécuté,
 Sera des bons esprits à jamais respecté.

Et

b) Mauvaise comédie, qui n'a pu être jouée.

c) Il est à remarquer que Mr. de Voltaire s'est toujours élevé contre ce mélange de l'ancienne langue & de la nouvelle. Cette bigarrure est non-seulement ridicule, mais elle jette-

rait dans l'erreur les étrangers qui apprennent le Français.

d) Jurieu était un ministre protestant, qui s'acharna contre Bayle & contre le bon sens ; il écrivit en fol, & il fit le prophète : Il prédit, que le royaume de France éprouverait des révolutions.

Et le nom de Jurieu , son rival fanatique ;
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Souvent dans ses chagrins un misérable auteur
Descend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Séjan , chez Nestor , chez Narcisse ,
Il distille à longs traits son absurde malice.
Pour lui tout est scandale , & tout impiété.
Assurer que ce globe , en sa course emporté ,
S'élève à l'équateur , en tournant sur lui-même ;
C'est un raffinement d'erreur & de blasphème.
Malbranche est Spinosiste , & Locke , en ses écrits ,
Du poison d'Epicure infecte les esprits.
Pope est un scélérat , de qui la plume impie
Ose vanter de DIEU la clémence infinie ,
Qui prétend follement , ô le mauvais chrétien !
Que DIEU nous aime tous , & qu'ici tout est bien.

Cent fois plus malheureux , & plus infâme encore ,
Et ce fripier d'écrits , que l'intérêt dévore ,
Qui vend au plus offrant son encre & ses fureurs ;
Méprisable en son goût , détestable en ses mœurs ;
Médisant , qui se plaint des brocards qu'il effuye ;
Satyrique ennuyeux , disant que tout l'ennuye ;
Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris ,

Et

tions , qui ne sont jamais arrivées. Quant à Bayle , on fait que c'est un des grands-hommes que la France ait produits. Le parlement de Toulouse lui a fait un honneur unique , en faisant valoir son testament , qui devait être annullé comme

celui d'un réfugié , selon la rigueur de la loi , & qu'il déclara valide , comme le testament d'un homme , qui avait éclairé le monde , & honoré sa patrie. L'arrêt fut rendu sur le rapport de Mr. de Senaux , conseiller.

Mélanges &c.

C

Et le prouvant très bien, du moins par ses écrits.
 On peut à Despréaux pardonner la satyre ;
 Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
 Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs,
 Pouvait de sa piquûre adoucir les douleurs.
 Mais pour un lourd frêlon, méchamment imbécile,
 Qui vit du mal qu'il fait, & nuit sans être utile,
 On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
 Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.
 Quelle était votre erreur, ô vous, peintres vulgaires !
 Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
 Dans ce cloître où Bruno semble encor respirer,
 Par une lâche envie ont pû défigurer e)
 Du Zeuxis des Français les savantes peintures ?
 L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures :
 Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux ;
 Ces traits en sont plus beaux, & vous plus odieux.

Détestons à jamais un si dangereux vice.
 Ah ! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice,
 D'un critique modeste, & d'un vrai bel-esprit,
 Qui, lorsque Richelien follement entreprit
 De rabaisser du Cid la naissante merveille,
 Tandis que Chapelain osait juger Corneille,
 Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
 Dit, pour tout jugement, Je voudrais l'avoir fait : f)
 C'est ainsi qu'un grand cœur fait penser d'un grand-homme.

A

e) Quelques peintres, jaloux de le Sueur, gâtèrent ses tableaux qui sont aux chartreux.

f) Habert de Cerisy, de l'académie.

A la voix de Colbert , Bernini vint de Rome ,
De g) Perrault dans le Louvre il admira la main.
Ah ! dit-il , si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits , un si rare génie ,
Faisait-il m'appeller du fond de l'Italie ?
Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur ;
L'envie est à ses pieds , la paix est dans son cœur.
Qu'il est grand ! qu'il est doux , de se dire à soi-même ,
Je n'ai point d'ennemis , j'ai des rivaux que j'aime !
Je prends part à leur gloire , à leurs maux , à leurs biens ,
Les arts nous ont unis , leurs beaux jours sont les miens !
C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes , ces sapins , qui s'élèvent ensemble :
Un suc toujours égal est préparé pour eux :
Leur pied touche aux enfers , leur cime est dans les cieux ;
Leur tronc inébranlable , & leur pompeuse tête ,
Résiste , en se couchant , aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre ; ils triomphent du tems ,
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens
Se livrer , en sifflant , des guerres intestines ,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

g) La belle façade du vieux Louvre est de Mr. Perrault.



VARIANTES DU DISCOURS

Sur l'envie.

..... **I**L en est terrassé.

Quelle était la raison du magistrat perfide ,
 Qui voulait en exil envoyer Aristide ?
 Il fut dans son dépit contraint de l'ayouer ;
 Je suis las , disait-il , de l'entendre louer ,
 J'ai vu des courtisans , &c.

.....
 Un petit monstre noir , peint de rouge & de blanc ,
 Ne doit point censurer ou Vénus , ou Rohan.
 Ta rivale est aimée ; un bon couplet contre elle
 Ne peut ni l'enlaidir , ni te rendre plus belle.
 Par le fougueux Jurieu , &c.

.....
 Détestable en ses mœurs ,
 Médisant acharné , quelle étrange manie ,
 Fait aboyer ta voix contre une académie ?
 As-tu , vieux candidat , chez les quarante élus ,
 Approché seulement de l'honneur d'un refus ?
 Hélas ! quel est le fruit de tes cris imbécilles ?
 La police est sévère : on fouette les Zoïles.
 Chacun avec mépris se détourné de toi ,
 Tout fuit jusqu'aux enfans , & l'on sait trop pourquoi.
 Détestons , Hermotime , un si dangereux vice.
 Oh ! qu'il nous faut chérir , &c.

.....
 Voilà

*Voilà le vrai mérite : il se peint dans ces traits,
C'est ainsi qu'en son ame on conserve la paix.
Qu'il est grand , &c.*

Q U A T R I E M E D I S C O U R S. D E L A M O D E R A T I O N E N T O U T ,

Dans l'étude , dans l'ambition , dans les plaisirs.

A Mr. H * * *.

T Out vouloir est d'un fou , l'excès est son partage ;
La modération est le trésor du sage.
Il fait régler ses goûts , ses travaux , ses plaisirs ,
Mettre un but à sa course , un terme à ses desirs ,
Nul ne peut avoir tout ; l'amour de la science
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance ;
La nature est ton livre , & tu prétens y voir
Moins ce qu'on a pensé , que ce qu'il faut savoir.
La raison te conduit ; avance à sa lumière ;
Marche encor quelques pas ; mais borne ta carrière ;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
Là commence un abîme , il le faut respecter.
Réaumur , dont la main si savante & si sûre ,
A percé tant de fois la nuit de la nature ,
M'apprendra-t-il jamais , par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps ?

C 3

Pour-

38 QUATRIÈME DISCOURS.

Pourquoi l'aspic affreux , le tigre , la panthère ,
 N'ont jamais adouci leur cruel caractère ,
 Et que reconnaissant la main qui le nourrit ,
 Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
 D'où vient qu'avec cent pieds , qui semblent inutiles ,
 Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles ?
 Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau ,
 S'enterre , & ressuscite avec un corps nouveau ,
 Et le front couronné , tout brillant d'étincelles ,
 S'élançe dans les airs en déployant ses ailes ?
 Le sage Du Fay *a*) parmi ses plants divers ,
 Végétaux rassemblés des bouts de l'univers ,
 Me dira-t-il pourquoi la rendre sensitive
 Se flétrit sous nos mains , honteuse & fugitive ?

Malade & dans un lit , de douleurs accablé ,
 Par l'éloquent Silva vous êtes consolé :
 Il fait l'art de guérir , autant que l'art de plaire.
 Demandez à Silva par quel secret mystère
 Ce pain , cet aliment dans mon corps digéré ,
 Se transforme en un lait doucement préparé ?
 Comment toujours filtré dans ses routes certaines ,
 En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines ,
 A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau ,
 Fait palpiter mon cœur , & penser mon cerveau ?
 Il lève au ciel les yeux , il s'incline , il s'écrie :

Deman-

a) Mr. du Fay était directeur du jardin du roi , qui avait été très négligé jusqu'à lui . & qui a été ensuite porté par Mr.

de Buffon à un point qui fait l'admiration des étrangers . On y conserve outre les plantes beaucoup d'autres raretés .

Demandez-le à ce DIEU , qui nous donna la vie.

Couriers de la phisique , Argonautes nouveaux ,
 Qui franchissez les monts , qui traversez les eaux ,
 Ramenez des climats soumis aux trois couronnes ,
 Vos perches , vos secteurs , & surtout deux Laponnes ; *b)*
 Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui
 Ce que Newton connut sans sortir de chez lui.
 Vous avez arpenté quelque faible parrie
 Des flancs toujourns glacés de la terre aplatie.
 Dévoilez ces ressorts , qui font la pesanteur.
 Vous connaissez les loix qu'établit son auteur.
 Parlez , enseignez-moi , comment ses mains fécondes
 Font tourner tant de cieux , graviter tant de mondes ?
 Pourquoi , vers le soleil notre globe entraîné
 Se meut autour de soi sur son axe incliné ?
 Parcourant en douze ans les célestes demeures ,
 D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures ?
 Vous ne le savez point. Votre savant compas
 Mesure l'univers , & ne le connaît pas .
 Je vous vois dessiner , par un art infallible ,
 Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible ;
 Les angles , les côtés sont marqués par vos traits ;
 Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
 Pourquoi donc m'affliger , si ma débile vûe
 Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue ?

C 4

Je

b) Messieurs de Maupertuis, Clairaut, le Monnier, &c. allèrent en 1736. à Torneo, mesurer un degré du méridien, &

ramenèrent deux Laponnes. Les trois couronnes sont les armes de la Suède à qui Torneo appartient.

40 QUATRIÈME DISCOURS.

Je n'imiterai point ce malheureux savant ,
 Qui des feux de l'Etna scrutateur imprudent ,
 Marchant sur des monceaux de bitume & de cendre ,
 Fut consumé du feu qu'il cherchait à comprendre.

Moderons-nous surtout dans notre ambition ,
 C'est du cœur des humains la grande passion.
 L'empesé magistrat , le financier sauvage ,
 La prude aux yeux dévots , la coquette volage ;
 Vont en poste à Versailles , essuyer des mépris ,
 Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.
 Les libres habitans des rives du Permesse
 Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse :
 Platon va raisonner à la cour de Denis :
 Racine janséniste est auprès de Louis.
 L'auteur voluptueux qui célébra Glycère ,
 Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
 Moi-même renonçant à mes premiers desseins ,
 J'ai vécu , je l'avoue , avec des souverains.
 Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces Sirènes ;
 Leur voix flata mes sens , ma main porta leurs chaînes ;
 On me dit , je vous aime , & je crus comme un sot ,
 Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
 J'y fus pris. J'affervis au vain désir de plaire
 La mâle liberté qui fait mon caractère ;
 Et perdant la raison dont je devais m'armer ,
 J'allai m'imaginer qu'un roi pouvait aimer.
 Que je suis revenu de cette erreur grossière !
 A peine de la cour j'entrai dans la carrière ,
 Que mon ame éclairée , ouverte au repentir ,
 N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.

Rai-

DE LA MODERATION EN TOUT , &c. , 41

Raisonneurs beaux esprits , & vous qui croyez l'être ,
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours sans maître.

O vous , qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris ,
Qui plongés dans le luxe , énervés de mollesse ,
Nourrissez dans votre ame une éternelle yvresse ,
Apprenez , insensés , qui cherchez le plaisir ,
Et l'art de le connaître , & celui de jouir.
Les plaisirs sont les fleurs , que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison , & par des soins prudens
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir , c'est d'une main légère ;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens de mollesse accablés
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.
Il ne faut point tout voir , tout sentir , tout entendre.
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.
Le travail est souvent le père du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture :
Tout veut des soins sans doute , & tout est acheté.

Regardez c) Brossoret , de sa table entêté ,
Au sortir d'un spectacle , où de tant de merveilles
Le son perdu pour lui frappe en vain ses oreilles ;
Il se traîne à souper , plein d'un secret ennui ,
Cherchant en vain la joie , & fatigué de lui.

Son

c) C'était un conseiller au parlement fort riche , homme voluptueux & qui faisait excellente chère.

42 QUATRIÈME DISCOURS.

Son esprit offusqué d'une vapeur grossière,
 Jette encor quelques traits sans force & sans lumière ;
 Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer ,
 Malheureux , il n'a pas le tems de désirer.

Jadis trop caressé des mains de la mollesse ,
 Le plaisir s'endormit au sein de la paresse :
 La langueur l'accabla ; plus de chants , plus de vers ,
 Plus d'amour ; & l'ennui détruisait l'univers.
 Un DIEU , qui prit pitié de la nature humaine ,
 Mit auprès du plaisir , le travail & la peine.
 La crainte l'éveilla , l'espoir guida ses pas ;
 Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles ,
 Je le dis aux amans , je le répète aux belles.
 Damon , tes sens trompeurs , & qui t'ont gouverné ,
 T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
 Tu crois , dans les douceurs qu'un tendre amour aprête ,
 Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête :
 Mais ce bonheur usé n'est qu'un dègoût affreux ,
 Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
 Ah , pour vous voir toujours sans jamais vous déplaire ,
 Il faut un cœur plus noble , une ame moins vulgaire ,
 Un esprit vrai , sensé , fécond , ingénieux ,
 Sans humeur , sans caprice , & surtout vertueux ;
 Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.

O divine amitié ! félicité parfaite !
 Seul mouvement de l'ame , où l'excès soit permis ,
 Change en biens tous les maux où le ciel m'a soumis.
 Compagne de mes pas dans toutes mes demeures ,
 Dans toutes les saisons & dans toutes les heures ,

Sans

DE LA MODERATION EN TOUT , &c. 43

Sans toi tout homme est seul ; il peut, par ton appui,
Multiplier son être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste , & passion du sage ,
Amitié , que ton nom couronne cet ouvrage ;
Qu'il préside à mes vers , comme il règne en mon cœur ;
Tu m'as appris à connaître , à chanter le bonheur.

VARIANTES DU DISCOURS

Sur la modération.

IL ne parut à Paris qu'en 1739 : c'était alors
une épître adressée à M. *Helvétius* , fermier gé-
néral, fils du premier médecin de la reine.

.
Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.

Revole , Maupertuis , de ces déserts glacés ,

Où les rayons du jour sont six mois éclipsés :

Apôtre de Newton , digne appui d'un tel maître ,

Né pour la vérité , vien la faire connaître.

Héros de la physique , Argonautes nouveaux ,

Qui franchissez les monts , qui traversez les eaux ,

Dont le travail immense & l'exacte mesure

De la terre étonnée ont fixé la figure ,

Dévoilez ces ressorts , &c.

.
C'est du cœur des humains la grande passion :

On cherche à s'élever beaucoup plus qu'à s'instruire.

Vingt savans qu'Apollon prenait soin de conduire ,

De

44 QUATRIÈME DISCOURS.

*De l'éclat des grandeurs n'ont pu se détromper :
 Au Parnasse ils régnaient , la cour les vit ramper :
 La cour est de Circé le palais redoutable ,
 La fortune y préside , enchanteresse aimable ,
 Qui des mains des plaisirs , préparant son poison ,
 Par un filtre invincible , assoupit la raison.
 Qui la voit est changé , c'est en vain qu'on la brave.
 On est arrivé libre , on se retrouve esclave.
 Le guerrier tout couvert du sang des ennemis ,
 Le magistrat austère , & le grossier commis ,
 Et la dévote adroite , & le marquis volage ,
 Tout y cherche à l'envi l'argent & l'esclavage.
 Laissons ces insensés que leur espoir séduit ,
 Courir en malheureux au bonheur qui les fuit ;
 Mes vers ne peuvent rien contre tant de folie ;
 La seule adversité peut réformer leur vie.
 Parlons de nos plaisirs , ce sujet plein d'appas ,
 Est bien moins dangereux & ne s'épuise pas ;
 De nos réflexions c'est la source féconde ,
 Il vaut mieux en parler que des maîtres du monde :
 Que m'importe leur trône , & quel suprême honneur ,
 Quel éclat peut valoir un sentiment du cœur ?
 Les plaisirs sont les fleurs , &c.*

Dans une édition postérieure , on trouvait
 dans la tirade qui remplace celle qu'on vient de
 lire , les quatre vers suivans , qui ont été re-
 tranchés.

*Prodigue au fils d'Octave un encens mereenaire ;
 S'ils ont cherché la cour , ils ont porté des fers ,*

Mais

*Mais leur sagesse au moins les ont rendu légers :
Horace modéré vécut riche & tranquile.
Qui veut tout n'obtient rien , le discret est l'habile.
O vous qui ramenez &c.*

.
*Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Ne nous en plaignons point , imitons la nature ,
Elle couvre nos champs de glace ou de verdure ;
Tout renaît au printemps , tout meurt dans l'été ,
Livrons-nous donc comme elle à la diversité.
Climène a peu d'esprit , elle est vive , légère ;
Touché de ses appas , vous avez su lui plaire.
Vous pensez sur la foi de vos emportemens ,
De vos jours à ses pieds couler tous les momens :
Mais bientôt de vos sens vous voyez l'imposture ;
Ce feu folet s'éteint faute de nourriture ;
Votre bonheur usé , n'est qu'un dégoût affreux.
Et vous , &c.*

Dans la seconde édition , on lisait les trois
vers suivans , après celui-ci :

*Je le dis aux amans , je le répète aux belles ,
De l'uniformité l'importune langueur...
Glace un cœur émoussé par l'excès du bonheur :
D'un séducteur plaisir redoutez l'imposture.
Ce feu folet , &c.*



CINQUIÈME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

J Usqu'à quand verrons-nous ce rêveur fanatique
 Fermer le ciel au monde , & d'un ton despotique
 Damnant le genre-humain , qu'il prétend convertir,
 Nous prêcher la vertu pour la faire haïr ?
 Sur les pas de Calvin , ce fou sombre & sévère ,
 Croit que DIEU , comme lui , n'agit qu'avec colère.
 Je crois voir d'un tyran le ministre abhorré ,
 D'esclaves qu'il a faits tristement entouré,
 Dictant d'un air hideux ses volontés sinistres.
 Je cherche un roi plus doux , & de plus doux ministres.
 a) Timon se croit parfait , depuis qu'il n'aime rien.
 Il faut que l'on soit homme , afin d'être chrétien.
 Je suis homme , & d'un DIEU je chéris la clémence.
 Mortels ! venez à lui , mais par reconnaissance.
 La nature attentive à remplir vos desirs ,
 Vous appelle à ce DIEU par la voix des plaisirs.
 Nul encor n'a chanté sa bonté toute entière ;
 Par le seul mouvement il conduit la matière ;
 Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.

Sentez

a) Cette pièce est uniquement fondée sur l'impossibilité où est l'homme d'avoir des sensations sur lui-même. Tout sentiment prouve un DIEU , & tout sentiment agréable prouve un DIEU bienfaisant.

Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.
Tout mortel au plaisir a dû son existence/
Par lui le corps agit, le cœur sent, l'esprit pense.
Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux,
Soit que vos sens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim presse en vous la nature,
Ou que l'amour vous force, en des momens plus doux,
A produire un autre être, à revivre après vous;
Partout d'un DIEU clément la bonté salutaire
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire.
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.

Sans l'attrait du plaisir, sans ce charme vainqueur,
Qui des loix de l'himen eût subi l'esclavage?
Quelle beauté jamais aurait eu le courage
De porter un enfant dans son sein renfermé,
Qui déchire en naissant les flancs qui l'ont formé?
De conduire avec crainte une enfance imbécile,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile?

Ah! dans tous vos états, en tout tems, en tout lieu;
Mortels, à vos plaisirs reconnaissez un DIEU.
Que dis-je? à vos plaisirs! C'est à la douleur même
Que je connais de DIEU la sagesse suprême.
Ce sentiment si prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers sentinelle assidu,
D'une voix salubre incessamment nous crie:
Ménagez, défendez, conservez votre vie.

Chez de sombres dévots l'amour-propre est damné;
C'est l'ennemi de l'homme, aux enfers il est né.
Vous vous trompez, ingrats, c'est un don de DIEU même.

Tout

48 CINQUIEME DISCOURS.

Tout amour vient du ciel ; DIEU nous chérit , il s'aime ;
 Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
 Dans nos concitoyens, surtout dans nos amis.
 Cet amour nécessaire est l'ame de notre ame ;
 Notre esprit est porté sur ces ailes de flamme.
 Oui, pour nous élever aux grandes actions,
 DIEU nous a par bonté donné les passions. *b*)
 Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste ;
 L'usage en est heureux, si l'abus est funeste.
 J'admire & ne plains point un cœur maître de soi,
 Qui tenant ses desirs enchainés sous sa loi,
 S'arrache au genre-humain pour DIEU qui nous fit naître,
 Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître ;
 Et brûlant pour son DIEU d'un amour dévorant,
 Fuit les plaisirs permis, par un plaisir plus grand.
 Mais que fier de ses croix, vain de ses abstinences,
 Et surtout en secret lassé de ses souffrances,
 Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
 L'hymen, le nom de père, & la société ;
 On voit de cet orgueil la vanité profonde ;
 C'est moins l'ami de DIEU que l'ennemi du monde ;

C'est

b) Comme presque tous les mots d'une langue peuvent être entendus en plus d'un sens, il est bon d'avertir ici, qu'on entend par le mot *passions*, des desirs vifs & continués de quelque bien que ce puisse être. Ce mot vient de *patir*, souffrir, parce qu'il n'y a aucun désir sans souffrance ; désirer un bien, c'est souffrir

l'absence de ce bien, c'est *patir*, c'est avoir une passion ; & le premier pas vers le plaisir est essentiellement un soulagement de cette souffrance. Les vicieux & les gens de bien ont tous également de ces desirs vifs & continus, appelés *passions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet ; le désir de réussir dans son art, l'amour

On lit dans ses chagrins les regrets des plaisirs.
 Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des désirs,
 Des Stoïques nouveaux le ridicule maître
 Prétend m'ôter à *moi*, me priver de mon être:
 DIEU, si nous l'en croyons, serait servi par nous,
 Ainsi qu'en son ferrail un musulman jaloux,
 Qui n'admet près de lui que ces monstres d'Asie,
 Que le fer a privés des sources de la vie. c)

Vous, qui vous élevez contre l'humanité,
 N'avez-vous lu jamais la docte antiquité?
 Ne connaissez-vous point les filles de Pélée?
 Dans leur aveuglement voyez votre folie.
 Elles croyaient domter la nature & le tems,
 Et rendre leur vieux père à la fleur de ses ans:
 Leurs mains par piété dans son sein se plongèrent,
 Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgèrent.
 Voilà votre portrait, Stoïques abusés;
 Vous voulez changer l'homme, & vous le détruisez.
 Usez, n'abusez point; le Sage ainsi l'ordonne.
 Je suis également Epiète & Pétrone.



L'absti-

l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des sciences, sont des passions qui n'ont rien de criminel. Il serait à souhaiter que les langues eussent des mots pour exprimer les désirs habituels qui en soi sont indifférens, ceux qui sont vertueux, ceux qui sont coupables; mais il n'y a aucune langue au monde, qui ait des signes représen-

tatifs de chacune de nos idées, & on est obligé de se servir du même mot dans une acception différente, à-peu-près comme on se sert quelquefois du même instrument pour des ouvrages de différente nature.

c) Cela ne regarde que les esprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les sentimens.

Milanges &c.

D

50 CINQUIEME DISCOURS.

L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.

Je ne conclus donc pas , orateur dangereux ,
 Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines ;
 De ce courfier fougueux je veux tenir les rênes ;
 Je veux , que ce torrent , par un heureux secours ,
 Sans inonder mes champs , les abreuve en son cours.
 Vents , épurez les airs , & soufflez sans tempêtes ;
 Soleil , sans nous brûler , marche & luis sur nos têtes.
 DIEU des êtres pensans , DIEU des cœurs fortunés ,
 Conservez les desirs que vous m'avez donnés ,
 Ce goût de l'amitié , cette ardeur pour l'étude ,
 Cet amour des beaux arts & de la solitude.
 Voilà mes passions ; mon ame en tous les tems
 Goûta de leurs attraites les plaisirs consolans.
 Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares
 Des loix des nations violateurs avarés ,
 Deux fripons à brevet , brigands accrédités ,
 Épuisaient contre moi leurs lâches cruautés ,
 Le travail occupait ma fermeté tranquile ;
 Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'asyle.
 Ainsi le dieu des bois enflait ses chalumeaux ,
 Quand le voleur Cacus enlevait ses troupeaux.
 Il n'interrompit point sa douce mélodie.
 Heureux qui jusqu'au tems du terme de sa vie ,
 Des beaux arts amoureux peut cultiver leurs fruits !
 Il brave l'injustice , il calme ses ennuis ;
 Il pardonne aux humains , il rit de leur délire ,
 Et de sa main mourante il touche encor sa lyre.

VA.

VARIANTES DU DISCOURS

Sur la nature du plaisir.

..... **M**INISTRES ;
Pascal se crut parfait , alors qu'il n'aima rien.

 Conservez votre vie,
O moitié de notre être ! amour propre enchanteur ,
Sans nous tyranniser , règne dans notre cœur ;
Pour aimer un autre homme , il faut s'aimer soi-même.
Que Dieu soit notre exemple , il nous chérit , il s'aime.
Nous nous aimons dans nous , &c.
 Et vous le détruisez.
Un monarque de l'Inde honnête homme & peu sage ,
Vers les rives du Gange , après un long orage ,
Voyant de vingt vaisseaux les débris dispersés ,
Des mâts demi-rompus & des morts entassés ,
Fit fermer par pitié le port de son rivage ,
Défendit que jamais , par un profane usage ,
Les pins de ses forêts façonnés en vaisseaux ,
Portassent sur les mers à des peuples nouveaux ,
Les fruits trop dangereux de l'humaine avarice.
Un Bonze l'applaudit , on vanta sa justice :
Mais bientôt triste roi d'un état indigent ,
Il se vit sans pouvoir ainsi que sans argent.
Un voisin moins bigot , & bien plus sage prince ,
Conquit en peu de tems sa stérile province ;

D 2

U

52 SIXIEME DISCOURS.

*Il rendit la mer libre , & l'état fut heureux ;
Je suis loin d'en conclure , orateur dangereux ,
Qu'il faut , &c.*

*Voilà mes passions , a) vous qui les approuvez ,
Vous l'honneur de ces arts par vos mains cultivés ,
Vous dont la passion nouvelle & généreuse ,
Est d'éclairer la terre & de la rendre heureuse :
Grand prince , esprit sublime , heureux présent du ciel ,
Qui connaît mieux que vous les dons de l'Eternel ?
Aidez ma voix tremblante & ma lyre affaiblie ,
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie.
Qu'un autre en frémissant craigne ses cruautés ;
Un cœur aimé de vous , ne sent que ses bontés.*

a) S. M. le roi de Prusse , alors prince royal.

SIXIEME DISCOURS.
DE LA NATURE DE L'HOMME.

LA voix de la vertu préside à tes concerts ,
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude est l'homme , & de ce labyrinthe
Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux ; honteux de m'ignorer ,
Dans mon être , dans moi , je cherche à pénétrer.
Despréaux & Pascal en ont fait la satire.
Pope & le grand Leibnitz , moins enclins à médire ;
Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu ;

Ils

Ils descendent à l'homme , ils s'élèvent à DIEU.
Mais quelle épaisse nuit voile encoor la nature ?
Sur l'Œdipe nouveau de cette énigme obscure ,
Chacun a dit son mot ; on a longtems rêvé ;
Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé ?

Je fais bien qu'à souper chez Laïs ou Catulle ,
Cet examen profond passe pour ridicule.
Là pour tout argument quelques couplets malins
Exercent plaisamment nos cerveaux libertins.
Autre tems , autre étude , & la raison sévère
Trouve accès à son tour , & peut ne point déplaire.
Dans le fond de son cœur on se plaît à rentrer ;
Nos yeux cherchent le jour , lent à nous éclairer.
Le grand monde est léger , inappliqué , volage ;
Sa voix trouble & séduit : est-on seul ? on est sage.
Je veux l'être , je veux m'élever avec toi ,
Des fanges de la terre au trône de son roi.
Montre-moi , si tu peux , cette chaîne invisible
Du monde des esprits & du monde sensible ,
Cet ordre si caché de tant d'êtres divers ,
Que Pope après Platon crut voir dans l'univers.

Vous me pressez en vain. Cette vaste science ,
Ou passe ma portée , ou me force au silence.
Mon esprit resserré sous le compas Français ,
N'a point la liberté des Grecs & des Anglais.
Pope a droit de tout dire , & moi je dois me taire.
A Bourge un bachelier peut percer ce mystère.
Je n'ai point mes degrés , & je ne prétens pas
Hazarder pour un mot de dangereux combats.
Ecoutez seulement un récit véritable ,

14 SIXIEME DISCOURS.

Que peut-être Fourmont *d*) prendra pour une fable,
Et que je lus hier dans un livre Chinois,
Qu'un jésuite à Pequín traduisit autrefois.

Un jour quelques souris se disaient l'une à l'autre,
Que ce monde est charmant ! quel empire est le nôtre !
Ce palais si superbe est élevé pour nous,
De toute éternité DIEU nous fit ces grands trous,
Vois-tu ces gras jambons sous cette voute obscure ?
Ils y furent créés des mains de la nature.
Ces montagnes de lard, éternels alimens,
Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des tems.
Oui, nous sommes, grand DIEU, si l'on en croit nos sages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages :
Les chats sont dangereux & prompts à nous manger ;
Mais c'est pour nous instruire & pour nous corriger.

Plus loin, sur le duvet d'une herbe renaissante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards naillans, de dindons rengorgés,
De gros moutons bëlans, que leur laine a chargés,
Disaient, tout est à nous, bois, prés, étangs, montagnes ;
Le ciel pour nos besoins fait verdier les campagnes.
L'âne paissait auprès, & se mirant dans l'eau,
Il rendait grace au ciel, en se trouvant si beau.
Pour les ânes, dit-il, le ciel a fait la terre ;
L'homme est né mon esclave, il me panse, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes desirs,
Il bâtit mon ferrail, il conduit mes plaisirs.

Ref-

d) Homme très-savant dans l'histoire des Chinois, & même dans leur langue.

Respectueux témoin de ma noble tendresse ,
Ministre de ma joie , il m'amène une ânesse ;
Et je ris , quand je vois cet esclave orgueilleux
Envier l'heureux don que j'ai reçu des cieux.

L'homme vint , & cria : je suis puissant & sage ;
Cieux , terres , élémens , tout est pour mon usage ;
L'Océan fut formé pour porter mes vaisseaux ;
Les vents sont mes couriers , les astres mes flambeaux.
Ce globe , qui des nuits blanchit les sombres voiles ,
Croît , décroît , fuit , revient , & préside aux étoiles ;
Moi , je préside à tout ; mon esprit éclairé
Dans les bornes du monde eût été trop ferré :
Mais enfin de ce monde , & l'oracle , & le maître ,
Je ne suis point encor ce que je devrais être.
Quelques anges alors , qui là-haut dans les cieux
Règlent ces mouvemens imparfaits à nos yeux ,
En faisant tournoyer ces immenses planètes ,
Disaient , pour nos plaisirs sans doute elles sont faites.
Puis de-là sur la terre ils jetaient un coup d'œil ;
Ils se moquaient de l'homme & de son sot orgueil.
Le Tien * les entendit , il voulut que sur l'heure
On les fit assembler dans sa haute demeure ,
Ange , homme , quadrupède , & ces êtres divers ,
Dont chacun forme un monde en ce vaste univers.

*Ouvrage de mes mains , enfans du même père ,
Qui portez , leur dit-il , mon divin caractère ,
Vous êtes nés pour moi , rien ne fut fait pour vous :
Je suis le centre unique où vous répondez tous.*

D 4

Des

* Dieu des Chinois.

Des destins & des tems connaissez le seul maître.

Rien n'est grand ni petit, tout est ce qu'il doit être.

D'un parfait assemblage instrumens imparfaits,

Dans votre rang placés, demeurez satisfaits.

L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce,

Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse ?

Un vieux lettré Chinois, qui toujours sur les bancs

Combattit la raison par de beaux argumens,

Plein de Confucius, & sa logique en tête,

Distiguant, concluant, présenta sa requête.

Pourquoi suis-je en un point resserré par le tems ?

Mes jours devraient aller par-delà vingt mille ans ;

Ma taille pour le moins dût avoir cent coudées.

D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,

Voyager dans la Lune, & réformer son cours ?

Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours ?

Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,

Faire au moins en trois mois cent enfans à ma femme ?

Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits ?

Tes *pourquoi*, dit le DIEU, ne finiraient jamais :

Bientôt tes questions vont être décidées :

Va chercher ta réponse au pays des idées ;

Pars. Un ange aussi-tôt l'emporte dans les airs,

Au sein du vuide immense, où se meut l'univers,

A travers cent soleils entourés de planètes,

De lunes, & d'anneaux, & de longues comètes :

Il entre dans un globe, où d'immortelles mains

Du roi de la nature ont tracé les desseins,

Où l'œil peut contempler les images visibles,

Et des mondes réels & des mondes possibles.

Mon

Mon vieux lettré chercha , d'espérance animé ,
 Un monde fait pour lui , tel qu'il l'aurait formé.
 Il cherchait vainement : l'ange lui fait connaître ,
 Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être ;
 Que si l'homme eût été tel qu'on feint les géans ,
 Faisant la guerre au ciel , ou plutôt au bon sens ,
 S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière ;
 Ce petit amas d'eau , de sable & de poussière ,
 N'eût jamais pû suffire à nourrir dans son sein
 Ces énormes enfans d'un autre genre humain.
 Le Chinois argumente ; on le force à conclure
 Que dans tout l'univers chaque être a sa mesure ;
 Que l'homme n'est point fait pour ces vastes desirs ;
 Que sa vie est bornée , ainsi que ses plaisirs ;
 Que le travail , les maux , la mort sont nécessaires ;
 Et que sans fatiguer , par de lâches prières ,
 La volonté d'un DIEU qui ne saurait changer ,
 On doit subir la loi qu'on ne peut corriger ,
 Voir la mort d'un œil ferme & d'une ame soumise.
 Le lettré convaincu , non sans quelque surprise ,
 S'en retourne ici-bas , ayant tout approuvé ;
 Mais il y murmura , quand il fut arrivé.
 Convertir un docteur est une œuvre impossible.

Matthieu * Garo chez nous eut l'esprit plus flexible :
 Il loua DIEU de tout. Peut-être qu'autrefois
 De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois ;

La

* Voyez la fable de la Fontaine :

*En louant DIEU de toute chose ,
 Garo retourne à la maison.*

La Lune était plus grande , & la nuit moins obscure :
L'hiver se couronnait de fleurs & de verdure :
L'homme , ce roi du monde , & roi très fainéant ,
Se contemplait à l'aise , admirait son néant ,
Et formé pour agir , se plaisait à rien faire.
Mais pour nous , fléchissons sous un sort tout contraire :
Contentons-nous des biens , qui nous sont destinés ,
Passagers comme nous , & comme nous bornés :
Sans rechercher en vain ce que peut notre maître ,
Ce que fut notre monde , & ce qu'il devrait être ,
Observons ce qu'il est , & recueillons le fruit
Des trésors qu'il renferme , & des biens qu'il produit .
Si du DIEU , qui nous fit , l'éternelle puissance
Eût à deux jours au plus borné notre existence ,
Il nous aurait fait grace ; il faudrait consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire , à l'aimer ;
Le tems est assez long pour quiconque en profite ;
Qui travaille & qui pense en étend la limite .
On peut vivre beaucoup sans végéter longtems .
Et je vais te prouver par mes raisonnemens
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours instruire !
Le secret d'ennuyer est celui de tout dire .

C'est ainsi que ma muse , avec simplicité ,
Sur des tons différens chantait la vérité ,
Lorsque de la nature éclaircissant les voiles ,
Nos Français à Quito cherchaient d'autres étoiles ;
Que Clairaut , Maupertuis , entourés de glaçons ,
D'un secteur à lunette étonnaient les Lapons ,
Tandis que d'une main stérilement vantée ,
Le hardi Vaucanson , rival de Prométhée ,

Sem-

Semblait , de la nature imitant les ressorts ,
Prendre le feu des cieux pour animer les corps.

Pour moi , loin des cités , sur les bords du Permesse ,
Je suivais la nature , & cherchais la sagesse ;
Et des bords de la sphère où s'emporta Milton ,
Et de ceux de l'abîme où pénétra Newton ,
Je les voyais franchir leur carrière infinie ,
Amant de tous les arts & de tout grand génie ,
Implacable ennemi du calomniateur ,
Du fanatique absurde & du vil délateur ;
Ami sans artifice , auteur sans jalousie ;
Adorateur d'un DIEU , mais sans hypocrisie ;
Dans un corps languissant , de cent maux attaqué ,
Gardant un esprit libre , à l'étude appliqué ;
Et sachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permise à l'humaine nature.

VARIANTE DU DISCOURS

Sur la nature de l'homme.

. *A* *Insti que ses plaisirs ;*
Que Dieu seul a raison , sans qu'il nous en informe.
Le Lettré convaincu de sa sottise énorme ,
S'en retourne ici-bas , &c.

SEPTIÈ-

SEPTIEME DISCOURS.

SUR LA VRAIE VERTU.

LE nom de la vertu retentit sur la terre ;
 On l'entend au théâtre , au barreau , dans la chaire ;
 Jusqu'au milieu des cours il parvient quelquefois :
 Il s'est même glissé dans les traités des rois.
 C'est un beau mot sans doute, & qu'on se plaît d'entendre,
 Facile à prononcer , difficile à comprendre.
 On trompe , on est trompé. Je crois voir des jettons
 Donnés , reçus , rendus , troqués par des fripons ;
 Ou bien ces faux billets , vains enfans du système
 De ce fou d'Ecoffais qui se dupa lui-même.
 Qu'est-ce que la vertu ? Le meilleur citoyen ,
 Brutus , se repentit d'être un homme de bien :
 La vertu , disait-il , est un nom sans substance.

L'école de Zénon , dans sa fière ignorance ,
 Prit jadis pour vertu l'insensibilité.
 Dans les champs Levantins le derviche hébété ,
 L'œil au ciel , les bras hauts & l'esprit en prières ,
 Du Seigneur en dansant invoque les lumières ,
 En tournant dans un cercle au nom de Mahomet ,
 Croit de la vertu même atteindre le sommet.

Les reins ceints d'un cordon ; l'œil armé d'impudence ,
 Un hermite à sandale , engraisé d'ignorance ,
 Parlant du nez à DIEU , chante au dos d'un lutrin ,
 Cent cantiques Hébreux mis en mauvais Latin.

Le

Le ciel puisse bénir sa piété profonde !
Mais quel en est le fruit ? quel bien fait-il au monde ?
Malgré la sainteté de son auguste emploi ,
C'est n'être bon à rien , de n'être bon qu'à soi.

Quand l'ennemi divin des scribes & des prêtres ,
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres ;
De cet air insolent , qu'on nomme dignité ,
Le Romain demanda , *Qu'est-ce que vérité ?*
L'homme-DIEU , qui pouvait l'instruire ou le confondre ;
A ce juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son silence éloquent disait assez à tous ,
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorsque pénétré d'une ardeur ingénue ,
Un simple citoyen l'aborda dans la rue ,
Et que disciple sage , il prétendit savoir
Quel est l'état de l'homme , & quel est son devoir ;
Sur ce grand intérêt , sur ce point qui nous touche ,
Celui qui savait tout ouvrit alors la bouche ,
Et dictant d'un seul mot ses décrets solennels ,
Aimez DIEU , lui dit-il , mais aimez les mortels.
Voilà l'homme & sa loi ; c'est assez , le ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.
Le monde est médisant , vain , léger , envieux ,
Le fuir est très bien fait , le servir encor mieux :
A sa famille , aux siens , je veux qu'on soit utile.

Où vas-tu loin de moi , fanatique indocile ?
Pourquoi ce teint jauni , ces regards effarés ,
Ces élans convulsifs & ces pas égarés ? a)

Contre

a) Les convulsionnaires.

62 SEPTIEME DISCOURS.

Contre un siècle indévot plein d'une sainte rage,
 Tu cours chez ta bête à son cinquième étage ;
 Quelques saints possédés dans cet honnête lieu,
 Jurent, tordent les mains en l'honneur du BON DIEU ;
 Sur leurs tréteaux montés, ils rendent des oracles,
 Prédifent le passé, font cent autres miracles ;
 L'aveugle y vient pour voir, & des deux yeux privé,
 Retourne aux Quinze-Vingts marmotant son *Avé*.
 Le boîteux faute & tombe ; & sa sainte famille
 Le ramène en chantant, porté sur sa bequille.
 Le sourd au front stupide écoute & n'entend rien.
 D'aise alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,
 Qu'un sot voisin bénit, & qu'un fourbe seconde,
 Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.

Je fais que ce mystère a de nobles appas.
 Les saints ont des plaisirs que je ne connais pas.
 Les miracles sont bons ; mais soulager son frère,
 Mais tirer son ami du sein de la misère,
 Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus,
 C'est un plus grand miracle, & qui ne se fait plus.

Ce magistrat, dit-on, est sévère, inflexible :
 Rien n'amollit jamais sa grande ame insensible.
 J'entens : il fait haïr sa place & son pouvoir ;
 Il fait des malheureux par zèle & par devoir.
 Mais l'a-t-on jamais vû, sans qu'on le sollicite,
 Courir d'un air affable au-devant du mérite,
 Le choisir dans la foule, & donner son appui
 A l'honnête homme obscur qui se tait devant lui ?
 De quelques criminels il aura fait justice !
 C'est peu d'être équitable, il faut rendre service.

Le

Le juste est bienfaisant. On conte qu'autrefois
Le ministre odieux d'un de nos meilleurs rois
Lui disait en ces mots son avis despotique :
Timante est en secret bien mauvais catholique,
On a trouvé chez lui la bible de Calvin ;
A ce funeste excès vous devez mettre un frein ;
Il faut qu'on l'emprisonne , ou du moins qu'on l'exile.
Comme vous , dit le roi , Timante m'est utile ;
Vous m'apprenez assez , quels sont ses attentats ;
Il m'a donné son sang , & vous n'en parlez pas.
De ce roi bienfaisant la prudence équitable
Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable.

Du nom de vertueux seriez-vous honoré ,
Doux & discret Cyrus , en vous seul concentré ,
Prêchant le sentiment , vous bornant à séduire ,
Trop faible pour servir , trop paresseux pour nuire ,
Honnête homme , indolent , qui dans un doux loisir ,
Loin du mal & du bien , vivez pour le plaisir ?
Non , je donne ce titre au cœur tendre & sublime ,
Qui soutient hardiment son ami qu'on opprime.
Il r'était dû sans doute , éloquent Pelisson ,
Qui défendis Fouquet du fond de sa prison.
Je te rends grâce , ô ciel , dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les tems d'injustice ,
Des amis courageux , dont la mâle vigueur
Repoussa les assauts du calomniateur ,
Du fanatisme ardent , du ténébreux Zoïle ,
Du ministre abusé par leur troupe imbécile ,
Et des petits tyrans bouffis de vanité ,
Dont mon indépendance irritait la fierté.

Oui ,

64 SEPTIEME DISCOURS.

Oui, pendant quarante ans poursuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont consolé ma vie.
J'ai mérité leur zèle & leur fidélité ;
J'ai fait quelques ingrats , & ne l'ai point été.

Certain législateur, *b)* dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats ,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas.
Ce mot est *bienfaisance*, il me plaît , il rassemble ,
Si le cœur en est cru, bien des vertus ensemble.
Petits grammairiens, grands précepteurs des fots ,
Qui pesez la parole , & mesurez les mots ,
Parcille expression vous semble hazardée :
Mais l'univers entier doit en chérir l'idée.

b) L'Abbé de Saint-Pierre.
C'est lui qui a mis le mot de
bienfaisance à la mode à force
de le répéter. On l'appelle législateur , parce qu'il n'a écrit

que pour réformer le gouvernement. Il s'est rendu un pén
ridicule en France par l'excès
de ses bonnes intentions.

VARIANTES DU DISCOURS

Sur la vraie vertu.

. **L**A fin du monde.
Je fais que ce saint œuvre a des charmes puissans :
Mais , dis-moi , n'as-tu point des devoirs plus pressans ?
D'où vient que ton ami languit dans la misère ?
Pourquoi lui refuser le plus vil nécessaire ?

Chez

*Chez toi , chez tes pareils , le seul riche est sauvé ,
Et le pauvre inutile est le seul reprouvé.
Ce magistrat , &c.*

. La vertu véritable

*Ce beau nom de vertu sera-t-il accordé
Au mérite farouche , à l'art toujours fardé ,
A l'indolent Germont , dont la pitié discrète
Craint de parler pour moi , quand Séjan m'inquiète ;
Au faible & doux Cyrus tout le jour occupé
Des propos d'un flatteur , & des soins d'un soupé ?
Non , je donne ce titre au cœur tendre & sublime ,
Qui prévient les besoins d'un ami qu'on opprime ;
Je le donne à Normand , je le donne à Coshin ,
Dont l'éloquente voix protégea l'orphelin :
Non pas à toi , Griffon , babillard mercenaire ,
Qui prodiguant en vain ta vénale colère ,
Et changeant un art noble en un lâche métier ,
N'a fait qu'un plat libelle , au lieu d'un plaidoyer :*

*.
Tendre & solide ami , bienfaiteur généreux ,
Qui peut te refuser le nom de vertueux ?
Jouis de ce grand titre , ô toi , dont la sagesse
N'est point le fruit amer d'une austère rudesse !
Toi qui malgré l'éclat dont tu blesses les yeux ,
Peux compter plus d'amis que tu n'as d'envieux !
Certain Législateur , &c.*



Mélanges &c.

E

LA

LA VIE
DE PARIS
ET
DE VERSAILLES.

E P I T R E

A MADAME DE ***

Vivons pour nous , ma chère Rosalie ;
Que l'amitié , que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains ;
Ils sont si fots , si dangereux , si vains !
Ce tourbillon , qu'on appelle le monde ,
Est si frivole , en tant d'erreurs abonde ,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Après diné , l'indolente Glycère
Sort pour sortir , sans avoir rien à faire ;
On a conduit son insipidité .
Au fond d'un char , où montant de côté ,
Son corps pressé gémit sous les barrières

D'un

D'un lourd panier qui flotte aux deux portières ;
 Chez son amie au grand trot elle va ,
 Monte avec joie , & s'en repent déjà ,
 L'embrasse , & bâille ; & puis lui dit , Madame ;
 J'apporte ici tout l'ennui de mon ame ;
 Joignez un peu votre inutilité
 A ce fardeau de mon oisiveté.
 Si ce ne sont ses paroles expresses ,
 C'en est le sens. Quelques feintes caresses ;
 Quelques propos sur le jeu , sur le tems ,
 Sur un sermon , sur le prix des rubans ,
 Ont épuisé leurs ames excédées ;
 Elles chantaient déjà faute d'idées.
 Dans le néant leur cœur est absorbé ,
 Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé ,
 Fade plaisant , galant , escroc , & prêtre ,
 Et du logis pour quelques mois le maître.
 Vient à la piste un fat en manteau noir ,
 Qui se rengorge & se lorgne au miroir.
 Nos deux pédans font tous deux sûrs de plaire ;
 Un officier arrive & les fait taire ,
 Prend la parole , & conte longuement
 Ce qu'à Plaisance eût fait son régiment ,
 Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
 Il vous le mène au col de la Boquette ,
 A Nice , au Var , à Digne il le conduit :

Nul ne l'écoute, & le cruel poursuit.
Arrive Isis, dévote au maintien triste,
A l'air fournois. Un petit janséniste,
Tout plein d'orgueil & de Saint Augustin,
Entre avec elle en lui serrant la main.
D'autres oiseaux de différent plumage,
Divers de goût, d'instinct & de ramage,
En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix :
Et dans les cris de la folle cohue
La médifance est à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence,
Succède au bruit de leur impertinence :
Chacun redouté un honnête entretien ;
On veut penser, & l'on ne pense à rien.
O roi David ^{a)}, ô ressource assurée,
Vien ranimer leur langueur desœuvrée.
Grand roi David, c'est toi dont les fizaïns
Fixent l'esprit & le goût des humains ;
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maitre,
Fem-

^{a)} Tous les jeux de cartes sont à l'enseigne du roi David.

Femmes surtout , chacun met son espoir
 Dans tes cartons , peints de rouge & de noir ;
 Leur ame vuide est du moins amusée
 Par l'avarice en plaisir déguisée.
 De ces exploits le beau monde occupé
 Quitte à la fin le jeu pour le soupé ;
 Chaque convive en liberté déploie
 A son voisin son insipide joye.
 L'homme machine , esprit qui tient du corps ,
 En bien mangeant remonte ses ressorts.
 Avec le sang l'ame se renouvelle ,
 Et l'estomach gouverne la cervelle.
 Ciel ! quels propos ! ce pédant du palais
 Blâme la guerre , & se plaint de la paix.
 Ce vieux Crésus , en sablant du Champagne ,
 Gémît des maux que souffre la campagne ,
 Et coufu d'or , dans le luxe plongé ,
 Plaint le pays de tailles furchargé.
 Monsieur l'Abbé vous entame une histoire ,
 Qu'il ne croit point , & qu'il veut faire croire ;
 On l'interrompt par un propos du jour ,
 Qu'un autre conte interrompt à son tour.
 De froids bons-mots , des équivoques fades ,
 Des quolibets & des turlupinades ,
 Un rire faux , que l'on prend pour gaité ,
 Font le brillant de la société.

C'est donc ainsi , troupe absurde & frivole ,
Que nous usons de ce tems qui s'envole ;
C'est donc ainsi que nous perdons des jours ,
Longs pour les fots , pour qui pense si courts.
Mais que ferai-je ? Où fuir loin de moi-même ?
Il faut du monde ; on le condamne , on l'aime :
On ne peut vivre avec lui ni sans lui ;
Notre ennemi le plus grand , c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille ,
Vole à la cour , dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hazard ,
Dans cette cour on se tait avec art ,
Et de la joie , ou fausse ou passagère ,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de son maître approcher !
Il n'a plus rien désormais à chercher.
Mais Jupiter au fond de l'empirée
Cache aux humains sa présence adorée :
Il n'est permis qu'à quelques demi-dieux
D'entrer le soir aux cabinets des cieux.
Faut-il aller , confondu dans la presse ,
Prier les dieux de la seconde espèce ,
Qui des mortels font le mal ou le bien ?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien ,
Et qui portés sur ces rapides sphères ,
Que la fortune agite en sens contraires ,
L'es-

L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le tems d'avoir un sentiment ?
A leur lever , pressez - vous pour attendre ,
Pour leur parler sans vous en faire entendre ,
Pour obtenir , après trois ans d'oubli ,
Dans l'antichambre un refus très - poli.

Non , dites-vous , la cour ni le beau monde ,
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fui pour jamais ces puissans dangereux ;
Fui les plaisirs , qui sont trompeurs comme eux ,
Bon citoyen , travaille pour la France ,
Et du public attends ta récompense.
Qui ? le public ! ce phantôme inconstant ,
Montre à cent voix , Cerbère dévorant ,
Qui flate & mord , qui dresse par sottise
Une statue , & par dégoût la brise ?
Tyran jaloux de quiconque le sert ,
Il profana la cendre de Colbert ,
Et prodiguant l'insolence & l'injure ,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge , il loue , il condamne au hazard
Toute vertu , tout mérite & tout art.
C'est lui qu'on vit de critiques avide ,
Deshonorer le chef-d'œuvre d'Armide ,
Et pour Judith , Pirame , & Régulus ,
Abandonner Phèdre & Britannicus ;

Lui qui dix ans proscrivit Athalie,
 Qui protecteur d'une scène avilie,
 Frapant des mains, bat à tort, à travers,
 Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.
 Mais il revient, il répare sa honte ;
 Le tems l'éclaire, oui ; mais la mort plus prompte
 Ferme mes yeux dans ce siècle pervers,
 En attendant que les siens soient ouverts.
 Chez nos neveux on me rendra justice ;
 Mais moi vivant il faut que je jouisse.
 Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
 Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus ?
 L'ombre de Pope avec les rois repose ;
 Un peuple entier fait son apothéose,
 Et son nom vole à l'immortalité ;
 Quand il vivait il fut persécuté.
 Ah ! cachons-nous ; passons avec les sages
 Le soir serein d'un jour mêlé d'orages,
 Et dérobons à l'œil de l'envieux
 Le peu de tems que me laissent les dieux.
 Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
 Porte un jour doux dans ma retraite obscure.
 Puissai-je vivre & mourir dans tes bras,
 Loin du méchant qui ne te connaît pas,
 Loin du bigot, dont la peur dangereuse
 Corrompt la vie & rend la mort affreuse !

LE

LE
MONDAIN. a)

Regrettera qui veut le bon vieux tems ,
Et l'âge d'or & le règne d'Astrée ,
Et les beaux jours de Saturne & de Rhée ,
Et le jardin de nos premiers parens.
Moi je rends grace à la nature sage ,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos tristes frondeurs ;
Ce tems profane est tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe , & même la mollesse ,
Tous les plaisirs , les arts de toute espèce ,
La propreté , le goût , les ornemens :
Tout honnête homme a de tels sentimens.
Il est bien doux pour mon cœur très immonde ,
De voir ici l'abondance à la ronde ,
Mère des arts , & des heureux travaux ,
Nous apporter de sa source féconde ,

Et

a) Cette pièce est de 1736.
C'est un badinage , dont le
fonds est très philosophi-
que & très-utile : son uti-
lité se trouve expliquée

dans la pièce suivante.
Voyez aussi la lettre de
Mr. Melon à madame la
comtesse de Verrue.

74 . L E M O N D A I N .

Et des besoins & des plaisirs nouveaux.
 L'or de la terre & les trésors de l'onde,
 Leurs habitans & les peuples de l'air,
 Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
 O le bon tems que ce siècle de fer !
 Le superflu, chose très-nécessaire,
 A réuni l'un & l'autre hémisphère.
 Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux,
 Qui du Texel, de Londres, de Bourdeaux,
 S'en vont chercher, par un heureux échange,
 De nouveaux biens nés aux sources du Gange ;
 Tandis qu'au loin, vainqueurs des Musulmans,
 Nos vins de France enyvrent les Sultans ?
 Quand la nature était dans son enfance,
 Nos bons ayeux vivaient dans l'ignorance,
 Ne connaissant, ni le *tien* ni le *mien* ;
 Qu'auraient-ils pû connaître ? Ils n'avaient rien ;
 Ils étaient nuds, & c'est chose très-claire,
 Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
 Sobres étaient. Ah ! je le crois encor,
 Martialo *b*) n'est point du siècle d'or.
 D'un bon vin frais, ou la mousse, ou la sève,
 Ne grata point le triste gosier d'Eve ;
 La soie & l'or ne brillaient point chez eux.

Admi-

b) Auteur du Cuisinier Français.

Admirez-vous pour cela nos ayeux ?
 Il leur manquait l'industrie & l'aïfance ;
 Est-ce vertu ? C'était pure ignorance.
 Quel idiot, s'il avait eu pour lors
 Quelque bon lit , aurait couché dehors ?
 Mon cher Adam, mon gourmand , mon bon père ,
 Que faisais-tu dans les jardins d'Eden ?
 Travaillais-tu pour le sot genre humain ?
 Careffais-tu madame Eve , ma mère ?
 Avouez-moi , que vous aviez tous deux
 Les ongles longs , un peu noirs & crasseux ,
 La chevelure affez mal ordonnée ,
 Le teint bruni , la peau bize & tannée.
 Sans propreté l'amour le plus heureux
 N'est plus amour , c'est un befoin honteux.
 Bientôt lassés de leur belle aventure ,
 Dessous un chêne ils foupent galamment ,
 Avec de l'eau , du millet & du gland ;
 Le repas fait , ils dorment sur la dure :
 Voilà l'état de la pure nature.

Or maintenant , voulez-vous , mes amis ,
 Savoir un peu , dans nos jours tant maudits ,
 Soit à Paris , soit dans Londres , ou dans Rome ,
 Quel est le train des jours d'un honnête homme ?
 Entrez chez lui ; la foule des beaux arts ,
 Enfans du goût , se montre à vos regards.

De

De mille mains l'éclatante industrie,
De ces dehors orna la symmétrie.
L'heureux pinceau , le superbe dessein ,
Du doux Corrège & du savant Pouffin ,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure :
C'est c) Bouchardon qui fit cette figure ;
Et cet argent fut poli par Germain. d)
Des Gobelins l'aiguille & la teinture ,
Dans ces tapis surpassent la peinture.
Tous ces objets sont vingt fois répétés ,
Dans des trumeaux tous brillans de clartés.
De ce fallon je vois par la fenêtre ,
Dans des jardins , des myrtes en berceaux ;
Je vois jaillir les bondissantes eaux.
Mais du logis j'entens sortir le maître.
Un char commode , avec graces orné ,
Par deux chevaux rapidement traîné ,
Paraît aux yeux une maison roulante ,
Moitié dorée & moitié transparente ;
Nonchalamment je l'y vois promené :
De deux ressorts la liante souplesse

Sur

c) Fameux sculpteur né à Chaumont en Champagne.

d) Excellent orfèvre dont les desseins & les ouvrages sont du plus grand goût.

Sur le pavé le porte avec mollesse.
 Il court au bain : les parfums les plus doux
 Rendent sa peau plus fraîche & plus polie ;
 Le plaisir presse , il vole au rendez-vous ,
 Chez Camargot , chez Goffin , chez Julie.
 Il est comblé d'amour & de faveurs.
 Il faut se rendre à ce palais magique ,
 Où les beaux vers , la danse , la musique ,
 L'art de tromper les yeux par les couleurs ,
 L'art plus heureux de séduire les cœurs ,
 De cent plaisirs font un plaisir unique.
 Il va siffler quelque opéra nouveau ,
 Ou malgré lui court admirer Rameau.
 Allons souper. Que ces brillans services ,
 Que ces ragoûts ont pour moi de délices !
 Qu'un cuisinier est un mortel divin !
 Cloris , Eglé me versent de leur main ,
 D'un vin d'Ai , dont la mousse pressée ,
 De la bouteille avec force élancée ,
 Comme un éclair fait voler son bouchon ;
 Il part , on rit , il frappe le plafond.
 De ce vin frais l'écume pétillante
 De nos Français est l'image brillante.
 Le lendemain donne d'autres desirs ,
 D'autres soupers & de nouveaux plaisirs.

Or maintenant , monsieur du Télémaque ,

Van-

Vantez-nous bien votre petite Ithaque ,
 Votre Salente & vos murs malheureux ,
 Où vos Crétois , tristement vertueux ,
 Pauvres d'effet , & riches d'abstinence ,
 Manquent de tout pour avoir l'abondance.
 J'admire fort votre stîle flateur ,
 Et votre prose , encor qu'un peu traînante.
 Mais , mon ami , je consens de grand cœur ,
 D'être fessé dans vos murs de Salente ,
 Si je vais là pour chercher mon bonheur.
 Et vous , jardin de ce premier bon-homme ,
 Jardin fameux par le Diable & la pomme ,
 C'est bien en vain que tristement séduits ,
 Huet , Calmet , dans leur savante audace ,
 Du paradis ont recherché la place.
 Le paradis terrestre est où je suis. e)

L E T.

e) Les curieux d'anecdotes seront bien aises de savoir que ce badinage , non-seulement très innocent , mais dans le fond très-utile , fut composé dans l'année 1736. immédiatement après le succès de la tragédie d'*Alzire*. Ce succès anima tellement les ennemis littéraires de l'auteur , que l'abbé Desfontaines

alla dénoncer la petite plaisanterie du *Mon-dain* à un prêtre nommé C. . . . qui avait du crédit sur l'esprit du cardinal de Fleuri. Desfontaines falsifia l'ouvrage , y mit des vers de sa façon comme il avait fait à la *Henriade*. L'ouvrage fut traité de scandaleux , & l'auteur de la *Henriade* , de *Merope* , de *Zay-*

re,

L E T T R E a)
 D E
 MONSIEUR DE MELON,
ci-devant secrétaire du Régent du Royaume,
 A M A D A M E
 LA COMTESSE DE VERRUE,
 SUR L'APOLOGIE DU LUXE.

J'Ai lu , madame , l'ingénieuse apologie du
 luxe. Je regarde ce petit ouvrage comme une
 excellente leçon de politique , cachée sous un
 badinage agréable. Je me flatte d'avoir démon-
 tré dans mon *Essai politique sur le commerce* ,
 combien ce goût des beaux-arts , & cet em-
 ploi

re , fut obligé de s'enfuir mieux alors aller retrouver
 de sa patrie. Le roi de Prus- ses amis dans sa patrie.
 se lui offrit alors le même Nous tenons cette anec-
 asyle qu'il lui a donné de- dote de la bouche même
 puis : mais l'auteur aimait de Mr. de Voltaire.

a) Cette lettre fut écrite dans le tems que la pièce
 du *Mondain* parut en 1736.

ploi des richesses , cette ame d'un grand état ; qu'on nomme *luxe* , sont nécessaires pour la circulation de l'espèce , & pour le maintien de l'industrie ; je vous regarde , madame , comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris subsistent uniquement par la protection que vous donnez aux arts ?

b) Que l'on cesse d'aimer les tableaux , les estampes , les curiosités en toute sorte de genre ; voilà vingt mille hommes , au moins , ruinés tout-d'un-coup dans Paris , & qui sont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il est bon que dans un canton Suisse on fasse des loix somptuaires , par la raison qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce , ils avaient besoin d'une extrême frugalité ; mais à présent que c'est la nation de l'Europe qui a le plus d'argent , elle a besoin de luxe , &c.

D É-

b) Madame la comtesse de Verrue , mère de madame la princesse de Carignan , dépensait cent mille francs par an en curiosités : elle s'était formé un des beaux cabinets de l'Europe en raretés & en ta-

bleaux. Elle rassemblait chez elle une société de philosophes , auxquels elle fit des legs par son testament. Elle mourut avec le fermeté & la simplicité de la philosophie la plus intrépide.

D E F E N S E
D U M O N D A I N ,
O U

L' A P O L O G I E D U L U X E .

A Table hier , par un triste hazard ,
 J'étais assis près d'un maître caffard ,
 Lequel me dit : Vous avez bien la mine
 D'aller un jour échauffer la cuisine
 De Lucifer ; & moi , prédestiné ,
 Je rirai bien quand vous ferez damné.
 Damné ! comment ? pourquoi ? Pour vos folies.
 Vous avez dit en vos œuvres non pies ,
 Dans certain conte en rimes barbouillé ,
 Qu'au paradis Adam était mouillé ,
 Lorsqu'il pleuvait sur notre premier père ;
 Qu'Eve avec lui buvait de belle eau claire ;
 Qu'ils avaient même , avant d'être déchus ,
 La peau tannée & les ongles crochus.
 Vous avancez dans votre folle yvresse ,
 Prêchant le luxe , & vantant la mollesse ,
 Qu'il vaut bien mieux , ô blasphèmes maudits !

Mélanges Ec.

F

Vivre

82 DEFENSE DU MONDAIN ,

Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.
Parquoi , mon fils , votre muse polluë
Sera rôtie , & c'est chose conclué.

Difant ces mots , fon gosier altéré
Humait un vin , qui d'ambre coloré ,
Sentait encor la grape parfumée ,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enlumina son teint ;
Lors je lui dis : Pour DIEU , monsieur le saint ,
Quel est ce vin ? d'où vient-il , je vous prie ?
D'où l'avez-vous ? Il vient de Canarie :
C'est un nectar , un breuvage d'élû ;
DIEU nous le donne , & DIEU veut qu'il soit bû.
Et ce caffè , dont , après cinq services ,
Votre estomac goûte encor les délices ?
Par le seigneur il me fut destiné.
Bon. Mais avant que DIEU vous l'ait donné ,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie ?
La porcelaine & la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté ,
Par mille mains fut pour vous préparée ,
Cuite , recuite , & peinte & diaprée :
Cet argent fin , ciselé , gaudronné ,
En plat , en vase , en soucoupe tourné ,
Fut arraché de la terre profonde ,

Dans

OU L'APOLOGIE DU LUXE. 83

Dans le Potosé , au sein d'un nouveau monde.
Tout l'univers a travaillé pour vous ,
Afin qu'en paix , dans votre heureux courroux ,
Vous insultiez , pieux atrabilaire ,
Au monde entier épuisé pour vous plaire.

O faux dévot , véritable mondain ,
Connaissez vous ; & dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez surtout que le luxe enrichit
Un grand état , s'il en perd un petit.
Cette splendeur , cette pompe mondaine ,
D'un règne heureux est la marque certaine.
Le riche est né pour beaucoup dépenser ,
Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.
Dans ces jardins regardez ces cascades ,
L'étonnement & l'amour des Nayades ;
Voyez ces flots , dont les napes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchissant ;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde ;
La terre en est plus belle & plus féconde.
Mais de ces eaux si la source tarit ,
L'herbe est séchée & la fleur se flétrit.
Ainsi l'on voit en Angleterre , en France ,
Par cent canaux circuler l'abondance :
Le goût du luxe entre dans tous les rangs ;

84 DÉFENSE DU MONDAIN,

Le pauvre y vit des vanités des grands.
 Et le travail gagé par la mollesse ,
 S'ouvre à pas lents la route à la richesse.
 J'entens d'ici des pédans à rabats ,
 Tristes censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas ,
 Qui me citant Denis d'Halicarnasse ,
 Dion , Plutarque , & même un peu d'Horace ,
 Vont criaillant qu'un certain Curius ,
 Cincinnatus , & des consuls en Us ,
 Béchaient la terre au milieu des allarmes ;
 Qu'ils maniaient la charuë & les armes ;
 Et que les bleds tenaient à grand honneur
 D'être semés par la main d'un vainqueur.
 C'est fort bien dit , mes maîtres : je veux croire
 Des vieux Romains la chimérique histoire.
 Mais , dites-moi , si les dieux par hazard
 Faisaient combattre Auteuil & Vaugirard ,
 Faudrait-il pas au retour de la guerre ,
 Que le vainqueur vînt labourer sa terre ?
 L'auguste Rome , avec tout son orgueil ,
 Rome jadis était ce qu'est Auteuil ,
 Quand ces enfans de Mars & de Sylvie ,
 Pour quelque pré signalant leur furie ,

De

* Une poignée de foin au bout d'un bâton , nommée *Manipulus* , était le premier étendart des Romains.

De leur village allaient au champ de Mars ,
 Ils arboraient du foin * pour étendarts.
 Leur Jupiter , au tems du bon roi Tulle ,
 Était de bois ; il fut d'or sous Luculle.
 N'allez donc pas avec simplicité ,
 Nommer vertu ce qui fut pauvreté.

Oh , que Colbert était un esprit sage !
 Certain butor conseillait par ménage ,
 Qu'on abolît ces travaux précieux ,
 Des Lyonnais ouvrage industrieux.
 Du conseiller l'absurde prud'homme
 Eût tout perdu par pure économie.
 Mais le ministre , utile avec éclat ,
 Sut par le luxe enrichir notre état.
 De tous nos arts il agrandit la source ;
 Et du midi , du levant & de l'ourse ,
 Nos fiers voisins de nos progrès jaloux ,
 Payaient l'esprit qu'ils admiraient en nous.
 Je veux ici vous parler d'un autre homme ,
 Tel que n'en vit Paris , Pekin , ni Rome ;
 C'est Salomon , ce sage fortuné ,
 Roi philosophe ; & Platon couronné ,
 Qui connut tout , du cèdre jusqu'à l'herbe ;
 Vit-on jamais un luxe plus superbe ?
 Il faisait naître au gré de ses desirs
 L'argent & l'or , mais surtout les plaisirs.

86 DEFENSE DU MONDAIN.

Mille beautés servaient à son usage ;
Mille ? On le dit , c'est beaucoup pour un sage.
Qu'on m'en donne une , & c'est assez pour moi.
Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi.

Parlant ainsi , je vis que les convives
Aimaient assez mes peintures naïves :
Mon doux béat très-peu me répondait ,
Riait beaucoup , & beaucoup plus buvait ;
Et tout chacun présent à cette fête ,
Fit son profit de mon discours honnête.



EPI-

E P I T R E

S U R

L A C A L O M N I E.

ECoutez-moi , respectable Emilie ;
 Vous êtes belle ; ainsi donc la moitié
 Du genre humain fera votre ennemie.
 Vous possédez un sublime génie ;
 On vous craindra. Votre tendre amitié
 Est confiante , & vous ferez trahie.
 Votre vertu dans sa démarche unie ,
 Simple & sans fard , n'a point sacrifié
 A nos dévots ; craignez la calomnie.
 Attendez-vous , s'il vous plait , dans la vie ,
 Aux traits malins que tout fat à la cour
 Par passe-tems souffre & rend tour-à-tour.
 La médifance est la fille immortelle
 De l'amour-propre & de l'oïfiveté.
 Ce monstre ailé paraît mâle & femelle ,
 Toujours parlant , & toujours écouté.
 Amusement & fléau de ce monde ,
 Elle y préside , & sa vertu féconde
 Du plus stupide échauffe les propos :

F 4

Re-

Rebut du sage, elle est l'esprit des fots.
 En ricanant, cette maigre furie
 Va de sa langue épandre les venins
 Sur tous états. Mais trois sortes d'humains,
 Plus què le reste, alimens de l'envie,
 Sont exposés à sa dent de harpie :
 Les beaux esprits, les belles & les grands
 Sont de ses traits les objets différens.
 Quiconque en France avec éclat attire
 L'œil du public, est sûr de la satire :
 Un bon couplet, chez ce peuple falot,
 De tout mérite est l'infaillible lot.

La jeune Eglé, de pompons couronnée,
 Devant un prêtre à minuit amenée,
 Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
 A son mari qu'elle n'a jamais vû.
 Le lendemain en triomphe on la mène
 Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la reine.
Le lendemain, sans trop savoir comment,
 Dans tout Paris on lui donne un amant.
 Roi * la chanfonne, & son nom par la ville
 Court ajusté sur l'air d'un vaudeville.
 Eglé s'en meurt : ses cris sont superflus.

Con-

* Poète connu en son temps par quelques opéra, & par quelques petites sa-
 tyres nommées *Calottes*, qui sont tombées dans un profond oubli.

Consolez-vous , Eglé , d'un tel outrage ,
 Vous pleurerez , hélas ! bien davantage ,
 Lorsque de vous on ne parlera plus.
 Et nommez-moi la beauté , je vous prie ,
 De qui l'honneur fut toujours à couvert.
 Lisez-moi Bayle , à l'article *Schomberg* ,
 a) Vous y verrez , que la vierge Marie
 Des chanfonniers comme une autre a souffert.
 Jérusalem a connu la fatyre.
 Persans , Chinois , batisés , circoncis ,
 Prennent ses loix , la terre est son empire ;
 Mais croyez-moi , son trône est à Paris.
 Là tous les soirs la troupe vagabonde
 D'un peuple oisif , appelé le beau monde ,
 Va promener de réduit en réduit
 L'inquiétude & l'enqui qui le fuit.
 Là sont en foule antiques mijaurées ,
 Jeunes oisons , & bégueules titrées ,
 Disant des riens d'un ton de perroquet ,
 Lorgnant des fots , & trichant au piquet.

Blon-

a) Cette calomnie citée dans Bayle & dans l'abbé Houteville est tirée d'un ancien livre Hébreu , intitulé *Toldos Jescut* , dans lequel on donne pour époux à cette personne sacrée Jo-

nathan ; & celui que Jonathan soupçonne , s'appelle Joseph Panther. Ce livre cité par les premiers pères est incontestablement du premier siècle.

Blondins y sont , beaucoup plus femmes qu'elles ,
Profondément remplis de bagatelles ,
D'un air hautain , d'une bruyante voix ,
Chantant , dansant , minaudant , à la fois.
Si par hazard quelque personne honnête ,
D'un sens plus droit & d'un goût plus heureux ,
Des bons écrits ayant meublé sa tête ,
Leur fait l'affront de penser à leurs yeux ;
Tout aussi-tôt leur brillante cohue ,
D'étonnement & de colère émue ,
Bruyant essaim de frêlons envieux ,
Pique & poursuit cette abeille charmante ,
Qui leur apporte , hélas ! trop imprudente ,
Ce miel si pur & si peu fait pour eux.

Quant aux héros , aux princes , aux ministres ,
Sujets usés de nos discours sinistres :
Qu'on m'en nomme un dans Rome & dans Paris ,
Depuis César jusqu'au jeune LOUIS ,
De Richelieu jusqu'à l'ami d'Auguste ,
Dont un Pasquin n'ait barbouillé le buste.
Ce grand Colbert , dont les soins vigilans
Nous avaient plus enrichis en dix ans ,
Que les *mignons* , les *Catins* & les *prêtres*
N'ont en mille ans appauvri nos ancêtres :
Cet homme unique , & l'auteur & l'appui
D'une grandeur , où nous n'osions prétendre ,

Vit

Vit tout l'état murmurer contre lui ;
Et le Français osa troubler *b)* la cendre
Du bienfaiteur qu'il révère aujourd'hui.

Lorsque LOUIS , qui d'un esprit si ferme
Brava la mort comme ses ennemis ,
De ses grandeurs ayant subi le terme ,
Vers sa chapelle allait à Saint Denis ;
J'ai vu son peuple aux nouveautés en proie ,
Yvre de vin , de folie & de joie ,
De cent couplets égayant le convoi ,
Jusqu'au tombeau maudire encor son roi.

Vous avez tous connu , comme je pense ,
Ce bon régent , qui gâta tout en France :
Il était né pour la société ,
Pour les beaux arts & pour la volupté ;
Grand , mais facile , ingénieux , affable ,
Peu scrupuleux , mais de crime incapable :
Et cependant , ô mensonge ! ô noirceur !
Nous avons vu la ville & les provinces ,
Au plus aimable , au plus clément des princes ,
Donner les noms.... Quelle absurde fureur !
Chacun les lit , ces archives d'horreur ,
Ces vers impurs , appelés *Philippiques* , *c)*

De

b) Le peuple voulut dé-
terrasser Mr. Colbert à St.
Eustache.

c) Libelle diffamatoire
en vers contre monsieur le
duc d'Orléans , régent du
royau-

De l'imposture éternelles chroniques ;
 Et nul Français n'est assez généreux ,
 Pour s'élever , pour déposer contr'eux.

Que le mensonge un instant vous outrage ,
 Tout est en feu soudain pour l'appuyer :
 La vérité perce enfin le nuage ,
 Tout est de glace à vous justifier.

Mais voulez-vous , après ce grand exemple ,
 Baïsser les yeux sur de moindres objets ?
 Des souverains descendons aux sujets :
 Des beaux esprits ouvrons ici le temple ,
 Temple autrefois l'objet de mes souhaits ,
 Que de si loin monsieur Bardus contemple ,
 Et que Damis ne visita jamais.
 Entrons : d'abord on voit la jalousie ,
 Du Dieu des vers la fille & l'ennemie ,
 Qui sous les traits de l'émulation
 Souffle l'orgueil , & porte sa furie
 Chez tous ces fous courtisans d'Apollon.
 Voyez leur troupe inquiète , affamée ,
 Se déchirant pour un peu de fumée ,

Et

royaume , composé par La Grange-Chancel. On lui a pardonné. Bayle & Arnaud sont morts hors de leur patrie.

d) Rousseau avait été secrétaire du baron de Breteuil , & avait fait contre lui une satire intitulée *la Baronade*. Il la lut à quelques

Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel,
Que l'implacable & mordant Janséniste
N'en a lancé sur le fin Moliniste,
Ou que Doucin, cet adroit casuiste,
N'en a versé dessus Pasquier Quesnel.

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni sans cesse, & jamais corrigé :
Ce vil Rufus *d*), que jadis votre père
A par pitié tiré de la misère,
Et qui bientôt, serpent envenimé,
Piqua le sein qui l'avait ranimé :
Lui qui mêlant la rage à l'imprudence,
Devant Thémis accusa l'innocence ;
L'affreux Rufus, loin de cacher en paix
Des jours tissus de honte & de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejeter l'affront

De

ques personnes, qui vivent encore, entre autres à madame la duchesse de St. Pierre. Madame la marquise du Châtelet, fille de Mr. de Breteuil, était par-

faitement instruite de ce fait ; & il y a encor des papiers originaux de madame du Châtelet qui l'attestent.

De l'infamie écrite sur son front.
Et que feront tous les traits satyriques,
Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié Français & moitié Germaniques,
Paîtris d'erreurs, & de haine & d'ennui ?
Quel est le but, l'effet, la récompense
De ces recueils d'impure médifance ?
Le malheureux, délaissé des humains,
Meurt des poisons qu'ont préparé ses mains.
Ne craignons rien de qui cherche à médire.
En vain Boileau, dans ses sévérités,
A de Quinault dénigré les beautés ;
L'heureux Quinault, vainqueur de la satire,
Rit de sa haine & marche à ses côtés.
Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de son souffle caustique,
Je fais jouir, en dépit des cagots,
De quelque gloire, & même du repos.

Voici le point sur lequel je me fonde :

On entre en guerre, en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obscurément tourmentans votre vie,
Homme public, c'est la publique envie
Qui contre vous lève son front altier.

Le

Le coq jaloux se bat sur son fumier ,
 L'aigle dans l'air , le taureau dans la plaine ;
 Tel est l'état de la nature humaine.
 La jalousie , & tous ses noirs enfans ,
 Sont au théâtre , au conclave , aux couvens.
 Montez au ciel , trois déesses rivales
 Troublent le ciel , qui rit de leurs scandales.
 Que faire donc ? à quel saint recourir ?
 Je n'en fais point. Il faut savoir souffrir.



LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

AU fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux de la cour ignoré,
S'élève un temple, où l'art & ses prestiges,
N'étaient point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe & n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple, & fait pour les dieux.

De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent ;
A l'amitié leurs cœurs le dédièrent.
Las ! ils pensaient , dans leur crédulité ,
Que par leur race il ferait fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade ,
Le médaillon du bon Pyrrithoüs ,
Du sage Achate , & du tendre Nisus ,
Tous grands héros , tous amis véritables.
Ces noms sont beaux ; mais ils sont dans les
fables.

Les doctes sœurs ne chantent qu'en ces lieux ,
Car on les sifle au superbe empirée.
On n'y voit point Mars & sa Cythérée ;
Car la discorde est toujours avec eux ;

L'a-

L'amitié vit avec très peu de dieux.

A ses côtés sa fidèle interprète,
 La vérité, charitable & discrète,
 Toujours utile à qui veut l'écouter,
 Attend en vain qu'on l'ose consulter :
 Nul ne l'approche, & chacun la regrette.
 Par contenance un livre est dans ses mains ;
 Où sont écrits les bienfaits des humains ;
 Doux monumens d'estime & de tendresse,
 Donnés sans faîte, acceptés sans bassesse,
 Du protecteur noblement oubliés,
 Du protégé sans regret publiés.
 C'est des vertus l'histoire la plus pure :
 L'histoire est courte, & le livre est réduit
 A deux feuillets de gothique écriture,
 Qu'on n'entend plus, & que le tems détruit.

Or des humains qu'elle est donc la manie ?
 Toute amitié de leurs cœurs est bannie :
 Et cependant on les entend toujours
 De ce beau nom, décorer leurs discours.
 Ses ennemis ne jurent que par elle :
 En la fuyant chacun s'y dit fidèle ;
 Ainsi qu'on voit devers l'état Romain,
 Des indévots chapelet à la main.

De leur repos la déesse en colère,
 Voulut enfin que ses mignons chéris,

Mélanges &c.

G

Si

98 LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

Si contens d'elle , & si sûrs de lui plaire ,
 Vinssent la voir en son sacré pourpris ;
 Fixa le jour , & promit un beau prix
 Pour chaque couple , au cœur noble , sincère ,
 Tendre comme elle , & digne d'être admis ,
 S'il se pouvait , au rang des vrais amis.
 Au jour nommé viennent d'un vol rapide ,
 Tous nos Français que la nouveauté guide ;
 Un peuple immense inonde le parvis.
 Le temple s'ouvre , on vit d'abord paraître
 Deux courtisans par l'intérêt unis ;
 Par l'amitié tous deux ils croyaient l'être.
 Vint un courier , qui dit , qu'auprès du maître
 Vaquait alors un beau poste d'honneur ,
 Un noble emploi de valet grand - seigneur.
 Nos deux amis poliment se quittèrent ,
 Déessé , & prix , & temple abandonnèrent ,
 Chacun des deux en son ame jurant
 D'anéantir son très-cher concurrent.

Quatre dévots , à la mine discrète ,
 Dos en arcade , & missel à la main ,
 Unis en DIEU de charité parfaite ,
 Et tout brûlans de l'amour du prochain ,
 Psalmodiaient & brillaient en chemin.
 L'un , riche abbé , prélat à l'œil lubrique ,
 Au menton triple , au col apoplectique ,

Porc

Porc engraisfé des dixmes de Sion ,
 Oppressé fut d'une indigestion.
 On confessa mon vieux ladre au plus vite ;
 D'huile il fut oint , aspergé d'eau bénite ,
 Dûment lesté par le curé du lieu ,
 Pour son voyage au pays du BON DIEU.
 Ses trois amis gaîment lui marmotèrent
 Un *Oremus* ; en leur cœur convoitèrent
 Son bénéfice , & vers la cour trottèrent.
 Puis chacun d'eux , dévotement rival ,
 En se jurant fraternité sincère ,
 Les yeux baissés , va chez le cardinal
 De jansénisme accuser son confrère.

Gais & brillans , après un long repas ,
 Deux jeunes gens se tenant sous les bras ,
 Lisant tout haut des lettres de leurs belles ,
 D'un air galant leur figure étalaient ,
 Et détonnant quelques chansons nouvelles ,
 Ainsi qu'au bal à l'autel ils allaient.
 Nos étourdis pour rien s'y querellèrent ,
 De l'amitié l'autel ensanglantèrent :
 Et le moins fou laissa , tout éperdu ,
 Son tendre ami sur la place étendu.

Plus loin venaient , d'un air de complaisance ,
 Life & Chloé , qui dès leur tendre enfance
 Se confiaient leurs plaisirs , leurs humeurs ,

100 LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

Et tous ces riens qui remplissent leurs cœurs,
Se caressant, se parlant sans rien dire,
Et sans sujet toujours prêtes à rire.

Mais toutes deux avaient le même amant :

A son nom seul, ô merveille soudaine !

Lise & Chloé prirent tout doucement

Le grand chemin du temple de la haine.

Enfin Zayre y parut à son tour,
Avec ces yeux, où languit la mollesse,
Où le plaisir brille avec la tendresse.

Ah ! que d'ennui, dit-elle, en ce séjour !

Que fait ici cette triste déesse ?

Tout y languit : je n'y vois point l'amour.

Elle sortit, vingt rivaux la suivirent ;

Sur le chemin vingt beautés en gémirent.

DIEU fait alors où ma Zayre alla ;

De l'amitié le prix fut laissé là ;

Et la déesse en tout lieu célébrée,

Jamais connue & toujours désirée,

Gela de froid sur ses sacrés autels.

J'en suis fâché pour les pauvres mortels.

E N V O I.

MOn cœur, ami charmant & sage,
Au vôtre n'était point lié,

Lors.

LE TEMPLE DE L'AMITIÉ. 101

Lorsque j'ai dit qu'à l'amitié
Nul mortel ne rendait hommage.
Elle a maintenant à sa cour
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas ! le véritable amour
En a-t-il beaucoup davantage ?



DE L'USAGE
DE LA SCIENCE
DANS LES PRINCES. *

A MONSIEUR

LE PRINCE ROYAL DE PRUSSE,
DEPUIS ROI DE PRUSSE.

PRINCE, il est peu de rois, que les muses instruisent,
Peu savent éclairer les peuples qu'ils conduisent.
Le sang des Antonins sur la terre est tari;
Car depuis ce héros à Rome si chéri,
Ce philosophe roi, ce divin Marc-Aurèle,
Des princes, des guerriers, des savans le modèle,
Que roi sous un tel joug osant se captiver,
Dans les sources du vrai sut jamais s'abreuver?
Deux ou trois, tout-au-plus, prodiges dans l'histoire,
Du nom de philosophe ont mérité la gloire;
Le reste est à vos yeux le vulgaire des rois,
Esclaves des plaisirs, fiers oppresseurs des loix,
Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre,

En-

* Cette pièce est de 1738.

Endormis sur le trône , ou lançant le tonnerre.
 Le monde aux pieds des rois les voit sous un faux jour ;
 Qui fait régner fait tout , si l'on en croit la cour.
 Mais quel est en effet ce grand art politique ,
 Ce talent si vanté dans un roi despotique ?
 Tranquille sur le trône , il parle , on obéit ;
 S'il sourit , tout est gai ; s'il est triste , on frémit.
 Quoi ! régir d'un coup d'œil une foule servile ,
 Est-ce un poids si pesant , un art si difficile ?
 Non : mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur ;
 Dont veut vous enivrer un ennemi flatteur ,
 Des prélats courtisans confondre l'artifice ,
 Aux organes des loix enseigner la justice ,
 Du séjour doctoral chassant l'absurdité ,
 Dans son sein ténébreux placer la vérité ;
 Eclairer le savant , & soutenir le sage ;
 Voilà ce que j'admire , & c'est-là votre ouvrage.
 L'ignorance , en un mot , flétrit toute grandeur.

Du dernier roi d'Espagne un grave ^{a)} ambassadeur ;
 De deux savans Anglais reçut une prière :
 Ils voulaient dans l'école apportant la lumière ,
 De l'air qu'un long crystal enferme en sa hauteur ,
 Aller au haut d'un mont marquer la pesanteur.
 Il pouvait les aider dans ce savant voyage ;
 Il les prit pour des fous : lui seul était peu sage.
 Que dirai-je d'un pape & de sept cardinaux ,
 D'un zèle apostolique unissant les travaux ,

G 4 Pour

a) Cette aventure se passa à règne de Charles II. roi d'Es-
 Londres la première année du pagne.

104 DE L'USAGE DE LA SCIENCE

Pour apprendre aux humains dans leurs augustes codes ;
Que c'était un péché de croire aux antipodes ?
Combien de souverains Chrétiens & Musulmans ,
Ont tremblé d'une éclipse , ont craint des talismans ?
Tout monarque indolent , dédaigneux de s'instruire ,
Est le jouet honteux de qui veut le séduire.
Un astrologue , un moine , un chymiste effronté ,
Se font un revenu de sa crédulité.
Il prodigue au dernier son or par avarice ;
Il demande au premier , si Saturne propice ,
D'un aspect fortuné regardant le soleil ,
L'appelle à table , au lit , à la chasse , au conseil .
Il est aux pieds de l'autre , & d'une ame soumise ,
Par la crainte du diable il enrichit l'église.
Un pareil souverain ressemble à ces faux dieux ,
Vils marbres adorés , ayant en vain des yeux ;
Et le prince éclairé , que la raison domine ,
Est un vivant portrait de l'essence divine.

Je fais , que dans un roi l'étude , le savoir ,
N'est pas le seul mérite & l'unique devoir ;
Mais qu'on me nomme enfin dans l'histoire sacrée ,
Le roi dont la mémoire est la plus révérée ;
C'est ce héros savant que DIEU même éclaire ,
Qu'on chérit dans Sion , que la terre admira ,
Qui mérita des rois le volontaire hommage.
Son peuple était heureux , il vivait sous un sage :
L'abondance à sa voix passant le sein des mers ,
Volait pour l'enrichir des bouts de l'univers ,
Comme à Londres , à Bourdeaux , de cent voiles suivie ;
Elle apporte au printems les trésors de l'Asie,

Ce

Ce roi que tant d'éclat ne pouvait éblouir ,
Sut joindre à ses talens l'art heureux de jouir.
Ce sont-là les leçons qu'un roi prudent doit suivre ;
Le savoir en effet n'est rien sans l'art de vivre.
Qu'un roi n'aille donc point , épris d'un faux éclat ,
Pâlissant sur un livre , oublier son état.
Que plus il est instruit , plus il aime sa gloire.

De ce monarque Anglais vous connaissez l'histoire :

Dans un fatal exil Jacques *b*) laissa périr
Son gendre infortuné qu'il eût pû secourir.
Ah ! qu'il eût mieux valu , rassemblant ses armées ,
Délivrer des Germains les villes opprimées ,
Venger de tant d'états les désolations ,
Et tenir la balance entre les nations ,
Que d'aller , des docteurs briguant les vains suffrages ,
Au doux enfant JESUS dédier ses ouvrages !
Un monarque éclairé n'est pas un roi pedant ;
Il combat en héros , il pense en vrai savant.
Tel fut ce Julien méconnu du vulgaire ,
Philosophe & guerrier , terrible & populaire.
Ainsi ce grand César , soldat , prêtre , orateur ,
Fut du peuple Romain l'oracle & le vainqueur :
On fait qu'il fit encor bien pis dans sa jeunesse :
Mais tout sied aux héros , excepté la faiblesse.

b) Le roi Jacques fit un petit traité de théologie qu'il dédia à l'enfant JESUS.



EPITRE

É P Î T R E

A UN MINISTRE D'ÉTAT

S U R

L'ENCOURAGEMENT DES ARTS.

TOi qui mêlant toujours l'agréable à l'utile ,
 Des plaisirs aux travaux passas d'un vol agile ;
 Que j'aime à voir ton goût , par des soins bienfaisans ,
 Encourager les arts à ta voix renaissans !
 Sans accorder jamais d'injuste préférence ,
 Entre tous ces rivaux t'en toujours la balance.
 De Melpomène en pleurs anime les accens ;
 De sa riante sœur chéri les agrémens ;
 Anime le pinceau , le ciseau , l'harmonie ,
 Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.
 Le véritable esprit fait se plier à tout ;
 On ne vit qu'à demi , quand on n'a qu'un seul goût.
 Je plains tout esprit faible , aveugle en sa manie ,
 Qui dans un seul objet confina son génie ,
 Et qui de son idole adorateur charmé ,
 Veut immoler le reste au DIEU qu'il s'est formé.
 Entens-tu murmurer ce sauvage algébriste ,
 A la démarche lente , au teint blême , à l'œil triste ,
 Qui d'un calcul aride à peine encor instruit ,
 Sait que quatre est à deux , comme seize est à huit ?

II

Il méprise Racine , il insulte à Corneille ;
 Lully n'a point de sons pour sa pesante oreille ;
 Et Rubens vainement , sous ses pinceaux flatteurs ,
 De la belle nature affortit les couleurs.
 Des xx redoublés admirant la puissance ,
 Il croit que Varignon fut seul utile en France ;
 Et s'étonne , surtout , qu'inspiré par l'amour ,
 Sans algèbre autrefois Quinault charmât la cour.

Avec non moins d'orgueil & non moins de folie ,
 Un élève d'Euterpe , un enfant de Thalie ,
 Qui dans ses vers pillés nous répète aujourd'hui
 Ce qu'on a dit cent fois , & toujours mieux que lui ;
 De sa frivole muse admirateur unique ,
 Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique ;
 Prend pour des arpenteurs Archimède & Newton ,
 Et voudrait mettre en vers Aristote & Platon.
 Ce bœuf qui pesamment rumine ses problèmes ,
 Ce papillon folâtre ennemi des systèmes ,
 Sont regardés tous deux avec un ris moqueur ,
 Par un bavard en robe , apprentif chicaneur ,
 Qui de papiers timbrés barbouilleur mercenaire ,
 Vous vend pour un écu sa plume & sa colère.

Pauvres fous , vains esprits , s'écrie avec hauteur
 Un ignorant fourré , fier du nom de docteur :
 Venez à moi , laissez Maffillon , Bourdaloue ;
 Je veux vous convertir ; mais je veux qu'on me loue.
 Je divise en trois points le plus simple des cas ;
 J'ai vingt ans , sans l'entendre , expliqué St. Thomas.
 Ainsi ces charlatans , de leur art idolâtres ,
 Attroupent un vain peuple aux pieds de leurs théâtres.

L'hon-

108 ÉPITRE A UN MINISTRE D'ÉTAT,

L'honnête-homme est plus juste , il approuve en autrui
Les arts & les talens qu'il ne sent point en lui.

Jadis avant que DIEU , consommant son ouvrage ,
Eût d'un souffle de vie animé son image ,
Il se plut à créer des animaux divers :
L'aigle au regard perçant pour régner dans les airs ,
Le pân pour étaler l'iris de son plumage ,
Le courfier pour servir , le loup pour le carnage ,
Le chien fidèle & prompt , l'âne docile & lent ,
Et le taureau farouche , & l'animal bëlant ,
Le chantre des forêts , la douce tourterelle ,
Qu'on a cru fausement des amans le modèle ;
L'homme les nomma tous , & par un heureux choix ,
Discernant leurs instincts , assigna leurs emplois.

On conte que l'époux de la célèbre Hortense *
Signala plaisamment sa sainte extravagance ;
Craignant de faire un choix par sa faible raison ,
Il tirait aux trois dès les rangs de sa maison.
Le fort d'un postillon faisait un secrétaire ;
Son cocher étonné devint homme d'affaire ;
Un docteur Hibernois , son très-digne aumônier ,
Rendit grace au destin qui le fit cuisinier.
On a vû quelquefois des choix aussi bizarres.
Il est beaucoup d'emplois , mais les talens sont rares.
Si dans Rome avilie , un empereur brutal
Des faisceaux d'un consul honora son cheval ,

U

* Le duc de Mazarin , mari d'Hortense Mancini , faisait tous les ans une loterie de plusieurs emplois de sa maison , & ce qu'on rapporte ici a un fondement très-véritable.

Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
 Dans d'indignes mortels a mis sa confiance,
 L'ignorant a porté la robe de Cujas;
 La mitre a décoré des têtes de Midas:
 Et tel au gouvernail a présidé sans peine,
 Qui la rame à la main dût servir à la chaîne.
 Le mérite est caché. Qui fait si de nos tems
 Il n'est point, quoi qu'on dise, encor quelques talens!
 Peut-être qu'un Virgile, un Cicéron sauvage,
 Est chantre de paroisse ou juge de village.
 Le sort, aveugle roi des aveugles humains,
 Contredit la nature, & détruit ses desseins;
 Il affaiblit ses traits, les change ou les efface.
 Tout s'arrange au hazard, & rien n'est à sa place.



ODE

O D E

S U R

LE FANATISME. *

CHarmante & sublime Emilie,
 Amante de la vérité,
 Ta solide philosophie
 T'a prouvé la divinité.
 Ton ame éclairée & profonde,
 Franchissant les bornes du monde,
 S'élance au fein de son auteur.
 Tu parais son plus bel ouvrage;
 Et tu lui rends un digne hommage,
 Exempt de faiblesse & d'erreur.



Mais si les traits de l'athéisme
 Sont repoussés par ta raison,
 De la coupe du fanatisme
 Ta main renverse le poison :

Tu

* Cette ode est de l'an 1732. Elle est adressée à l'illustre madame la marquise du Châtelier, qui s'est rendue par son génie l'admiration de tous les vrais savans, & de tous les bons esprits de l'Europe,

SUR LE FANATISME. III

Tu fers la justice éternelle,
Sans l'acreté de ce faux zèle
De tant de dévots *a*) malfaisans ;
Tel qu'un sujet sincère & juste
Sait approcher d'un trône auguste
Sans les vices des courtisans.



Ce fanatisme sacrilège
Est sorti du sein des autels ;
Il les profane , il les assiège ;
Il en écarte les mortels.
O religion bienfaisante !
Ce farouche ennemi se vante
D'être né dans ton chaste flanc.
Mère tendre , mère adorable !
Croira-t-on qu'un fils si coupable
Ait été formé de ton sang ?



On a vû du moins des athées
Sociables dans leurs erreurs :
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs mœurs.
Des Barreaux fut doux , juste , aimable *b*) :
Le

a) Faux dévots,

b) Il était conseiller au
par-

Le DIEU que son esprit coupable
 Avait follement combattu ,
 Prenant pitié de sa faiblesse ,
 Lui laissa l'humaine sagesse ,
 Et les ombres de la vertu.



Je sentirais quelque indulgence
 Pour un aveugle audacieux ,
 Qui nierait l'utile existence
 De l'astre qui brille à mes yeux.
 Ignorer ton être suprême ,
 Grand DIEU ! c'est un moindre blasphème ,
 Et moins digne de ton courroux ,
 Que de te croire impitoyable ,
 De nos malheurs insatiable ,
 Jaloux , injuste comme nous.



Lorsqu'un dévot atrabilaire ,
 Nourri de superstition ,
 A , par cette affreuse chimère ,
 Corrompu sa religion ,
 Le voilà stupide , & farouche ;

Le

parlement ; il paya à des procès , qu'il avait trop dif-
 plaideurs les fraix de leur féré de rapporter.

SUR LE FANATISME. VII

Le fiel découle de sa bouche ;
Le fanatisme arme son bras ,
Et dans sa piété profonde
Sa rage immolerait le monde
A son DIEU qu'il ne connaît pas.



Ce sénat proscrit dans la France ,
Cette infame inquisition ,
Ce tribunal , où l'ignorance
Traîne si souvent la raison ;
Ces Midas en mitre , en soutane ,
Au philosophe de Toscane
Sans rougir ont donné des fers.
Aux pieds de leur troupe aveuglée ,
Abjurez , sage Galilée ,
Le système de l'univers.



Ecoutez ce signal terrible
Qu'on vient de donner dans Paris ;
Regardez ce carnage horrible ;
Entendez ces lugubres cris.
Le frère est teint du sang du frère ;
Le fils assassine son père ;
La femme égorge son époux.
Leurs bras sont armés par des prêtres.

Mélanges Ec. **H** **O**

O ciel ! font-ce-là les ancêtres
De ce peuple léger & doux ?



Janfeniftes & Moliniftes ,
Vous qui combattez aujourd'hui
Avec les raifons des fophiftes ,
Leurs traits , leur bile & leur ennui ;
Tremblez qu'enfin votre querelle
Dans vos murs un jour ne rappelle
Ces tems de vertige & d'horreur ;
Craignez ce zèle qui vous preffe ;
On ne fent pas dans fon yvrefle ,
Jufqu'où peut aller fa fureur.



Vous riez des fages d'Athènes ,
Que la terre a trop respectés :
Vous diffipez leurs ombres vaines
Par vos immortelles clartés.
Mais au moins dans leur nuit profonde ,
Conduéteurs aveugles du monde ,
Ils n'étaient point perfécuteurs :
Imitez l'efprit pacifique ,
Et du Lycée & du Portique ,
Quand vous condamnez leurs erreurs.



Mal-

Malheureux, voulez-vous entendre
 La loi de la religion ?
 Dans Marseille il fallait l'apprendre ,
 Au sein de la contagion ;
 Lorsque la tombe était ouverte ,
 Lorsque la Provence couverte
 Par les semences du trépas ,
 Pleurant ses villes défolées ,
 Et ses campagnes dépeuplées ,
 Fit trembler tant d'autres états :



Belzuns c) , ce pasteur vénérable ,
 Sauvait son peuple périssant :
 Langeron , guerrier secourable ,
 Bravait un trépas renaissant ;
 Tandis que vos lâches cabales ,
 Dans la mollesse & les scandales ,
 Occupaient votre oisiveté ,
 De la dispute ridicule
 Et sur Quesnel , & sur la bulle ,
 Qu'oublira la postérité.



Pour

c) Mr. de Belzunce , évê- les secours & les remèdes
 que de Marseille , & Mr. de aux pestiférés moribonds ,
 Langeron , commandant , dont les médecins & les
 allaient porter eux-mêmes prêtres n'osaient approcher ,

16 ODE SUR LE FANATISME.

Pour instruire la race humaine ,
Faut-il perdre l'humanité ?
Faut-il le flambeau de la haine
Pour nous montrer la vérité ?
Un ignorant , qui de son frère
Soulage en secret la misère ,
Est mon exemple & mon docteur ;
Et l'esprit hautain , qui dispute ,
Qui condamne , qui persécute ,
N'est qu'un détestable imposteur.



ODE

O D E
POUR MESSIEURS
DE L'ACADEMIE
DES SCIENCES,

*Qui ont été au cercle polaire, & sous l'équateur,
déterminer la figure de la terre.*

O Vérité sublime ! ô céleste Uranie !
Esprit né de l'esprit qui forma l'univers ,
Qui mesures des cieus la carrière infinie ,
Et qui pèses les airs ;

~

Tandis que tu conduis sur les gouffres de l'onde ,
Ces voyageurs savans ministres de tes loix ;
De l'ardent équateur , ou du pole du monde ,
Enten ma faible voix.

~

Que font tes vrais enfans ? Vainqueurs de la nature ,
Ils arrachent son voile ; & ces rares esprits
Fixent la pesanteur , la masse & la figure
De l'univers surpris.

~

Les enfers sont émus au bruit de leur voyage :

H 3

Je

118 ODE POUR MESSIEURS

Je vois paraître au jour les ombres des héros,
De ces Grecs renommés, qu'admira le rivage
De l'antique Colchos.

~

Argonautes fameux, demi-dieux de la Grèce,
Castor, Pollux, Orphée, & vous heureux Jason,
Vous de qui la valeur & l'amour & l'adresse
Ont conquis la toison ;

~

En voyant les travaux, & l'art de nos grands hommes,
Que vous êtes honteux de vos travaux passés !
Votre siècle est vaincu par le siècle où nous sommes :
Venez & rougissez.

~

Quand la Grèce parlait, l'univers en silence
Respectait le mensonge annobli par sa voix ;
Et l'admiration, fille de l'ignorance,
Chanta de vains exploits.

~

Heureux, qui les premiers marchent dans la carrière !
N'y fassent-ils qu'un pas, leurs noms sont publiés :
Ceux qui, trop tard venus, la franchissent entière,
Demeurent oubliés.

~

Le mensonge réside au temple de mémoire ;
Il y grava des mains de la crédulité
Tous ces fastes des tems destinés pour l'histoire
Et pour la vérité.

~

Uranie, abaissez ces triomphes des fables ;
Effacez tous ces noms qui nous ont abusés ;

Mon-

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES. 119

Montrez aux nations les heros véritables
Que vous seule instruisez.



Le Génois , qui chercha , qui trouva l'Amérique ,
Cortez , qui la vainquit par de plus grands travaux ,
En voyant des Français l'entreprise héroïque ,
Ont prononcé ces mots :



L'ouvrage de nos mains n'avait point eu d'exemples ,
Et par nos descendans ne peut être imité :
Ceux à qui l'univers a fait bâtir des temples ,
L'avaient moins mérité.



Nous avons fait beaucoup , vous faites davantage :
Notre nom doit céder à l'éclat qui vous suit.
Plutus guida nos pas dans ce monde sauvage ;
La vertu vous conduit.



Comme ils parlaient ainsi , Newton dans l'empirée ,
Newton les regardait , & du ciel entr'ouvert ,
Confirmez , disait-il , à la terre éclairée ,
Ce que j'ai découvert.



Tandis que des humains le troupeau méprisiable ,
Sous l'empire des sens indignement vaincu ,
De ses jours indolens trainant le fil coupable ,
Meurt sans avoir vécu ;



Donnez un digne effort à votre ame immortelle ;
Eclairez des esprits nés pour la vérité :

120 ODE POUR MRS. DE L'ACADÉMIE &c.

DIEU vous a confié la plus vive étincelle
De la divinité.

~

De la raison qu'il donne il aime à voir l'usage ;
Et le plus digne objet des regards éternels ,
Le plus brillant spectacle est l'ame du vrai sage ,
Instruisant les mortels.

~

Mais surtout écarter ces serpens détestables ,
Ces enfans de l'envie , & leur souffle odieux ;
Qu'ils n'empoisonnent pas ces ames respectables ,
Qui s'élèvent aux cieux.

~

Laissez un vil Zoïle aux fanges du Parnasse ,
De ses croassemens importuner le ciel ,
Agir avec bassesse , écrire avec audace ,
Et s'abreuver de fiel.

~

Imitez ces esprits , ces fils de la lumière ,
Confidens du Très-Haut , qui vivent dans son sein ,
Qui jettent comme lui , sur la nature entière ,
Un œil pur & serein.



ODE

O D E
S U R L A P A I X

de 1736.

L'Etna renferme le tonnerre
 Dans ses épouvantables flancs ;
 Il vomit le feu sur la terre ,
 Il dévore ses habitans.
 Fuyez , Dryades gémissantes ,
 Ces campagnes toujours brûlantes ,
 Ces abîmes toujours ouverts ,
 Ces torrens de flamme & de soufre ,
 Echappés du sein de ce goufre ,
 Qui touche aux voutes des enfers.



Plus terrible dans ses ravages ,
 Plus fiers dans ses débordemens ,
 Le Pô renverse ses rivages
 Cachés sous ses flots écumans :
 Avec lui marchent la ruine ,
 L'effroi , la douleur , la famine ,
 La mort , les désolations ;
 Et dans les fanges de Ferrare

II

122 ODE SUR LA PAIX.

Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des nations.



Mais ces débordemens de l'onde ,
Et ces combats des élémens ,
Et ces secouffes , qui du monde
Ont ébranlé les fondemens ,
Fléaux que le ciel en colère
Sur ce malheureux hémisphère
A fait éclater tant de fois ,
Sont moins affreux , sont moins sinistres ,
Què l'ambition des ministres ,
Et que les discordes des rois.



De l'Inde aux bornes de la France ,
Le soleil , en son vaste tour ,
Ne voit qu'une famille immense ,
Que devait gouverner l'amour.
Mortels , vous êtes tous des frères :
Jetez ces armées mercenaires.
Que cherchez-vous dans les combats ?
Quels biens poursuit votre imprudence ?
En aurez-vous là jouissance
Dans l'horrible nuit du trépas ?



En-

Encor si pour votre patrie
 Vous saviez vous sacrifier !
 Mais non ; vous vendez votre vie
 Aux mains qui daignent la payer.
 Vous mourez pour la cause inique
 De quelque tyran politique
 Que vos yeux ne connaissent pas ;
 Et vous n'êtes , dans vos misères ,
 Que des assassins mercénaires ,
 Armés pour des maîtres ingrats.



Tels sont ces oiseaux de rapine ,
 Et ces animaux malfaisans ,
 Apprivoisés pour la ruine
 Des paisibles hôtes des champs ;
 Aux sons d'un instrument sauvage ,
 Animés , ardens , pleins de rage ,
 Ils vont d'un vol impétueux ,
 Sans choix , sans intérêt , sans gloire ,
 Saisir une folle victoire ,
 Dont le prix n'est jamais pour eux.



O superbe , ô triste Italie !
 Que tu plains ta fécondité !
 Sous tes débris ensevelie ,
 Que tu déplores ta beauté !

Je

Je vois tes moissons dévorées
Par les nations conjurées
Qui te flataient de te venger.
Faible , désolée , expirante ,
Tu combats d'une main tremblante ,
Pour le choix d'un maître étranger.



Que toujours armés pour la guerre ,
Nos rois soient les dieux de la paix ;
Que leurs mains portent le tonnerre ,
Sans se plaire à lancer ses traits.
Nous chérissions un berger sage ,
Qui dans un heureux pâturage
Unit les troupeaux sous ses loix.
Malheur au pasteur sanguinaire ,
Qui les expose en téméraire
A la dent du tyran des bois.



Eh ! que m'importe la victoire
D'un roi qui me perce le flanc ,
D'un roi dont j'achète la gloire
De ma fortune & de mon sang ?
Quoi ! dans l'horreur de l'indigence ,
Dans les langueurs , dans la souffrance ,
Mes jours feront-ils plus fereins ,
Quand on m'apprendra que nos princes ,
Aux

ODE SUR LA PAIX. 129

Aux frontières de nos provinces ,
Nagent dans le sang des Germains ?



Colbert , toi qui dans ta patrie
Amenas les arts & les jeux ,
Colbert , ton heureuse industrie
Sera plus chère à nos neveux ,
Que la vigilance inflexible
De Louvois , dont la main terrible
Embrafait le Palatinat ;
Et qui sous la mer irritée ,
De la Hollande épouvantée
Voulait anéantir l'état.



Que LOUIS , jusqu'au dernier âge ,
Soit honoré du nom de GRAND :
Mais que ce nom s'accorde au sage ;
Qu'on le refuse au conquérant.
C'est dans la paix que je l'admire ;
C'est dans la paix que son empire
Florissait sous ses justes loix ,
Quand son peuple aimable & fidèle
Fut des peuples l'heureux modèle ,
Et lui le modèle des rois.

ODE

O D E

AU ROI DE PRUSSE.

SUR SON AVÈNEMENT AU TRÔNE.

Est-ce aujourd'hui le jour le plus beau de ma vie ?
 Ne me trompai-je point , dans un espoir si doux ?
 Vous réglez. Est-il vrai que la philosophie
 Va régner avec vous ?



Fuyez loin de son trône , imposteurs fanatiques ,
 Vils tyrans des esprits , sombres persécuteurs ;
 Vous dont l'ame implacable , & les mains phrénétiques
 Ont tramé tant d'horreurs.



Quoi ! je t'entens encor , absurde calomnie !
 C'est toi , monstre inhumain , c'est toi qui poursuivis
 Et Descartes & Bayle , & ce puissant génie , *
 Successeur de Leibnitz.



Tu

* Wolf chancelier de l'université de Hall. Il fut chassé sur la dénonciation d'un théologien , & rétabli ensuite. Voyez la préface de

l'histoire du Brandebourg , où il est dit , qu'il a noyé le système de Leibnitz dans un fatras de volumes , & dans un déluge de paroles.

Tu prenais sur l'autel un glaive qu'on révère,
Pour frapper saintement les plus sages humains.
Mon roi va te percer du fer que le vulgaire
Adorait dans tes mains.



Il te frappe, tu meurs, il venge notre injure;
La vérité renaît, l'erreur s'évanouît;
La terre élève au ciel une voix libre & pure,
Le ciel se réjouît.



Et vous de Borgia détestables maximes,
Science d'être injuste à la faveur des loix,
Art d'opprimer la terre, art malheureux des crimes,
Qu'on nomme l'art des rois.



Périssent à jamais vos leçons tyranniques;
Le crime est trop facile, il est trop dangereux.
Un esprit faible est fourbe, & les grands politiques
Sont les cœurs généreux.



Ouvrons du monde entier les annales fidelles,
Voyons-y les tyrans; ils sont tous malheureux;
Les foudres qu'ils portaient dans leurs mains criminelles
Sont retombés sur eux.



Ils sont morts dans l'opprobre, ils sont morts dans la rage,
Mais

128 ODE AU ROI DE PRUSSE

Mais Antonin , Trajan , Marc-Aurèle , Titus ,
Ont eu des jours sereins , sans nuit & sans orage ,
Purs comme leurs vertus.



Tout siècle eut ses guerriers; tout peuple a dans la guerre
Signalé des exploits par le sage ignorés.
Cent rois que l'on méprise ont ravagé la terre.
Régnez & l'éclairez.



On a vu trop longtems l'orgueilleuse ignorance
Ecrasant sous ses pieds le mérite abattu ,
Insulter aux talens , aux arts , à la science ,
Autant qu'à la vertu.



Avec un ris moqueur , avec un ton de maître ,
Un esclave de cour , enfant des voluptés ,
S'est écrit souvent , Est-on fait pour connaître ?
Est-il des vérités ?



Il n'en est point pour vous , ame stupide & fière.
Absorbé dans la nuit , vous méprisez les cieux.
Le Salomon du Nord apporte la lumière ;
Barbare , ouvrez les yeux.



ODE

O D E
SUR LA MORT
D E
L'EMPEREUR CHARLES VI.

2. Novembre 1740.

IL tombe pour jamais , ce cèdre dont la tête
Défia si longtems les vents & la tempête,
Et dont les grands rameaux ombrageaient tant d'états.

En un instant frappée,
Sa racine est coupée
Par la faux du trépas.



Voilà ce roi des rois , & ses grandeurs suprêmes :
La mort a déchiré ces trente diadèmes,
D'un front chargé d'ennuis dangereux ornement.

O race auguste & fière,
Un reste de poussière
Est ton seul monument.



Son nom même est détruit ; le tombeau le dévore ;
Et si le faible bruit s'en fait entendre encore,

Mélanges &c.

I

On



130 ODE SUR LA MORT.

On dira quelquefois, Il régnait, il n'est plus ;
Eloges funéraires
De tant de rois vulgaires
Dans la foule perdus.



Ah ! s'il avait lui-même, en ces plaines fumantes ,
Qu'Eugène ensanglanta de ses mains triomphantes,
Conduit de ses Germain les nombreux armemens,
Et raffermi l'Empire ,
De qui la gloire expire
Sous les fiers Ottomans !



S'il n'avait pas languì dans sa ville allarmée,
Redoutable en sa cour , aux chefs de son armée,
Punissant ses guerriers par lui-même avilis :
S'il eût été terrible
Au Sultan invincible ,
Et non pas à Wallis.



Ou si plus sage encor , & détournant la guerre ,
Il eût par ses bienfaits ramené sur la terre
Les beaux jours , les vertus , l'abondance & les arts ,
Et cette paix profonde ,
Que fut donner au monde
Le second des Césars !



La renommée alors en étendant ses ailes ,
Eût répandu sur lui les clartés immortelles ,

Qui

Qui de la nuit du tems percent les profondeurs ;
 Et son nom respectable
 Eût été plus durable
 Que ceux de ses vainqueurs,



Je ne profane point les dons de l'harmonie ;
 Le sévère Apollon défend à mon génie
 De verser , en bravant & les mœurs & les loix ,
 Le fiel de la satire
 Sur la tombe où respire
 La majesté des rois ,



Mais , ô vérité sainte ! ô juste renommée !
 Amour du genre-humain , dont mon ame enflammée
 Reçoit avidement les ordres éternels ,
 Dicter à la mémoire
 Les leçons de la gloire
 Pour le bien des mortels.



Rois , la mort vous appelle au tribunal auguste ,
 Où vous êtes pesés aux balances du juste.
 Votre siècle est témoin , le juge est l'avenir.
 Demi-dieux mis en poudre ,
 Lui seul peut vous absoudre ,
 Lui seul peut vous punir.



O D E
A L A
REINE DE HONGRIE,

Faite le 30. Juin de 1742.

Fille de ces héros que l'Empire eut pour maîtres ;
Digne du trône auguste , où l'on vit les ancêtres ,
Toujours près de leur chûte , & toujours affermis ;
Princesse magnanime,
Qui jouïs de l'estime
De tous tes ennemis.



Le Français généreux , si fier , & si traitable ,
Dont le goût pour la gloire est le seul goût durable ;
Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit ,
Inonda ton empire ,
Te combat , & t'admire ,
T'adore , & te poursuit.



Par des nœuds étonnans l'altière Germanie ,
A l'empire Français malgré soi réunie ,
Fait de l'Europe entière un objet de pitié ;
Et leur longue querelle
Fut cent fois moins cruelle

Que

ODE A LA REINE D'HONGRIE. 133

Que leur triste amitié.



Ainsi de l'Equateur , & des antres de l'Ourse ,
Les vents impétueux emportent dans leur course
Deux nuages épais , l'un à l'autre opposés ;
Et tandis qu'ils s'unissent ,
Les foudres retentissent
De leurs flancs embrasés.



Quoi ! des rois bienfaisans ordonnent ces ravages !
Ils annoncent le calme , ils forment les orages !
Ils prétendent conduire à la félicité
Les nations tremblantes ,
Par les routes sanglantes ,
De la calamité !



O * vieillard vénérable , à qui les destinées
Ont de l'heureux Nestor accordé les années ,
Sage que rien n'allarme , & que rien n'éblouit ,
Veux-tu priver le monde
De cette paix profonde ,
Dont ton ame jouit ?



Ah ! s'il pouvait encor , au gré de sa prudence ;

I 3

Tenans

* Le Cardinal de Fleury.

34 ODE A LA REINE D'HONGRIE.

Tenant également le glaive & la balance,
Fermer, par des ressorts aux mortels inconnus,
De sa main respectée
La porte ensanglantée
Du temple de Janus!



Si de l'or des Français les sources égarées,
Ne fertilisaient plus de lointaines contrées,
Rapportaient l'abondance au sein de nos remparts,
Embellissaient nos villes,
Arrosaient les aziles,
Où languissent les arts!



Beaux arts, enfans du ciel, de la paix & des grâces,
Que Louis en triomphe amena sur ses traces,
Ranimez vos travaux si brillans autrefois;
Vos mains découragées,
Vos lyres négligées,
Et vos tremblantes voix.



De l'immortalité vos succès sont le gage.
Tous ces traits rompus, & suivis du carnage,
Ces triomphes d'un jour si vains, si célébrés,
Tout passe, & tout retombe
Dans la nuit de la tombe,
Et vous seuls demeurez.



ODE

O D E
S U R
L' I N G R A T I T U D E.

I.
O Toi , mon support & ma gloire ,
Que j'aime à nourrir ma mémoire
Des biens que ta vertu m'a faits !
Lorsqu'en tous lieux l'ingratitude
Se fait une pénible étude
De l'oubli honteux des bienfaits.

II.
Deux nœuds de la reconnaissance ,
C'est par vous que dès mon enfance
Mon cœur à jamais fut lié ;
La voix du sang , de la nature ,
N'est rien qu'un languissant murmure .
Près de la voix de l'amitié.

III.
Eh quel est en effet mon père ?
Celui qui m'instruit , qui m'éclaire ,

I 4

Dont

136 ODE SUR L'INGRATITUDE.

Dont le secours m'est assuré ;
Et celui , dont le cœur oublie
Les biens répandus sur sa vie ,
C'est - là le fils dénaturé.

IV.

Ingrats , monstres que la nature
A paîtris d'une fange impure
Qu'elle dédaigna d'animer ,
Il manque à votre ame sauvage ,
Des humains le plus beau partage ,
Vous n'avez pas le don d'aimer.

V.

Nous admirons ce fier courage
Du lion fumant de carnage ,
Symbole du DIEU des combats.
D'où vient que l'univers déteste
La couleuvre bien moins funeste ?
Elle est l'image des ingrats.

VI.

Quel monstre plus hideux s'avance ?

La

† Gacon était un misérable écrivain satyrique universellement méprisé. Chauffon fut brûlé publiquement.

ODE SUR L'INGRATITUDE. 137.

La nature fuit' & s'offense
A l'aspect de ce vieux Giton ;
Il a la rage de Zoïle ,
De Gacon † l'esprit & le stile ,
Et l'ame impure de Chauffon.

VII.

C'est Desfontaines ; c'est ce Prêtre ,
Venu de Sodome à Biffêtre ,
De Biffêtre au sacré vallon ;
A-t-il l'espérance bizarre ,
Que le bucher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'Apollon ?

VIII.

Il m'a dû l'honneur & la vie ,
Et dans son ingrate furie ,
De Rufus lâche imitateur ,
Avec moins d'art & plus d'audace ,
De la fange où sa voix croasse ,
Il outrage son bienfaiteur.

IX.

quement pour le même des Fontaines fut mis à
crime pour lequel l'abbé Biffêtre.

238 ODE SUR L'INGRATITUDE.

I. X.

Qu'un Hibernois , * loin de la France ,
Aille ensevelir dans Bizance
Sa honte à l'abri du Croissant ;
D'un œil tranquille & sans colère ,
Je vois son crime & sa misère ,
Il n'emporte que mon argent.

X.

Mais l'ingrat dévoré d'envie ,
Trompette de la calomnie ,
Qui cherche à flétrir mon honneur ,
Voilà le ravisseur coupable ,
Voilà le larcin détestable ,
Dont je dois punir la noirceur.

X I.

Pardon , si ma main vengeresse

Sur

* Un/ abbé Irlandais , 1732. avec un Ecoffais ,
fils d'un chirurgien de
Nantes , qui se difait de
l'ancienne maifon de M** ,
ayant fubfifté longtems
des bienfaits de Mr. de
Voltaire , & lui ayant en
dernier lieu emprunté deux
mille livres , s'affocia en
nommé Ramfai , qui fe di-
fait auffi des bons Ramfai ,
& avec un officier François ,
nommé Mornay ; ils paffè-
rent tous trois à Conftanti-
nople , & fe firent circon-
cire chez le comte de Bon-
neval.

ODE SUR L'INGRATITUDE. 139

Sur ce monstre un moment s'abaisse
A lancer ces utiles traits ,
Et si de la douce peinture ,
De ta vertu brillante & pure ,
Je passe à ces sombres portraits.

XII.

Mais lorsque Virgile , & le Tasse ,
Ont chanté dans leur noble audace
Les dieux de la terre & des mers ,
Leur muse , que le ciel inspire ,
Ouvre le ténébreux empire ,
Et peint les monstres des enfers ,



STAN.

S T A N C E S
• S U R
L E S P O E T E S
E P I Q U E S.

Plein de beautés & de défauts,
Le vieil Homère a mon estime;
Il est, comme tous les héros,
Babillard outré, mais sublime,



Virgile orne mieux la raison,
A plus d'art, autant d'harmonie;
Mais il s'épuise avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie.



De faux-brillans, trop de magie,
Mettent le Tasse un cran plus bas.
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide & pour Herminie?



Milton, plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables;

STANCES SUR LES POÈTES ÉPIQUES 141

Il semble chanter pour les fous ,
Pour les anges & pour les diables.



Après Milton , après le Tasse ,
Parler de moi serait trop fort ;
Et j'attendrai que je sois mort ,
Pour apprendre quelle est ma place.



Vous en qui tant d'esprit abonde ,
Tant de grace & tant de douceur ,
Si ma place est dans votre cœur ,
Elle est dans la première du monde.



STAN

S T A N C E S.

SI vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours.
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.



Des beaux lieux, où le DIEU du vin
Avec l'amour tient son empire,
Le tems qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.



De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.



Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportemens ;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en soit un pour la sagesse.



Quoi ! pour toujours vous me fuyez,
Ten-

Tendresse , illusion , folie ,
Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie.



On meurt deux fois , je le vois bien ;
Cesser d'aimer & d'être aimable ,
C'est une mort insupportable ;
Cesser de vivre , ce n'est rien.



Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans ,
Et mon ame aux désirs ouverte
Regrettait ses égaremens.



Du ciel alors daignant descendre ,
L'amitié vint à mon secours ;
Elle était peut-être aussi tendre ,
Mais moins vive que les amours.



Touché de sa beauté nouvelle ,
Et de sa lumière éclairé ,
Je la suivis ; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

S U R
LES EVENEMENTS
 DE L'ANNÉE 1744.
 DISCOURS EN VERS.

QUoi, verrai-je toujours des sotises en France ?
 Disait l'hiver dernier, d'un ton plein d'importance ;
 Timon, qui, du passé profond admirateur,
 Du présent qu'il ignore est l'éternel frondeur.
 Pourquoi, s'écriait-il, le roi va-t-il en Flandre ?
 Quelle étrange vertu, qui s'obstine à défendre
 Les débris dangereux du trône des Césars,
 Contre l'or des Anglais & le fer des houffars ?
 Dans le jeune Conty, quel excès de folie,
 D'escalader les monts qui gardent l'Italie,
 Et d'attaquer, vers Nice, un roi victorieux,
 Sur ces sommets glacés dont le front touche aux cieux ?
 Pour franchir ces amas de neiges éternelles,
 Dédale à cet Icare a-t-il prêté ses ailes ?
 A-t-il reçu du moins dans son dessein fatal,
 Pour briser les rochers, le secret d'Annibal ?
 Il parle, & Conty vole. Une ardente jeunesse,
 Voyant peu les dangers que voit trop la vieillesse,
 Se précipite en foule autour de son héros ;
 Du Var qui s'épouvante on traverse les flots ;

Do

De torrens en rochers , de montagne en abîme ,
Des Alpes en courroux on assiége la cime ;
On y brave la foudre ; on voit de tous côtés ,
Et la nature , & l'art , & l'ennemi domtés.
Conty qu'on censurait , & que l'univers loue ;
Est un autre Annibal , qui n'a point de Capoue.
Critiques orgueilleux , frondeurs , en est-ce assez ?
Avec Nice & Demont vous voilà terrassés.

Mais , tandis que sous lui les Alpes s'applanissent ,
Que sur les flots voisins les Anglais en frémissent ,
Vers les bords de l'Escaut LOUIS fait tout trembler ;
Le Batave s'arrête , & craint de le troubler.
Ministres , généraux , suivent d'un même zèle ,
Du conseil aux dangers , leur prince & leur modèle.
L'ombre du grand Condé , l'ombre du grand LOUIS ,
Dans les champs de la Flandre ont reconnu leurs fils :
L'envie alors se tait , la médifance admire.
Zoïle , un jour du moins , renonce à la satire ;
Et le vieux nouvelliste , une canne à la main ,
Trace au palais royal , Ypre , Furne & Menin.

Ainsi , lorsqu'à Paris la tendre Melpomène
De quelque ouvrage heureux vient embellir sa scène ;
En dépit des siflets de cent auteurs malins ,
Le spectateur sensible applaudit des deux mains ;
Ainsi , malgré Buffy , ses chansons & sa haine ,
Nos ayeux admiraient Luxembourg & Turenne.
Le Français quelquefois est léger & moqueur ;
Mais toujours le mérite eut des droits sur son cœur ;
Son œil perçant & juste est prompt à le connaître ;
Il l'aime en son égal , il l'adore en son maître.

Mélanges &c.

K

La

146 SUR LES EVENEMENTS

La vertu sur le trône est dans son plus beau jour,
Et l'exemple du monde en est aussi l'amour.

Nous l'avons bien prouvé, quand la fièvre fatale,
A l'œil creux, au teint sombre, à la marche inégale,
De ses tremblantes mains ministres du trépas,
Vint attaquer LOUIS au sortir des combats.
Jadis Germanicus fit verser moins de larmes :
L'univers éploré ressentit moins d'alarmes ;
Et goûta moins l'excès de sa félicité,
Lorsqu'Antonin mourant reparut en santé.
Dans nos emportemens de douleur & de joye,
Le cœur seul a parlé, l'amour seul se déploie.
Paris n'a jamais vû de transports si divers,
Tant de feux d'artifice, & tant de mauvais vers.

Autrefois, ô grand roi, les filles de Mémoire,
Chantant au pied du trône, en égalaient la gloire.
Que nous dégénérons de ce tems si chéri !
L'éclat du trône augmente, & le nôtre est flétri.
O ma prose & mes vers, gardez-vous de paraître,
Il est dur d'ennuyer son héros & son maître :
Cependant nous avons la noble vanité
De mener les héros à l'immortalité ;
Nous nous trompons beaucoup ; un roi juste & qu'on aime,
Va sans nous à la gloire, & doit tout à lui-même.
Chaque âge le bénit ; le vieillard expirant,
De ce prince, à son fils, fait l'éloge en pleurant ;
Le fils, éternisant des images si chères,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères ;
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siècles à venir.

Si

Si pourtant , ô grand roi , quelque esprit moins vulgaire ,
Des vœux de tout un peuple interprète sincère ,
S'élevant jusqu'à vous par le grand art des vers ,
O fait , sans vous flater , vous peindre à l'univers ,
Peut-être on vous verrait , séduit par l'harmonie ,
Pardonner à l'éloge en faveur du génie ;
Peut-être d'un regard le Parnasse excité ,
De son lustre terni reprendrait la beauté.
L'œil du maître peut tout ; c'est lui qui rend la vie
Au mérite expirant sous les dents de l'envie ;
C'est lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modeste talent dans la foule ignoré.
Un roi qui fait régner , nous fait ce que nous sommes :
Les regards d'un héros produisent les grands-hommes.



MADRIGAL,
A MADAME DE ***
 SUR UN PASSAGE DE POPE.

POpe l'Anglais , ce sage si vanté ,
 Dans sa morale au Parnasse embellie ,
 Dit que les biens , les seuls biens de la vie ,
 Sont le repos , l'aisance & la santé.
 Il s'est trompé. Quoi ! dans l'heureux partage
 Des dons du ciel faits à l'humain séjour ,
 Ce triste Anglais n'a pas compté l'amour ?
 Qu'il est à plaindre ! Il n'est heureux , ni sage.

A LA MÊME ,

En lui envoyant les œuvres mystiques de Fénelon.

Quand de la Guion le charmant directeur
 Disait au monde, Aimez Dieu pour lui-même,
 Oubliez - vous dans votre heureuse ardeur ,
 On ne crut point à cet amour extrême :
 On le traita de chimère & d'erreur.
 On se trompait ; je connais bien mon cœur ,
 Et c'est ainsi , belle Eglé , qu'il vous aime.

A LA

A L A M E M E.

DE votre esprit la force est si puissante,
 Que vous pourriez vous passer de beauté;
 De vos attraits la trace est si piquante,
 Que sans esprit vous m'auriez enchanté.
 Si votre cœur ne fait pas comme on aime,
 Ces dons charmans sont des dons superflus;
 Un sentiment est cent fois au dessus
 Et de l'esprit, & de la beauté même.

A M A D A M E D E * * .

L E S D E U X A M O U R S .

Certain enfant qu'avec crainte on caresse,
 Et qu'on connaît à son malin souris,
 Court en tous lieux précédé par les ris,
 Mais trop souvent suivi de la tristesse.
 Dans les cœurs des humains il entre avec souplesse,
 Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
 Il est un autre amour, fils craintif de l'estime,
 Soumis dans ses chagrins, constant dans ses desirs,
 Que la vertu soutient, que la candeur anime,

K 3

Qui

Qui résiste aux rigueurs , & croît par les plaisirs.
De cet amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant ; mais ses feux sont plus doux.
Voilà le DIEU que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le servir que pour vous.

A L A M E M E.

Tout est égal , & la nature sage
Veut au niveau ranger tous les humains :
Esprit , raison , beaux yeux , charmant visage ,
Fleur de santé , doux loisir , jours fereins ;
Vous avez tout , c'est là votre partage.
Moi , je paraîs un être infortuné ,
De la nature enfant abandonné ,
Et n'avoir rien semble mon apanage ;
Mais vous m'aimez , les dieux m'ont tout donné.



PIECES



PIÈCES

DETACHÉES.

L'ANTI-GITON. *

A Mademoiselle le Couvreur.

O Du théâtre aimable souveraine ,
 Belle Chloé , fille de Melpomène !
 Puissent ces vers de vous être goutés !
 Amour le veut , amour les a dictés.
 Ce petit DIEU , de son aîle légère ,
 Un arc en main parcourait l'autre jour
 Tous les recoins de votre sanctuaire ;

K 4

Car

* Cette pièce est de 1718. & par conséquent fort ancienne ; l'auteur était alors fort jeune. On l'imprima comme adressée à la comédienne Duclos.

Car le théâtre appartient à l'Amour :
Tous ses héros sont enfans de Cythère.
Hélas , Amour ! que tu fus consterné ,
Lorsque tu vis ce temple profané ,
Et ton rival , de son culte hérétique ,
Etablissant l'usage antiphysique ,
Accompagné de ses mignons fleuris ,
Fouler aux piés les myrtes de Cypris !

Cet ennemi jadis eut dans Gomore
Plus d'un autel , & les aurait encore ,
Si par le feu son pays consumé
En lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'est de la métamorphose ,
Car gens-de-bien m'ont expliqué la chose
Très-doctement ; & partant ne veux pas
Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainsi que Loth , chassé de son asyle ,
Ce pauvre dieu courut de ville en ville ;
Il vint en Grèce , il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate , à Platon ;
Chez des héros il fit sa résidence ,
Tantôt à Rome , & tantôt à Florence ;
Cherchant toujours , si bien vous l'observez ,
Peuples polis & par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce ,
Séjour fameux des effrénés desirs ,

Et

Et qui vaut bien l'Italie & la Grèce ,
Quoi qu'on en dise , au moins pour les plaisirs.
Là , pour tenter notre faible nature ,
Ce dieu paraît sous humaine figure.
Il n'a point l'air de ce pesant abbé ,
Brutalement dans le vice absorbé ,
Qui tourmentant en tout sens son espèce ,
Mord son prochain , & corrompt la jeunesse ;
Lui , dont l'œil louche , & le muse effronté ,
Font frissonner la tendre volupté ,
Et qu'on prendrait , dans ses fureurs étranges ,
Pour un démon qui viole des anges.
Ce dieu fait trop , qu'en un pedant crasseux ,
Le plaisir même est un objet hideux.

D'un beau marquis il a pris le visage ,
Le doux maintien , l'air fin , l'adroit langage ;
Trente mignons le suivent en riant ;
Philis le lorgne , & soupire en fuyant.
Ce faux amour se pavane à toute heure ,
Sur le théâtre aux muses destiné ,
Où par Racine en triomphe amené ,
L'amour galant choisissait sa demeure.
Que dis-je ? hélas ! l'amour n'habite plus
Dans ce réduit. Désespéré , confus ,
Des fiers succès du dieu qu'on lui préfère ,
L'Amour honnête est allé chez sa mère ,

D'où

154 L'ANTIGITON.

D'où rarement il descend ici-bas.
 Belle Chloé, ce n'est que sur vos pas
 Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
 Du haut des cieux j'ai vû ce DIEU descendre;
 Sur le théâtre il vole parmi nous,
 Quand sous le nom de Phèdre, ou de Monime,
 Vous partagez entre Racine & vous
 De notre encens le tribut légitime.
 Que si voulez que cet enfant jaloux
 De ces beaux lieux désormais ne s'envole,
 Convertissons ceux qui devant l'idole
 De son rival ont fléchi les genoux :
 Il vous créa la prêtresse du temple :
 A l'hérétique il faut prêcher d'exemple :
 Prêchez donc vite, & venez, dès ce jour,
 Sacrifier au véritable Amour.



LE

L E
C A D E N A T. *

JE triomphais ; l'amour était le maître ,
Et je touchais à ces momens trop courts
De mon bonheur & du vôtre peut-être ;
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours ;
C'est votre époux. Geolier sexagénaire ,
Il a fermé le libre sanctuaire
De vos apas ; & trompant nos désirs ,
Il tient la clef du séjour des plaisirs.
Pour éclaircir ce douloureux mystère ,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.

Vous connaissez la déesse Cérès.

Or , en son tems Cérès eut une fille ,
Semblable à vous , à vos scrupules près ,
Brune , piquante , honneur de sa famille ,
Tendre surtout , & menant à sa cour
L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.

Un

* Cette pièce est fort au sujet d'une dame , qui
ancienne. L'auteur n'avait était en effet dans le cas
que 18. ans quand il la fit , dont il est ici question.

Un autre aveugle , hélas ! bien moins aimable ,
Le triste hymen la traita comme vous.
Le vieux Pluton , riche autant qu'haïssable ,
Dans les enfers fut son indigne époux :
Il était dieu , mais avare & jaloux ;
Il fut cocu ; car c'était la justice.
Pyrrithoüs , son fortuné rival ,
Beau , jeune , adroit , complaisant , libéral ,
Au dieu Pluton donna le bénéfice
De cocuage. Or ne demandez pas ,
Comment un homme avant sa dernière heure
Put pénétrer dans la sombre demeure.
Cet homme aimait , l'amour guida ses pas :
Mais aux enfers , comme aux lieux où vous êtes ,
Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes !
De sa chaudière , un traître d'espion
Vit le grand cas , & dit tout à Pluton ;
Il ajouta , que même à la fourdine
Plus d'un damné festoyait Proserpine.
Le dieu cornu , dans son noir tribunal ,
Fit convoquer son sénat infernal ;
Il affembla les détestables ames
De tous ses saints dévolus aux enfers ,
Qui dès longtems en cocuage experts ,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un Florentin lui dit : Frère & seigneur ,

Pour

Pour détourner la maligne influence
 Dont votre altesse a fait l'expérience,
 Tuer sa dame est toujours le meilleur.
 Mais, las, seigneur ! la vôtre est immortelle.
 Je voudrais donc, pour votre sûreté,
 Qu'un cadenat de structure nouvelle,
 Fût le garant de sa fidélité :
 A la vertu par la force asservie,
 Lors vos plaisirs borneront son envie :
 Plus ne sera d'amant favorisé.
 Et plût aux dieux que quand j'étais en vie,
 D'un tel secret je me fusse avisé !
 A ce discours les damnés applaudirent,
 Et sur l'airain les Parques l'écrivirent.
 En un moment, feux, enclumes, fourneaux ;
 Sont préparés aux gouffres infernaux.
 Tisiphoné, de ces lieux ferrurière,
 Au cadenat met la main la première :
 Elle l'achève, & des mains de Pluton
 Proserpina reçut ce triste don.
 On m'a conté, qu'essayant son ouvrage,
 Le cruel dieu fut ému de pitié,
 Qu'avec tendresse il dit à sa moitié,
 Que je vous plains ! Vous allez être sage.
 Or, ce secret aux enfers inventé,
 Chez les humains tôt après fut porté ;

Et

Et depuis ce , dans Venise & dans Rome ,
Il n'est pédant , bourgeois , ni gentilhomme ,
Qui pour garder l'honneur de sa maison
De cadenats n'ait sa provision.
Là , tout jaloux , sans craindre qu'on le blâme ,
Tient sous la clef la vertu de sa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté ;
Chez les méchans on se gâte sans peine ;
Et le galant vit fort à la Romaine.
Mais son trésor est-il en sûreté ?
A ses projets l'Amour sera funeste ;
Ce dieu charmant fera notre vengeur ;
Car vous m'aimez ; & quand on a le cœur
De femme honnête , on a bientôt le reste.



AUX

A U X M A N E S
DE M. DE GENONVILLE, *
CONSEILLER AU PARLEMENT,
ET INTIME AMI DE L'AUTEUR.

T O i , que le ciel jaloux ravit dans son printems ;
Toi , de qui je conserve un souvenir fidelle ,
Vainqueur de la mort & du tems ;
Toi dont la perte , après dix ans ,
M'est encor affreuse & nouvelle ;
Si tout n'est pas détruit , si sur les sombres bords
Ce souffle si caché , cette faible étincelle ,
Cet esprit , le moteur & l'esclave du corps ,
Ce je ne fais quel sens qu'on nomme ame immortelle ,
Reste inconnu de nous , est vivant chez les morts ;
S'il est vrai que tu sois , & si tu peux m'entendre ,
O ! mon cher Genonville , avec plaisir reçois
Ces vers & ces soupirs que je donne à ta cendre ,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Il te souvient du tems où l'aimable Egerie ,
Dans les beaux jours de notre vie ,
Ecoutait nos chansons , partageait nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raison , la folie ,
L'amour ,

* Cette pièce est de 1729. Il n'y avait pas tout-à-fait dix ans que Mr. de Genonville était mort.

160 AUX MANES DE MR. DE GENONVILLE.

L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
Tout réunissait nos trois cœurs,
Que nous étions heureux ! Même cette indigence,
Triste compagne des beaux jours ,
Ne peut de notre joie empoisonner le cours.
Jeunes , gais , satisfaits , sans soins , sans prévoyance ;
Aux douceurs du présent bornant tous nos desirs ,
Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance ?
Nous possédions bien mieux , nous avions les plaisirs :
Ces plaisirs , ces beaux jours coulés dans la mollesse ,
Ces ris , enfans de l'allégresse ,
Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.
Le ciel , en récompense , accorde à ta maîtresse
Des grandeurs & de la richesse ,
Après de l'âge mûr , éclatant embarras ,
Faible soulagement quand on perd sa jeunesse.
La fortune est chez elle où fut jadis l'amour.
Les plaisirs ont leur tems , la sagesse a son tour.
L'amour s'est envolé sur l'aile du bel âge ;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage.
Nous chantons quelquefois & tes vers & les miens ;
De ton aimable esprit nous célébrons les charmes ;
Ton nom se mêle encor à tous nos entretiens :
Nous lisons tes écrits , nous les baignons de larmes.
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis ,
Indignes du beau nom , du sacré nom d'amis ,
Ou toujours remplis d'eux , ou toujours hors d'eux-mêmes ,
Au monde , à l'inconstance ardens à se livrer ,
Malheureux , dont le cœur ne fait pas comme on aime ,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

LA

L A M O R T
D E
M A D E M O I S E L L E
L E C O U V R E U R ,
F A M E U S E A C T R I C E .

Q U e vois-je ? quel objet ! Quoi ! ces lèvres char-
mantes ,

Quoi ! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes ,
Eprouvent du trépas les livides horreurs !

Muses , graces , amours , dont elle fut l'image ,

O mes dieux & les fiens , secourez votre ouvrage.

Que vois-je ? c'en est fait , je t'embrasse , & tu meurs.

Tu meurs , on fait déjà cette affreuse nouvelle :

Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle.

J'entens de tous côtés les beaux arts éperdus ,

S'écrier , en pleurant ; Melpomène n'est plus.

Que direz-vous , race future ,

Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure ,

Qu'à ces arts désolés font des hommes cruels ?

Ils privent de la sépulture

Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.

Quand elle était au monde , ils soupiraient pour elle ;

Je les ai vû soumis , autour d'elle empressés :

Si-tôt qu'elle n'est plus , elle est donc criminelle ;

Mélanges &c.

L

Elle

Elle a charmé le monde , & vous l'en punissez.
Non , ces bords désormais ne seront plus profanes ,
Ils contiennent ta cendre ; & ce triste tombeau ,
Honoré par nos chants , consacré par tes mânes ;
Est pour nous un temple nouveau.
Voilà mon Saint Denis ; oui , c'est là que j'adore
Tes talens , ton esprit , tes graces , tes appas.
Je les aimai vivans , je les encense encore ,
Malgré les horreurs du trépas ,
Malgré l'erreur & les ingrats ,
Que seuls de ce tombeau l'opprobre deshonne,
Ah ! verrai-je toujours ma faible nation ,
Incertaine en ses vœux , flétrir ce qu'elle admire ,
Nos mœurs avec nos loix toujours se contredire ,
Et le Français volage endormi sous l'empire
De la superstition ?
Quoi ! n'est-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser ?
O rivale d'Athènes ! ô Londres ! heureuse terre !
Ainsi que des tyrans , vous avez su chasser
Les préjugés honteux , qui vous livraient la guerre.
C'est là qu'on fait tout dire , & tout récompenser ;
Nul art n'est méprisé , tout succès a sa gloire.
Le vainqueur de Tallard , le fils de la victoire ,
Le sublime Dryden , & le sage Addisson ,
Et la charmante Ophils , & l'immortel Newton ,
Ont part au temple de mémoire :

Et

* Elle est enterrée sur le bord de la Seine.

Et Le Couvreur à Londre aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux esprits , les rois & les héros.
Quiconque a des talens à Londre est un grand homme.

L'abondance & la liberté
Ont après deux mille ans chez vous ressuscité
L'esprit de la Grèce & de Rome.
Des lauriers d'Apollon , dans nos stériles champs ,
La feuille négligée est-elle donc flétrie ?
Dieux ! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la gloire & des talens ?



A U C A M P
D E V A N T
P H I L I P S B O U R G .

Le 3. Juillet 1734.

C'Est ici que l'on dort sans lit ,
Et qu'on prend ses repas par terre.
Je vois & j'entens l'athmosphère ,
Qui s'embrase & qui retentit
De cent décharges de tonnerre ;
Et dans ces horreurs de la guerre ,
Le Français chante , boit & rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philipsbourg ,
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre sous par jour.
Je les vois prodiguant leur vie ,
Chercher ces combats meurtriers ,
Couverts de fange & de lauriers ,
Et pleins d'honneur & de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme , nommé la gloire

A

AU CAMP DEVANT PHILIPSBOURG. 165

A l'œil superbe, au front poudreux,
Portant au cou cravate noire,
Ayant sa trompette en sa main,
Sonnant la charge & la victoire,
Et chantant quelques airs à boire,
Dont ils répètent le refrain.

O Nation brillante & vaine !
Illustres fous, peuple charmant,
Que la gloire à son char enchaîne,
Il est beau d'affronter gaiement
Le trépas & le prince Eugène.

Mais hélas ! quel sera le prix
De vos héroïques prouesses ?
Vous ferez cocus dans Paris
Par vos femmes & vos maîtresses.



R E P O N S E
A U N E D A M E ,
O U
S O I D I S A N T T E L L E . a)

TU commences par me louer ,
Tu veux finir par me connaître.
Tu me loutras bien moins , mais il faut t'avouer
Ce que je suis , ce que je voudrais être.
J'aurai vû dans trois ans passer quarante hivers.
Apollon présidait au jour qui m'a vû naître.
Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers ;
Bientôt ce dieu puissant m'ouvrit son sanctuaire ;
Mon cœur vaincu par lui , se rangea sous sa loi.
D'autres ont fait des vers par le désir d'en faire ;
Je fus poète malgré moi.
Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon ame ;
Tout art a mon hommage , & tout plaisir m'enflamme.
La peinture me charme ; on me voit quelquefois ,
Au palais de Philippe , ou dans celui des rois ,
Sous les efforts de l'art admirer la nature ,

Du

a) En 1737. il y eut un homme de Bretagne , qui s'avisa d'écrire des lettres à plusieurs gens d'esprit de Paris, sous le nom d'une femme. Chacun y fut attrapé , & cette méprise attira cette réponse.

Du brillant *b*) Cagliari saisir l'esprit divin,
 Et dévorer des yeux la touche noble & sûre
 De Raphaël & du Poussin.
 De ces appartemens qu'anime la peinture,
 Sur les pas du plaisir je vole à l'opéra.
 J'applaudis tout ce qui me touche,
 La fertilité de *c*) Campra,
 La gaité de Mouret, les graces de Des-Touche;
 Pelissier par son art, le More par sa voix, *d*)
 Tour-à-tour ont mes vœux, & suspendent mon choix.
 Quelquefois embrassant la science hardie,
 Que la curiosité
 Honora par vanité
 Du nom de philosophie,
 Je cours après Newton dans l'abîme des cieux;
 Je veux voir si des nuits la courrière inégale,
 Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
 En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
 Et pèse d'autant plus qu'elle est près de ces lieux,
 Dans les limites d'un ovale.
 J'en entens raisonner les plus profonds esprits,
 Maupertuis & Clairaut, calculante cabale:
 Je les vois qui des cieux franchissent l'intervalle,
 Et je vois trop souvent, que j'ai très-peu compris.
 De ces obscurités je passe à la morale;
 Je lis au cœur de l'homme, & souvent j'en rougis.
 J'examine avec soin les informes écrits,

L 4

Les

b) Paul Veronese.

c) Musiciens agréables,

d) Actrices de ce temps là.

168 REPONSE A UNE DAME.

Les monumens épars , & le style énergique
De ce fameux Pascal , ce dévot satyrique.
Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflammer ;

Je combats ses rigueurs extrêmes :

Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes ;
Je voudrais malgré lui leur apprendre à s'aimer.
Ainsi mes jours égaux , que les muses remplissent ,
Sans soins , sans passions , sans préjugé fâcheux ,
Commencent avec joie , & vivement finissent

Par des soupers délicieux.

L'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines.
La tardive raison vient de briser mes chaînes.
J'ai quitté prudemment ce dieu qui m'a quitté.
J'ai passé l'heureux tems fait pour la volupté.
Est-il donc vrai , grands dieux ! il ne faut plus que j'aime.
La foule des beaux arts , dont je veux tour-à-tour
Remplir le vuide de moi-même ,
N'est point encor assez pour remplacer l'amour.



LETTRE

L E T T R E
S U R
LA TRACASSERIE,

A Mr. DE BUSSI , EVEQUE DE LUÇON,

en 1724.

Ornement de la bergerie ,
 Et de l'église & de l'amour ;
 Aussi-tôt que Flore , à son tour ,
 Peindra la campagne fleurie ,
 Revoyez la ville chérie ;
 Est-il pour vous d'autre patrie ?
 Et ferait-il dans l'autre vie
 Un plus beau ciel , un plus beau jour ,
 Si l'on pouvait de ce séjour
 Exiler la TRACASSERIE ?
 Evitons ce monstre odieux ,
 Monstre femelle , dont les yeux
 Portent un poison gracieux ;
 Et que le ciel , en sa furie ,
 De notre bonheur envieux ,
 A fait naître dans ces beaux lieux

Au

Au sein de la galanterie.
Voyez-vous , comme un miel flatteur
Distille de sa bouche impure ?
Voyez-vous comme l'imposture
Lui prête un secours séducteur ?
Le courroux étourdi la guide ;
L'embarras , le soupçon timide ,
En chancelant suivent ses pas.
Des faux rapports l'erreur avide
Court au-devant de la perfide
Et la caresse dans ses bras.
Que l'amour , secouant ses ailes ,
De ces commerces infidèles ,
Puisse s'envoler à jamais !
Qu'il cesse de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles !
Je hais bien tout mauvais railleur ,
De qui le bel-esprit batise
Du nom d'ennui la paix du cœur ,
Et la constance de sottise.
Heureux qui voit couler ses jours
Dans la mollesse & l'incurie ,
Sans intrigues , sans faux détours ,
Près de l'objet de ses amours ,
Et loin de la coquetterie !
Que chaque jour rapidement

Pour

Pour de pareils amans s'écoule ;
 Ils ont tous les plaisirs en foule ,
 Hors ceux du raccommodement.
 Rendez-nous donc votre présence ,
 Galant prier de Frigolet ,
 Très-aimable , & très-frivolet ;
 Venez voir votre humble valet
 Dans le palais de la confiance ;
 Les graces , avec complaisance ,
 Vous suivront en petit-collet ;
 Et moi , leur serviteur folet ,
 J'ébaudirai votre excellence
 Par des airs de mon flageolet ,
 Dont l'amour marque la cadence.



A MON-

A M O N S I E U R
D E G E R V A S I ,
M E D E C I N .

TU revenais couvert d'une gloire éternelle ;
Le Gevaudan * surpris t'avait vû triompher
Des traits contagieux d'une peste cruelle ,
Et ta main venait d'étouffer
De cent poisons cachés la semence mortelle.
Dans Maisons cependant je voyais mes beaux jours
Vers leurs derniers momens précipiter leur cours.
Déjà près de mon lit la mort inexorable
Avait levé sur moi sa faulx épouvantable.
Le vieux nocher des morts à sa voix accourut.
C'en était fait , sa main tranchait ma destinée :
Mais tu lui dis , arrête . . . & la mort étonnée
Reconnut son vainqueur , frémit & disparut.
Hélas ! si comme moi l'aimable Genonville
Avait de ta présence eu le secours utile ,
Il vivrait , & sa vie eût rempli nos souhaits ;
De son cher entretien je goûterais les charmes ;
Mes jours , que je te dois , renaitraient sans allarmes ;

Et

* Mr. de Gervasi , célèbre
médecin de Paris , avait été
envoyé dans le Gevaudan pour
la peste , & à son retour il est

venu guérir l'auteur de la pe-
tite vérole dans le château de
Maisons , à six lieues de Paris ,
en 1723.

Et mes yeux , qui sans toi se fermaient pour jamais ,
Ne se rouvriraient point pour répandre des larmes.
C'est toi du moins , c'est toi par qui dans ma douleur

Je peux jouir de la douceur
De plaire & d'être cher encore

Aux illustres amis dont mon destin m'honore.
Je reverrai Maisons , dont les soins bienfaisans
Viennent d'adoucir ma souffrance ;

Maisons en qui l'esprit tient lieu d'expérience ,
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égaremens.

Je me flatte en secret , qu'à mon dernier ouvrage
Le vertueux Sully donnera son suffrage ;
Que son cœur généreux , avec quelque plaisir ,

Au sortir du tombeau me reverra paraître ,
Et que Mariamne peut-être

Pourra par ses malheurs enchanter son loisir.
Beaux jardins de Villars , ombrages toujours frais ;
C'est sous vos feuillages épais

Que je retrouverai ce héros plein de gloire ,
Que nous a ramené la paix
Sur les ailes de la victoire.

C'est là que Richelieu , par son air enchanteur ,
Par ses vivacités , son esprit , & ses graces ,
Dès qu'il repariatra , saura joindre mon cœur
A tant de cœurs soumis qui volent sur ses traces.

Et toi , cher Bolingbroke , héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une couronne ,
Qui réunis en ta personne
L'éloquence de Cicéron ,

L'esprit

L'esprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone ;
Enfin donc je respire, & respire pour toi ;
Je pourrai désormais te parler & t'entendre.
Mais ciel ! quel souvenir vient ici me surprendre !
Cette aimable beauté qui m'a donné sa foi,
Qui m'a juré toujours une amitié si tendre ,
Daignera-t-elle encor jeter les yeux sur moi ?
Hélas ! en descendant sur le sombre rivage ,
Dans mon cœur expirant je portais son image ;
Son amour , ses vertus , ses graces , ses appas ,
Les plaisirs que cent fois j'ai goûté dans ses bras ,
A ces derniers momens flataient encor mon ame ;
Je brûlais en mourant d'une immortelle flamme.
Grands dieux ! me faudrait-il regretter le trépas ?
M'aurait-elle oublié ? serait-elle volage ?
Que dis-je , malheureux ! où vais-je m'engager ?
Quand on porte sur le visage ,
D'un mal si redouté le fatal témoignage ,
Est-ce à l'amour qu'il faut songer ?

**LETTRE**

L E T T R E
A SON ALTESSE ROYALE
M A D A M E
LA PRINCESSE DE ***

Souvent la plus belle princesse
Languit dans l'âge du bonheur ;
L'étiquette de la grandeur ,
Quand rien n'occupe & n'intéresse ,
Laisse un vuide affreux dans le cœur.



Souvent même un grand roi s'étonne ,
Entouré de sujets soumis ,
Que tout l'éclat de sa couronne ,
Jamais en secret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avait promis.



On croirait que le jeu console ;
Mais l'ennui vient à pas comptés ,
A la table d'un Cavagnole *

S'affeoit

* Jeu à la mode à la cour.

S'affeoir entre des majestés.



On fait tristement grande chère,
Sans dire & sans écouter rien,
Tandis que l'hébéte vulgaire
Vous assiège, vous considère,
Et croit voir le souverain bien.



Le lendemain quand l'hémisphère
Est brûlé des feux du soleil,
On s'arrache au bras du sommeil,
Sans savoir ce que l'on va faire.



De soi-même peu fatissait,
On veut du monde; il embarrasse:
Le plaisir fuit; le jour se passe,
Sans savoir ce que l'on a fait.



O tems, ô perte irréparable!
Quel est l'instant où nous vivons?
Quoi! la vie est si peu durable,
Et les jours paraîtraient si longs!



Princesse



Princesse au-dessus de votre âge ,
De deux cours auguste ornement ,
Vous employez utilement
Ce tems qui si rapidement
Trompe la jeunesse volage.



Vous cultivez l'esprit charmant
Que vous a donné la nature ;
Les réflexions , la lecture
En font le solide aliment ,
Et son usage est sa parure.



S'occuper c'est savoir jouir.
L'oïiveté pèse & tourmente.
L'ame est un feu qu'il faut nourrir ,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.



E P I T R E

CONNUE SOUS LE NOM
DES VOUS ET DES TU.

Philis , qu'est devenu ce tems ,
Où dans un fiacre promenée ,
Sans laquais , sans ajustemens ,
De tes graces seules ornée ,
Contente d'un mauvais soupé ,
Que tu changeais en ambrosie ,
Tu te livrais , dans ta folie ,
A l'amant heureux & trompé ,
Qui t'avait consacré sa vie ?
Le ciel ne te donnait alors ,
Pour tout rang & pour tous trésors ,
Que les agrémens de ton âge ,
Un cœur tendre , un esprit volage ,
Un sein d'albâtre , & de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux ,
Hélas ! qui n'eût été friponne !
Tu le fus , objet gracieux ,
Et que l'amour me le pardonne ,

Tu

Tu fais que je t'en aimais mieux.

Ah ! madame , que votre vie ,
D'honneur aujourd'hui si remplie ,
Diffère de ces doux instans !
Ce large Suisse à cheveux blancs ,
Qui ment sans cesse à votre porte ,
Philis , est l'image du tems ;
Il semble qu'il chasse l'escorte
Des tendres amours & des ris.
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfans tremblent de paraître.
Hélas ! je les ai vû jadis
Entrer chez toi par la fenètre ,
Et se jouer dans ton taudis.

Non , madame , tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonerie , *a*)
Ceux que les Persans ont ourdis ,
Et toute votre orfévrerie ,
Et ces plats si chers que Germain *b*)
A gravés de sa main divine ;
Et ces cabinets où Martin *c*)

M 2

A

a) La Savonerie est une belle manufacture de tapis établie par le grand Colbert.

b) Germain , excellent orfèvre dont il est parlé dans le *Mondain*.

c) Martin , excellent vernisseur.

180 LES VOUS ET LES TU

A surpassé l'art de la Chine ;
Vos vases Japonnois & blancs ,
Toutes ces fragiles merveilles ;
Ces deux lustres de diamans
Qui pendent à vos deux oreilles ;
Ces riches carcans , ces colliers ,
Et cette pompe enchanteresse ,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.



LETTRE

L E T T R E

A MONSIEUR
LE CARDINAL DU BOIS. *

De Cambray , Juillet 1722.

UNe beauté qu'on nomme Rupelmonde ,
Avec qui les amours & moi .
Nous courons depuis peu le monde ;
Et qui nous donne à tous la loi ,
Veut qu'à l'instant je vous écrive.
Ma Muse , comme à vous , à lui plaire attentive ;
Accepte , avec transport , un si charmant emploi.

Nous arrivons , monseigneur , dans votre métropole , où je crois que tous les ambassadeurs & tous les cuisiniers de l'Europe se sont donné rendez-vous. Il semble que les ministres d'Allemagne ne soient à Cambray que pour faire boire la fanté de l'empereur. Pour messieurs les ambassadeurs d'Espagne , l'un entend

* Cette lettre est de 1722. On l'a imprimée plusieurs fois , mais on la donne ici sur l'original. Madame de Rupelmonde était fille du Maréchal d'Alègre , mariée à un Seigneur Flamand , & mère du Marquis de Rupelmonde , tué en Bavière.

182 LETTRE A MR. LE CARDINAL DU BOIS.

tend deux messes par jour , l'autre dirige la troupe des comédiens. Les ministres Anglais envoient beaucoup de couriers en Champagne , & peu à Londres. Au reste , personne n'attend ici votre éminence : on ne pense pas que vous quittiez le palais-royal pour venir visiter vos ouailles. Vous seriez trop fâché , & nous aussi , s'il vous fallait quitter le ministère pour l'apostolat.

Puissent Messieurs du Congrès ,
En buvant dans cet asyle ,
De l'Europe assurer la paix !
Puissiez-vous aimer votre ville ,
Seigneur , & n'y venir jamais !
Je fais que vous pouvez faire des homélies ,
Marcher avec un porte-croix ,
Entonner la Messe par-fois ,
Et marmoter des litanies.

Donnez , donnez plutôt des exemples aux Rois ;
Unissez à jamais l'esprit à la prudence ;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions :
Faites-vous bénir de la France ,
Sans donner à Cambray des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois , monseigneur ,
d'un homme , qui n'a en vérité d'autre regret
que de ne pouvoir pas entretenir votre éminen-
ce aussi souvent qu'il le voudrait , & qui de tou-
tes les graces que vous pouvez lui faire , re-
garde l'honneur de votre conversation comme
la plus flatteuse.

LET-

L E T T R E

DE MONSIEUR LE CARDINAL

D E F L E U R Y ,

A MR. DE VOLTAIRE.

A lſſi ce 14. Novembre 1742.

JE reçois dans le moment , monsieur , une seconde lettre de vous , & je n'en perds pas un aussi pour y répondre , dans la crainte que Mr. le marquis de Beauveau ne soit parti de Berlin. Je ne puis qu'approuver le voyage que vous y allez faire ; & vous êtes attaché par des titres trop justes & trop puissans au roi de Prusse , pour ne pas lui donner cette marque de votre respect & de votre reconnaissance. Le seul motif de la reine de Saba vous eût suffi pour ne pas vous y refuser.

Je ne savais pas , que le précieux présent que m'a fait madame la marquise du Châtelet , de l'*Anti-Machiavel* , vint de vous ; il ne m'en est que plus cher ; & je vous remercie de tout mon cœur. Comme j'ai peu de momens à donner à mon plaisir , je n'ai pû en lire jusqu'ici qu'une quarantaine de pages , & je tâcherai

M 4 de

de l'achever dans ce que j'appelle fort improprement ma retraite ; car elle est par malheur trop troublée pour mon repos.

Quel que soit l'auteur de cet ouvrage , s'il n'est pas prince , il mérite de l'être , & le peu que j'en ai lu est si sage , si raisonnable , & renferme des principes si admirables , que celui qui l'a fait ferait digne de commander aux autres hommes , pourvu qu'il eût le courage de les mettre en pratique. S'il est né prince , il contracte un engagement bien solennel avec le public : & l'empereur Antonin ne se ferait pas acquis la gloire immortelle , qu'il conservera dans tous les siècles , s'il n'avait soutenu , par la justice de son gouvernement , la belle morale , dont il avait donné les leçons si instructives à tous les souverains.

Vous me dites des choses si flatteuses pour moi , que je n'ai garde de les prendre à la lettre ; mais elles ne laissent pas de me faire un sensible plaisir , parce qu'elles sont du moins une preuve de votre amitié. Je serais infiniment touché , que sa majesté Prussienne pût trouver dans ma conduite quelque conformité avec ses principes ; mais du moins puis-je vous assurer , que je sens , & regarde les siens comme le modèle du plus parfait & du plus glorieux gouvernement.

Je tombe sans y penser dans des réflexions politiques , & je finis en vous assurant , que je tâcherai de ne pas me rendre indigne de la bonne opinion que sa majesté Prussienne daigne

DE MR. LE CARD. DE FLEURY. 185

gne avoir de moi. Il a la qualité de prince de trop , & s'il n'était qu'un simple particulier , on se ferait un honneur de vivre avec lui en société. Je vous porte envie , monsieur , d'en jouir ; & vous félicite d'autant plus , que vous ne le devez qu'à vos talens & à vos sentimens , &c.



REPON-

R E P O N S E
D E
MONSIEUR DE VOLTAIRE
A MONSEIGNEUR
LE CARDINAL DE FLEURY.

J'Ai reçu , Monseigneur , votre lettre du 14. que monsieur le marquis de Beauveau m'a remise. J'ai obéi aux ordres que votre éminence ne m'a point donnés. J'ai montré votre lettre au roi de Prusse ; il est d'autant plus sensible à vos éloges , qu'il les mérite ; & il me paraît , qu'il se dispose à mériter ceux de toutes les nations de l'Europe. Il est à souhaiter pour leur bonheur , ou du moins pour celui d'une grande partie , que le roi de France & le roi de Prusse soient amis. C'est votre affaire. La mienne est de faire des vœux , & de vous être toujours dévoué avec le plus profond respect.

A Berlin
ce 26. Novembre 1740.

LETTRE

L E T T R E
D E
M O N S I E U R
L E C A R D I N A L A L B E R O N I
A M R. D E V O L T A I R E.

A Rome

le 10. Février 1735.

LIL m'est arrivé assez tard , monsieur , la connaissance de la vie que vous avez écrite du feu roi de Suède , pour vous rendre bien des graces pour ce qui me regarde. Votre prévention & votre penchant pour ma personne vous a porté assez loin ; puisqu'avez votre style sublime vous avez dit plus en deux mots de moi , que ce qu'a dit Pline de Trajan dans son panegyrique. Heureux les princes , qui auront le bonheur de vous intéresser dans leurs faits ! Votre plume suffit pour les rendre immortels. A mon égard , monsieur , je vous protelle les sentimens de la plus parfaite reconnaissance ; & je vous assure , monsieur , que personne au monde ne vous aime , ne vous estime & respecte plus que le cardinal ALBERONI.

REPON-

R E P O N S E

D E

MONSIEUR DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

LA lettre dont votre éminence m'a honoré est un prix aussi flatteur de mes ouvrages, que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciement, monseigneur ; je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté & la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand homme. Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre éminence. Mais si Rome entend assez ses intérêts pour vouloir au moins rétablir les arts, le commerce, & remettre quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre, que sous celui de votre éminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'estime que de respect, &c.

P R E-

PREMIERE LETTRE
D U
PRINCE ROYAL DE PRUSSE
A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Du 8. Août 1736.

MONSIEUR,

QUoique je n'aye pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, & des pièces travaillées avec tant de goût, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur, qui fait honneur à notre siècle & à l'esprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, & à vous uniquement, en cas que la dispute, à qui d'eux ou des anciens la préférence est due, vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poète, une infinité d'autres connaissances, qui à la vérité ont quelque affinité avec la poésie, mais qui ne lui ont été appropriées que par
votre

vosre plume. Jamais poète ne cadença des pensées métaphysiques ; l'honneur vous en était réservé le premier. C'est ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philosophie , qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accusation & de la justification du sieur Volf, le plus célèbre philosophe de nos jours , qui pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la méthaphysique , & pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière également relevée , que précise & nette , est cruellement accusé d'irréligion & d'athéisme. Tel est le destin des grands hommes ; leur génie supérieur les expose toujours en bute aux traits envenimés de la calomnie & de l'envie.

Je suis à présent à faire traduire le *Traité de DIEU , de l'ame & du monde* , émané de la plume du même auteur. Je vous l'envoyurai , monsieur , dès qu'il sera achevé ; & je suis sûr , que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ses propositions , qui se suivent géométriquement , & connectent les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaîne.

La douceur & le support que vous marquez pour tous ceux qui se voient aux arts & aux sciences , me fait espérer , que vous ne m'exclurrez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos instructions. Je nomme ainsi vosre commerce de lettres , qui ne peut être que profitable à tout être pensant. J'ose même avancer , sans déroger au mérite d'autrui , que dans l'univers entier il n'y aurait guères
d'ex-

d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire, que je trouve des beautés sans nombre dans vos ouvrages. Votre *Henriade* me charme, & triomphe heureusement de la critique peu judicieuse que l'on a fait d'elle. La tragédie de *César* nous fait voir des caractères soutenus. Les sentimens y sont tous magnifiques & grands, & l'on sent que Brutus est ou Romain, ou Anglais. *Alzire* ajoute aux graces de la nouveauté cet heureux contraste des mœurs des sauvages & des Européens. Vous faites voir par le caractère de Gusman, qu'un Christianisme mal entendu, & guidé par le faux zèle, rend plus barbare & plus cruel que le paganisme même.

Corneille, le grand Corneille, lui qui s'attirait l'admiration de tout son siècle, s'il resuscitait de nos jours, il verrait avec étonnement, & peut-être avec envie, que la tragique déesse vous prodigue avec profusion les graces, dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas sortir de la plume, qui jadis traça si spirituellement & si élégamment le *Temple du Goût*?

C'est ce qui me fait désirer si ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, monsieur, de me les envoyer, & de me les communiquer tous sans réserve. Si parmi les manuscrits il y en a quelqu'un, que par une circonspection

pection nécessaire vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conserver dans le sein du secret, & de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je fais malheureusement, que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours ; mais j'espère néanmoins, que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux, & que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en possédant vos ouvrages, que je ne le serais par la possession de tous les biens passagers & méprisables de la fortune, qu'un même hazard fait acquérir & perdre. L'on peut se rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le secours de la mémoire, & ils nous durent autant qu'elle. Connaissant le peu d'étendue de la mienne, je balance longtems avant de me déterminer sur le choix des choses que je juge dignes d'y placer.

Si la poésie était encor sur le pied où elle fut autrefois, savoir que les poètes ne savaient que fredonner des idylles ennuyeux, des églogues faites sur un même moule, des stances insipides, ou que tout-au-plus ils savaient monter leur lyre sur le ton d'élégie, j'y renoncerais à jamais : mais vous annoblissez cet art, vous nous montrez des chemins nouveaux & des routes inconnues aux ** & aux ***.

Vos poésies ont des qualités, qui les rendent respectables, & dignes de l'admiration & de l'étude des honnêtes-gens. Elles font un
cours

cours de morale , où l'on apprend à penser & à agir. La vertu y est peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y est déterminée , & nous insinué le gout des sciences d'une manière si fine & si délicate , que quiconque a lu vos ouvrages respire l'ambition de suivre vos traces. Combien de fois ne me suis-je pas dit , „ Malheureux ! laisse là un fardeau dont le poids surpasse tes forces ; l'on ne peut imiter Voltaire , à moins que d'être Voltaire même. C'est dans ces momens , que j'ai senti , que les avantages de la naissance servent à peu de choses , ou pour mieux dire , à rien. Ce sont des distinctions étrangères de nous-mêmes , & qui ne décorent que la figure. De combien les talens de l'esprit ne leur sont-ils pas préférables ?

Que ne doit-on pas aux gens , que la nature a distingués par ce qu'elle les a fait naître ? Elle se plaît à former des sujets qu'elle dote de toute la capacité nécessaire pour faire des progrès dans les arts & les sciences , & c'est aux princes à récompenser leurs veilles. Eh ! que la gloire ne se fert-elle de moi pour couronner vos succès ? Je ne craindrais autre chose , sinon que le pays , peu fertile en lauriers , n'en fournirait pas autant que vos ouvrages en méritent. Si mon destin ne me favorise pas jusques au point de pouvoir vous posséder , du moins puis-je espérer de voir un jour celui , que depuis si longtems j'admire de loin , & de vous assurer de vive voix , que je suis avec toute l'estime & la considé-

Mélanges &c.

N

ration

194 LETTRE DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

ration due à ceux qui, suivant pour guide le
flambeau de la vérité, consacrent leurs travaux
au bien public.

M O N S I E U R ,

Votre-affectionné ami,
FREDERIC P. R. de Prusse.



REPONSE

✱ (195) ✱

R E P O N S E
DE MONSIEUR DE VOLTAIRE
A U
PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Paris le 26. Août 1736.

MONSEIGNEUR,

IL faudrait être insensible , pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont V. A. R. a daigné m'honorer ; mon amour-propre en a été trop flaté ; mais l'amour du genre humain , que j'ai eu toujours dans le cœur , & qui , j'ose dire , fait mon caractère , m'a donné un plaisir mille fois plus pur , quand j'ai vu , qu'il y a dans le monde un prince , qui pense en homme , un prince philosophe , qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise , qu'il n'y a personne sur la terre , qui ne doive des actions de grâces aux soins que vous prenez de cultiver , par la saine philosophie , une ame née pour commander. Croyez , qu'il n'y a eu de véritables bons rois , que ceux qui ont commencé comme vous par s'instruire , par connaître les hommes , par aimer le vrai , par dé-

N 2

teste

tester la persécution & la superstition. Il n'y a point de prince , qui en pensant ainsi , ne puisse ramener l'âge d'or dans ses états. Pourquoi si peu de rois cherchent-ils cet avantage ? Vous le sentez , monseigneur , c'est que presque tous songent plus à la royauté qu'à l'humanité. Vous faites précisément le contraire. Soyez sûr , que si un jour le tumulte des affaires & la méchanceté des hommes n'altèrent point un si divin caractère , vous serez adoré de vos peuples , & chéri du monde entier : les philosophes , dignes de ce nom , voleront dans vos états ; & comme les artisans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art est le plus favorisé , les hommes qui pensent viendront entourer votre trône.

L'illustre reine Christine quitta son royaume pour aller chercher les arts. Régné , monseigneur , & que les arts viennent vous chercher.

Puissiez-vous n'être jamais dégoûté des sciences par les querelles des savans ! Vous voyez , monseigneur , par les choses que vous daignez me mander , qu'ils sont hommes pour la plupart , comme les courtisans mêmes ; ils sont quelquefois aussi avides , aussi intrigans , aussi faux , aussi cruels ; & toute la différence , qui est entre les pestes de cour & les pestes de l'école , c'est que ces derniers sont plus ridicules.

Il est bien triste pour l'humanité , que ceux qui se disent les déclarateurs des commandemens célestes , les interprètes de la divinité , en un mot les théologiens , soient quelquefois
les

les plus dangereux de tous ; qu'il s'en trouve d'aussi pernicieux dans la société , qu'obscurs dans leurs idées ; & que leur ame soit gonflée de fiel & d'orgueil , à proportion qu'elle est vuide de vérités. Ils voudraient troubler la terre pour un sophisme , & intéresser tous les rois à venger par le fer & par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbara*. Tout être pensant , qui n'est pas de leur avis , est un athée ; & tout roi , qui ne les favorise pas , sera damné. Vous savez , monseigneur , que le mieux qu'on puisse faire , c'est d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus précepteurs , & ces ennemis réels du genre humain. Leurs paroles , quand elles sont négligées , se perdent en l'air comme du vent : mais si le poids de l'autorité s'en mêle , ce vent acquiert une force , qui renverse quelquefois le trône.

Je vois , monseigneur , avec la joie d'un cœur rempli d'amour pour le bien public , la distance immense que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité ; & ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois , que les Newtons , les Leibnitz , les Bayles , les Lockes , ces ames si élevées & si douces , sont ceux qui nourrissent votre esprit , & que vous rejetez les autres alimens prétendus , que vous trouveriez empoisonnés , ou sans substance.

Je ne saurais trop remercier V. A. R. de la bonté qu'elle a eu de m'envoyer le petit livre concernant Mr. Wolf ; je regarde ses idées

métaphysiques comme des choses qui font honneur à l'esprit humain. Ce sont des éclairs au milieu d'une nuit profonde ; c'est tout ce qu'on peut espérer , je crois , de la métaphysique. Il n'y a pas d'apparence , que les premiers principes des choses soient jamais bien connus. Les fouris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immense , ne savent ni si ce bâtiment est éternel , ni quel en est l'architecte , ni pourquoi cet architecte a bâti : elles tâchent de conserver leur vie , de peupler leurs trous , & de fuir les animaux destructeurs qui les poursuivent. Nous sommes les fouris , & le divin architecte , qui a bâti cet univers , n'a pas encore , que je sache , dit son secret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juste , c'est Mr. Wolf. On peut le combattre ; mais il faut l'estimer : sa philosophie est bien loin d'être pernicieuse. Y a-t-il rien de plus beau & de plus vrai , que de dire , comme il fait , que les hommes doivent être justes , quand même ils auraient le malheur d'être athées ?

Vous avez la bonté , monseigneur , de me promettre de m'envoyer le *Traité de DIEU , de l'âme & du monde*. Quel présent & quel commerce ! L'héritier d'une monarchie daigne du sein de son palais envoyer des instructions à un solitaire ! Daignez me faire ce présent , monseigneur ; mon amour extrême pour le vrai est la seule chose qui m'en rende digne ; la plupart des princes craignent d'entendre la vérité , & ce sera vous qui l'enseignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez ,
vous

vous penſez ſans doute ſur cet article auſſi ſenſiblement que ſur tout le reſte. Les vers , qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves & touchantes , ne méritent guères d'être lus ; vous ſentez , qu'il n'y aurait rien de plus mépriſable , que de paſſer ſa vie à renfermer dans les rimes , des lieux communs uſés , qui ne méritent pas le nom de penſées. S'il y a quelque choſe de plus vil , c'eſt de n'être que poète ſatyrique , & de n'écrire que pour décrier les autres. Ces poètes ſont dans le Parnaffe , ce que ſont dans les écoles ces docteurs , qui ne ſavent que des mots , & qui cabalent contre ceux qui écrivent des choſes.

Si la *Hemriade* a pû ne pas déplaire à V. A. R. , j'en dois rendre grace à cet amour du vrai , à cette horreur que mon poème reſpire pour les factieux , pour les perſécuteurs , pour les ſuperſtitieux , pour les tyrans , & pour les rebelles. C'eſt l'ouvrage d'un honnête-homme , il devait trouver grace devant un prince philoſophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages ; je vous obéirai , monſeigneur : vous ſerez mon juge , & vous me tiendrez lieu du public. Je vous ſoumettrai ce que j'ai hazardé en philoſophie ; vos lumières ſeront ma récompènſe ; c'eſt un prix que peu de ſouverains peuvent donner. Je ſuis ſûr de votre ſecret ; votre vertu doit égaler vos connoiſſances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à votre

200 REPONSE DE M. DE VOLTAIRE.

altesse royale. On va à Rome pour voir des églises , des tableaux , des ruines , & des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un voyage ; c'est une rareté bien plus merveilleuse. Mais l'amitié , qui me retient dans la retraite où je suis , ne me permet pas d'en sortir. Vous paraissez plus homme que prince , & vous permettrez sans doute , monseigneur , que les amis soient préférés aux rois.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie , soyez sûr , monseigneur , que je ferai continuellement des vœux pour vous , c'est-à-dire , pour le bonheur de tout un peuple. Mon esprit sera toujours au rang de vos sujets ; votre gloire me fera toujours chère. Je souhaiterai , que vous ressembiez toujours à vous-même , & que les autres rois vous ressembrent.

Je suis avec un très-profond respect,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

le très-humble , &c.

V O L T A I R E.

A U

A U

R. D E P.....

A Cirey ce 21 Décembre 1741.

SOleil , pâle flambeau de nos tristes hivers ,
 Toi , qui de ce monde es le père ,
 Et qu'on a cru longtems le père des bons vers ,
 Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire :

Soleil , par quel cruel destin
 Faut-il que dans ce mois où l'on touche à sa fin ,
 Tant de vastes degrés t'éloignent de Berlin ?
 C'est là qu'est mon héros , dont le cœur & la tête
 Rassemblerent tout le feu qui manque à ses états ;
 Mon héros , qui de Neifs achevait la conquête ,
 Quand tu fuyais de nos climats :
 Pourquoi vas-tu , di-moi , vers le pole antarctique ?
 Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique ?
 Revole sur tes pas loin de ce triste bord ,
 Imite mon héros , viens éclairer le Nord.

C'est ce que je disais , Sire , ce matin au
 soleil votre confrère , qui est aussi l'ame d'une
 partie de ce monde. Je lui en dirais bien da-
 vantage sur le compte de votre majesté , si j'a-
 vais cette facilité de faire des vers , que je n'ai
 plus , & que vous avez. J'en ai reçu ici que
 vous avez fait dans Neifs tout aussi aisément
 que

que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote , jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molwits , fournit de bien singuliers mémoires pour servir un jour à l'histoire.

Louis XIV. prit en hiver la Franche-Comté ; mais il ne donna point de bataille , & ne fit point de vers au camp devant Dole , ou devant Besançon. Ceux que votre majesté a faits dans Neifs ressembloit à ceux que Salomon faisoit dans sa gloire , quand il disoit , après avoir tâté de tout , *Tout n'est que vanité*. Il est vrai , que le bon-homme parlait ainsi au milieu de trois cent femmes & de sept cent concubines ; le tout sans avoir donné de bataille , ni fait de siège. Mais n'en déplaise , Sire , à Salomon & à vous , ou bien à vous & à Salomon , il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Silésie ,
Revenir couvert de lauriers ,
Dans les bras de la poésie ;
Donner aux belles , aux guerriers ,
Opéra , bal & comédie ;
Se voir craint , chéri , respecté ,
Et connaître au sein de la gloire
L'esprit de la société ,
Bonheur si rarement goûté
Des faveurs de la victoire ;

Savourer

Savourer avec volupté ,
Dans des momens libres d'affaire ,
Les bons vers de l'antiquité ,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la postérité :
Semblable vie a de quoi plaire ;
Elle a de la réalité ,
Et le plaisir n'est point chimère.

Votre majesté a fait bien des choses en peu de tems. Je suis persuadé, qu'il n'y a personne sur la terre plus occupé qu'elle , & plus entraîné dans la variété des affaires de toute espèce. Mais avec ce génie dévorant , qui met tant de choses dans sa sphère d'activité , vous conserverez toujours cette supériorité de raison qui vous élève au-dessus de ce que vous êtes & de ce que vous faites.

Tout ce que je crains , c'est que vous ne veniez à trop mépriser les hommes. Des millions d'animaux sans plumes à deux pieds , qui peuplent la terre , sont à une distance immense de votre personne , par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de Milton.

Amongst unequals no society.

Il y a encor un autre malheur , c'est que votre majesté peint si bien les nobles friponneries des politiques , les soins intéressés des courtisans , &c. qu'elle finira par se défier de
l'affec-

l'affection des hommes de toute espèce , & qu'elle croira , qu'il est démontré en morale , qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire , que je prenne la liberté de faire aussi ma démonstration. N'est-il pas vrai , qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un esprit supérieur , qui a bien des talens , & qui joint à tous ces talens-là celui de plaire ? Or s'il arrive , que par malheur ce génie supérieur soit roi , son état en doit-il empirer ? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne ? Pour moi je sens , que la couronne ne me refroidit point du tout. Je suis , &c.



LETTRE

L E T T R E
DU R. DE P.....

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

A Sélowits ce 23. Mars 1742.

MON CHER VOLTAIRE ,

JE crains de vous écrire ; car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander , que d'une espèce dont vous ne vous souciez guères , ou que vous abhorrez. Si je vous disais , par exemple , que des peuples de deux différentes contrées d'Allemagne sont sortis du fond de leurs habitations , pour se couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient jusqu'au nom même , & qu'ils ont été chercher jusques dans un pays fort éloigné : Pourquoi ? Parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince , & qu'ils voulaient , joints ensemble , en égorger un troisième : Vous me diriez , que ces gens sont fous , fots , & furieux , de se prêter ainsi au caprice & à la barbarie de leur maître.

Si je vous disais , que nous nous préparons avec grand soin à détruire quelques murailles élevées à grands fraix ; que nous faisons la moisson où nous n'avons point semé , & les
maîtres

maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister ; vous vous récrieriez : Ah barbares ! Ah brigands ! Inhumains que vous êtes ! diriez-vous ; les injustes n'hériteront point du royaume des cieux , selon *St. Mathieu chapitre 12. v. 34.*

Puisque je prévois ce que vous diriez sur ces matières , je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer , qu'un homme , dont vous aurez entendu parler sous le nom du roi de Prusse , apprenant que les états de son allié l'empereur étaient ruinés par la reine d'Hongrie , est volé à son secours ; qu'il a joint ses troupes à celles du roi de Pologne , pour opérer une diversion en basse Autriche ; & qu'il a si bien réussi , qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la reine d'Hongrie pour le service de son allié. Voilà de la générosité , direz-vous , voilà du héroïsme. Cependant , cher Voltaire , le premier tableau & celui-ci sont les mêmes ; c'est la même femme , qu'on représente premièrement en cornettes de nuit lorsqu'elle se dépouille de ses charmes , & ensuite avec son fard , ses dents & ses pompons. De combien de différentes façons n'envifage-t-on pas les objets ! Combien les jugemens ne varient-ils point ! Les hommes condamnent le soir ce qu'ils approuvaient le matin ; ce même soleil , qui leur plaisait en son aurore , les fatigue en son couchant. De-là viennent ces réputations établies , effacées , & qui se rétablissent pourtant ; & nous sommes assez insensés pour nous donner , pour
la

la réputation , du mouvement pendant notre vie entière. Est-il possible , qu'on ne se soit pas détrompé de cette fausse monnoie , depuis le tems qu'elle est connue ? &c.

L E T T R E
DU R. DE P.....

Sil les histoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée , nous serions plus instruits des mœurs de tous les siècles , & moins trompés par les historiens. Plus je vous salue , & plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau style que celui de l'histoire de Louis XIV. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois , tant j'en suis enchanté : toutes les lignes portent coup : tout est nourri de réflexions excellentes : aucune fausse pensée ; rien de puéril , & avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage , je vous enverrai quelques petites remarques , entr'autres sur les noms Allemands qui sont un peu maltraités ; ce qui peut répandre de l'obscurité sur cet ouvrage , puisqu'il y a des noms qui sont si défigurés , qu'il faut les deviner.

Je souhaiterais que votre plume eût composé tous les ouvrages qui sont faits , & qui peuvent

vent être de quelque instruction. Ce serait le moyen de profiter , & de tirer utilité de la lecture.

Je m'impatiente quelquefois des inutilités , des pauvres réflexions , ou de la sécheresse qui règne dans de certains livres. C'est au lecteur à digérer de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non , il profite également de vos ouvrages : il ne lui faut que de la mémoire.

Je vous conjure , mon cher ami , de me mander tout ce que vous faites à Cirey que j'envie.

R E P O N S E.

Vous ordonnez , que je vous dise
 Tout ce qu'à Cirey nous faisons :
 Ne le voyez-vous pas, sans qu'on vous en instruisse ?
 Vous êtes notre maître , & nous vous imitons :
 Nous retenons de vous les plus belles leçons
 De la sagesse d'Epicure.
 Comme vous , nous sacrifions
 A tous les arts , à la nature ;
 Mais de fort loin nous vous suivrons.
 Ainsi tandis qu'à l'avanture
 Le dieu du jour lance un rayon
 Au fond de quelque chambre obscure ,

De

De ces traits la lumière pure
 Y peint du plus vaste horizon
 La perspective en mignature.
 Une telle comparaison
 Se sent un peu de la lecture
 Et de Kirker & de Newton.
 Par ce ton si philosophique,
 Qu'ose prendre ma faible voix,
 Peut-être je gâte à la fois
 La poésie & la physique.
 Mais cette nouveauté me pique;
 Et du vieux code poétique
 Je commence à braver les loix.
 Qu'un autre dans ses vers lyriques,
 Depuis deux mille ans répétés,
 Brode encor des fables antiques :
 Je veux de neuves vérités.
 Divinités des bergeries,
 Nayades des rives fleuries,
 Satyres qui dansez toujours,
 Vieux enfans que l'on nomme amours,
 Qui faites naître en nos prairies
 De mauvais vers & de beaux jours,
 Allez remplir les hémistiches
 De ces vers pillés & postiches,
 Des rimailleurs suivans les cours.

Mélanges &c.

O

D'une

D'une mesure cadencée
Je conçois le charme enchanteur ;
L'oreille est le chemin du cœur ;
L'harmonie , & son bruit flatteur ,
Sont l'ornement de la pensée ;
Mais je préfère avec raison
Les belles fautes de génie
A l'exacte & froide oraison
D'un puriste d'académie.
Jardins , plantés en symétrie ,
Arbres nains tirés au cordeau ,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'aplaudit , se récrie ,
En voyant ce petit morceau :
Jardins , il faut que je vous fuye ;
Trop d'art me révolte & m'ennuye ;
J'aime mieux ces vastes forêts ;
La nature libre & hardie ,
Irrégulière dans ses traits ,
S'accorde avec ma fantaisie.
Mais dans ce discours familier
En vain je crois étudier
Cette nature simple & belle ;
Je me sens plus irrégulier ,
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Accordez-moi votre pardon

Pour

Pour cette longue rapsodie ;
 Je l'écrivis avec faillie ,
 Mais peu maître de ma raison ,
 Car j'étais auprès d'Emilie.

A U

R. D E P. . . . *

S I R E ,

Pendant que j'étais malade , votre majesté a fait plus de belles actions , que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre majesté. Où aurais-je d'ailleurs adressé ma lettre ? A Vienne ? à Presbourg ? à Temeswar ? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes ; & même , s'il est un être qui puisse se trouver en plusieurs lieux à la fois , c'est assurément votre personne , en qualité d'image de la Divinité , ainsi que le sont tous les princes , & d'image très-pensante & très-agissante. Enfin , sire , je n'ai point écrit , parce que j'étais dans mon lit quand votre majesté courait à cheval au milieu des neiges & des succès.

O 2

D'Escu.

* Nous n'avons pu trouver la date de cette lettre. Il paraît qu'elle est de l'année 1742.

D'Esculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le seul pays
Où n'arrive point votre gloire ;
Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles ;
Dans ce pays , où tous les jours
Les ames lourdes & cruelles ,
Et des Hongrois & des Pandours ,
Vont au diable au son des tambours ,
Par votre ordre & pour vos querelles ;
Dans ce pays dont tout chrétien ,
Tout juif , tout musulman raisonne ;
Dont on parle en chaire , en Sorbonne ,
Sans jamais en deviner rien ;
Ainsi que le Parisien ,
Badaut crédule & satyrique ,
Fait des romans de politique ,
Parle tantôt mal , tantôt bien ,
De Bellifle & de vous peut-être ,
Et dans son léger entretien
Vous juge à fond sans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pié sur le bord du Styx ;
mais je suis très-fâché , sire , du nombre des
pauvres malheureux que j'ai vû passer. Les uns
arri-

arrivaient de Scharding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne cesserez-vous point, vous & les rois vos confrères, de ravager cette terre, que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuse ?

Au lieu de cette horrible guerre,
Dont chacun sent les contre-coups,
Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon abbé de Saint Pierre ?

Il vous accorderait tout aussi aisément, que Lycurgue partagea les terres de Sparte, & qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze dominations de Henri IV. Il est vrai pourtant, que Henri IV. n'a jamais songé à un tel projet. Les commis du duc de Sully, qui ont fait ses mémoires, en ont parlé ; mais le secrétaire d'état Villeroy, ministre des affaires étrangères, n'en parle point. Il est plaisant, qu'on ait attribué à Henri IV. le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'affermir sur le sien. En attendant, sire, que la diète Européane, ou *Europaine*, s'assemble pour rendre tous les monarques modérés & contents, votre majesté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du *Siècle de Louis XIV.* ; car elle a le tems de lire quand les autres hommes n'ont point de tems. Je fais venir mes papiers de Bruxelles ; je les ferai transcrire, pour obéir aux ordres de votre majesté. Elle verra peut-

214 LETTRE AU R. DE P.....

être que j'embrasse un trop grand terrain : mais je travaillais principalement pour elle , & j'ai jugé , que la sphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc l'honneur , sire , d'envoyer dans un mois à votre majesté un énorme paquet , qui la trouvera au milieu de quelque bataille , ou dans une tranchée. Je ne fais , si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire , que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant , grand roi , je vous aime ,
Tout autant que je vous aimai ,
Lorsque vous étiez renfermé
Dans Remusberg & dans vous-même ,
Lorsque vous borniez vos exploits
A combattre avec éloquence
L'erreur , les vices , l'ignorance ,
Avant de combattre des rois.

Recevez , sire , avec votre bonté ordinaire , mon profond respect , & l'assurance de cette vénération qui ne finira jamais , & de cette tendresse qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.



AU

A U
R. D E P.

A Paris ce 15. Mai 1742.

QUand vous aviez un père , & dans ce père un maître ,
 Vous étiez philosophe , & viviez sous vos loix.
 Aujourd'hui mis au rang des rois ,
 Et plus qu'eux tous digne de l'être ,
 Vous servez cependant vingt maîtres à la fois.
 Ces maîtres sont tyrans. Le premier c'est la gloire ,
 Tyran dont vous aimez les fers ,
 Et qui met au bout de nos vers ,
 Ainsi qu'en vos exploits , *la brillante victoire* ,
 La politique à son côté ,
 Moins éblouissante , aussi forte ,
 Méditant , rédigeant , ou rompant un traité ,
 Vient mesurer vos pas que cette gloire emporte.
 L'intérêt , la fidélité ,
 Quelquefois s'unissant , & trop souvent contraires ,
 Des amis dangereux , de secrets adversaires :
 Chaque jour des desseins & des dangers nouveaux :
 Tout écouter , tout voir , & tout faire à propos :
 Payer les uns en espérance ,
 Les autres en raisons , quelques-uns en bons mots :
 Aux peuples subjugués faire aimer sa puissance ;

Que d'embarras ! que de travaux !

Règner n'est pas un sort aussi doux qu'on le pense.

Qu'il en coûte d'être un héros !

Il ne vous en coûte rien , à vous , sire , tout cela vous est naturel : vous faites de grandes , de sages actions , avec cette même facilité , que vous faites de la musique & des vers , & que vous écrivez de ces lettres , qui donneraient à un bel-esprit de France une place distinguée parmi les beaux-esprits jaloux de lui.

Je conçois quelque espérance , que votre majesté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée , & que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon espoir n'est pas uniquement fondé sur le projet que l'abbé de Saint Pierre * a envoyé à votre majesté. Je présume , qu'elle voit les choses que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde , & que le roi philosophe fait parfaitement ce que le philosophe qui n'est pas roi s'efforce en vain de deviner. Je présume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une sécurité parfaite , c'est une douzaine de faiseurs & de faiseuses de cabrioles , que votre majesté fait venir de France dans ses états. On ne danse guères que dans

* L'abbé de St. Pierre princes , des projets d'une a écrit une vingtaine de pacification générale. Le volumes sur la politique. cardinal Du Bois appelait Il envoyait souvent au roi ses ouvrages les rêves d'un de Prusse , & à d'autres homme de bien.

dans la paix. Il est vrai , que vous avez fait payer les violons à quelques puissances voisines ; mais c'est pour le bien commun , & pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité & les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout-d'un-coup l'arbitre de l'Allemagne ; & quand vous avez fait un empereur , il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits , bien armés , bien vêtus , bien nourris , bien affectionnés. Vous avez gagné des batailles & des villes à leur tête : c'est à vous à danser. Sire , Voiture vous aurait dit , que vous avez l'air à la danse ; mais je ne suis pas aussi familier que lui avec les grands hommes & avec les rois ; & il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens , vous avez donc , sire , douze bons danseurs. Cela est plus aisé à trouver , & beaucoup plus gai. On a vû quelquefois des académiciens ennuyer un héros , & des acteurs de l'opéra le divertir.

Cet opéra dont votre majesté décore Berlin , ne l'empêche pas de songer aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames , qui n'ont pas un seul goût , votre ame les a tous ; & si DIEU aimait un peu le genre humain , il accorderait cette universalité à tous les princes , afin qu'ils pussent discerner le bon en tout genre , & le protéger. C'est pour cela que je m'imagine qu'ils sont faits originairement.

Je

Je connais quelques acteurs pour la tragédie , qui ne sont pas sans talens , & qui pourraient convenir à votre majesté ; car je me flatte qu'elle ne se bornera pas à des galimatias italiens & à des gambades françaises. Le héros aimera toujours le théâtre , qui représente les héros. Puissiez-vous , sire , jouir bientôt de toutes sortes de plaisirs , comme vous avez acquis toute sorte de gloire ! C'est le vœu sincère de votre admirateur , de votre sujet par le cœur , qui malheureusement ne vit point dans vos états ; d'un esprit pénétré de la grandeur du vôtre , & d'un cœur qui s'intéresse à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez , sire , avec votre bonté ordinaire mes très - profonds respects.



A U.
R. D E P.....

A Paris ce 26. Mai 1742.

LE Salomon du Nord en est donc l'Alexandre ;
Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi !
Vos ennemis doivent apprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les savans la prendre.
J'aime peu les héros, ils font trop de fracas ;
Je hais ces conquérans fiers ennemis d'eux-mêmes,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé tous les biens suprêmes,
Cherchant partout la mort, & la faisant souffrir
A cent mille hommes leurs semblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.
O ciel ! que je dois vous haïr !
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage,
Dont vous avez souillé les champs de nos Germains ;
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font passer au sombre rivage,
Vous êtes un héros ; mais vous êtes un sage :
Votre raison maudit les exploits inhumains
Où vous força votre courage,
Au milieu des canons sur des morts entassés,
Affrontant le trépas, & fixant la victoire.
Je vous pardonne tout, si vous en gémissiez.

Je

Je songe à l'humanité, sire, avant de songer à vous-même ; mais après avoir en abbé de St. Pierre pleuré sur le genre humain dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie, que me donne votre gloire. Cette gloire sera complete, si votre majesté force la reine de Hongrie à recevoir la paix, & les Allemans à être heureux. Vous voilà le héros de l'Allemagne, & l'arbitre de l'Europe ; vous en ferez le pacificateur, & nos prologues d'opéra seront pour vous.

La fortune qui se joue des hommes, mais qui vous semble asservie, arrange plaisamment les événemens de ce monde. Je savais bien, que vous feriez de grandes actions ; j'étais sûr du beau siècle, que vous alliez faire naître ; mais je ne me doutais pas, quand le comte du Four allait voir le maréchal de Broglio, & qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce comte du Four aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au secours du maréchal, & le délivrerait par une victoire. Votre majesté n'a pas daigné jusqu'à présent instruire le monde des détails de cette journée. Elle a eu, je crois, autre chose à faire que des relations : mais votre modestie est trahie par quelques témoins oculaires, qui disent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage & de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent, que mon héros est toujours sensible, & que ce même homme, qui fait tuer tant de monde, est au chevet du lit de Mr. de Rotembourg. Voilà ce que vous ne mandez point,

point, & que vous pourriez pourtant avouer, comme des choses qui vous sont toutes naturelles.

Continuez, sire ; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté ; que mon Alexandre redevienne Salomon le plutôt qu'il pourra, & qu'il daigne se souvenir quelquefois de son ancien admirateur, de celui qui par le cœur est à jamais son sujet ; de celui qui viendrait passer sa vie à vos pieds, si l'amitié, plus forte que les rois & les héros, ne le retenait pas, & qui sera attaché à jamais à votre majesté avec le plus profond respect & la plus tendre vénération.

A U

R. D E P.....

S I R E ,

J'Ai reçu votre lettre aimable,
 Et vos vers fins & délicats,
 Pour prix de l'énorme fatras
 Dont, moi pédant, je vous accable.
 C'est ainsi qu'un franc discoureur,
 Croyant captiver le suffrage
 De quelque esprit supérieur,
 En de longs argumens s'engage.

L'hom.

L'homme d'esprit , par un bon mot ,
Répond à tout ce verbiage ,
Et le discoureur n'est qu'un fot.

Votre humanité est plus adorable que jamais :
il n'y a plus moyen de vous dire toujours vo-
tre majesté. Cela est bon pour des princes de
l'empire , qui ne voyent en vous que le roi :
mais moi , qui vois l'homme , & qui ai quel-
quefois de l'entouffiasme , j'oublie dans mon
yvreffe le monarque , pour ne songer qu'à cet
homme enchanteur.

Dites-moi , par quel art sublime
Vous avez pû faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois ,
Et dans l'art charmant de la rime ?
Cet art des vers est le premier ,
Il faut que le monde l'avouë ;
Car des rois que ce monde louë ,
L'un fut prudent , l'autre guerrier ;
Celui-ci , gai , doux & paisible ,
Joignit le myrthe à l'olivier ,
Fut indolent & familier ;
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers ,
Moi qui compile leur histoire ,
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de si jolis vers.

Si

Si la reine de Hongrie & le roi mon feigneur & maître voyaient la lettre de votre majesté, ils ne pourraient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, & le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaison d'une coquette, & même de quelque chose de mieux, qui a donné des faveurs un peu cuisantes, & qui se moque de ses galans dans les remèdes, est une chose aussi plaisante qu'en aient dit les Césars, & les Antoinnes, & les Octaves vos devanciers, gens à grandes actions & à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois : battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous ; mais ne soyez jamais inconstant pour les particuliers qui vous adorent.

Vos faveurs étaient dangereuses
Aux rois qui le méritent bien.
Tous ces héros-là n'aiment rien,
Et leurs promesses sont trompeuses.
Mais moi, qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidelle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui vous eusse aimé cruelle,
Je jouirai sans repentir
Des caresses & du plaisir
Que fait votre muse infidelle.

Il pleut ici de mauvais livres & de mauvais vers. Mais comme votre majesté ne juge pas

224 LETTRE AU R. DE P....

pas de tous nos guerriers par l'aventure de Lintz , elle ne juge pas non-plus de l'esprit des Français par les étrennes de la St. Jean , ni par les grossièretés de l'abbé des Fontaines.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos Sibarites de Paris. Voici le seul trait digne , je crois d'être conté à votre majesté. Le cardinal de Fleury , après avoir été assez malade , s'avisa il y a deux jours , ne sachant que faire , de dire la messe à un petit autel , au milieu d'un jardin où il gelait. Mr. Amelot & Mr. de Breteuil arrivèrent , & lui dirent , qu'il se joüait à se tuer : *Bon , bon , Messieurs* , dit-il , *vous êtes des douillets*. A quatre-vingt-dix ans , quel homme ! Sire , vivez autant , dussiez-vous dire la messe à cet âge , & moi la servir. Je suis avec le plus profond respect , &c.

A Paris ce 2. Octobre 1743.



AU

A U

R. D E P.....

*On n'a pas trouvé la
date dans la copie.*

SIRE,

JE reçois une lettre de Berlin du 25. Décembre : elle contient deux grands articles ; un plein de bonté , de tendresse & d'attention à me combler des bienfaits les plus flatteurs. Le second article est un ouvrage bien fort de métaphysique. On croirait , que cette lettre est de Mr. Leibnitz ou de Mr. Wolfius , & cependant elle est d'un roi. Vous m'ordonnez de me jeter dans la nuit de la métaphysique , pour oser disputer contre les Leibnitz , les Wolfs & les Frédéricis. Me voilà comme Ajax combattant dans l'obscurité , & disant aux Dieux , *Rendez-nous le jour.*

1. J'avoue d'abord , que l'opinion de la *raison suffisante* de Mrs. Wolf & Leibnitz est une idée très-belle , c'est-à-dire , très-vraie : car enfin il n'y a rien qui n'ait une raison de son existence. Mais cette idée exclut-elle la liberté de l'homme ?

2. Qu'entens-je par liberté ? Le pouvoir de penser & d'opérer des mouvemens en conséquence ; pouvoir très-borné sans doute , comme
Mélanges &c. P me

me toutes nos facultés. Car , Sire , plus vous êtes grand , plus vous sentez que l'homme est peu de chose.

3. Est-ce un autre qui fait tout cela pour moi ? Si c'est moi , je suis libre ; car être libre , c'est agir ; ce qui est passif n'est point libre. Est-ce un autre qui agit pour moi ? Je suis donc trompé par cet autre , quand je crois être un agent.

4. Quel est cet autre , qui me tromperait ? S'il y a un DIEU , c'est lui qui me trompe continuellement : c'est l'être infiniment sage , infiniment conséquent , qui sans raison suffisante s'occupe éternellement d'erreur ; chose opposée directement à son essence , qui est la vérité. S'il n'y a point de DIEU , qui est-ce qui me trompe ? Est-ce la matière , qui d'elle-même n'a point d'intelligence ?

5. Pour nous prouver , malgré ce sentiment intérieur , malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté ; pour nous prouver , dis-je , que cette liberté n'existe pas , il faut prouver nécessairement qu'elle est impossible. Cela me paraît incontestable. Voyons comment la liberté ferait impossible.

6. Cette liberté ne peut être impossible que de deux façons , ou parce qu'il n'y a aucun être qui puisse la donner , ou parce qu'elle est en elle-même contradictoire avec notre malheureuse machine : comme un carré rond est une contradiction , &c. Or l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en soi de contradictoire , reste à voir , si l'Etre infini & créateur est libre ; & si étant libre , il peut donner une
petite

petite partie de cet attribut à l'homme , comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

7. Si DIEU n'est pas libre , il n'est pas un agent , donc il n'est pas DIEU. Or s'il est libre , s'il est tout-puissant , il suit , qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reste donc à favoir quelle raison on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce présent.

8. On prétend , que DIEU ne nous a pas donné la liberté , parce que si nous étions des agens , nous serions en cela indépendans de lui. Que ferait DIEU , dit-on , pendant que nous agirions nous-mêmes ? Je répons , que DIEU fait , lorsque les hommes agissent , ce qu'il faisait avant qu'ils fussent , & ce qu'il fera quand ils ne seront plus : Que son pouvoir n'en est pas moins nécessaire à la conservation de ses ouvrages , & que cette communication qu'il nous a fait d'un peu de liberté , ne nuit en rien à sa puissance infinie.

9. On nous objecte , que nous sommes quelquefois emportés malgré nous , &c. Je répons : Donc nous sommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la santé , & la liberté est la santé de l'ame.

10. On objecte , que l'assentiment de notre esprit est toujours nécessaire ; que la volonté suit cet assentiment , &c. Donc , dit-on , nous voulons , nous agissons nécessairement. Je répons , qu'en effet on désire nécessairement : mais désir & volonté sont deux choses très-différentes , & si différentes , qu'un homme veut & fait

P 2

sou-

/

souvent ce qu'il ne désire pas. Combattre ses désirs est le plus bel effet de la liberté ; & je crois , qu'une des grandes sources du mal-entendu qui est entre les hommes sur cet article , vient de ce que l'on confond souvent la volonté & le désir.

11. On objecte , que si nous étions libres , il n'y aurait point de DIEU. Je crois au-contraire que ce n'est que parce qu'il y a un DIEU , que nous sommes libres ; car si tout était nécessaire , si ce monde existait par lui-même d'une nécessité absolue inhérente dans sa nature , (ce qui fourmille de contradictions) il est certain , qu'en ce cas tout s'opérerait par des mouvemens liés nécessairement ensemble. Donc il n'y aurait alors aucune liberté : Donc sans DIEU point de liberté. Je suis bien surpris des raisonnemens échapés sur cette matière à l'illustre Mr. Leibnitz.

12. Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre la liberté , est l'impossibilité d'accorder avec elle la prescience de DIEU ; & quand on me dit , DIEU *sait ce que vous ferez dans vingt ans ; donc ce que vous ferez dans vingt ans est d'une nécessité absolue* : j'avoue , que je suis à bout , & que tous les philosophes , qui ont voulu concilier les futurs contingens avec la prescience divine , ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'assez déterminés pour dire que DIEU peut très-bien ignorer l'avenir , à-peu-près (s'il est permis de parler ainsi) comme un roi peut ignorer ce que fera un général à qui il aura donné carte blanche.

che. C'est le sentiment des Sociniens. On objecte à ces raisonnemens-là , que DIEU voit en un instant l'avenir , le passé & le présent ; que l'éternité est instantanée pour lui. Mais ils répondent , qu'ils n'entendent pas ce langage , & qu'une éternité qui est un instant , leur paraît aussi absurde qu'une immensité qui n'est qu'un point.

Ne pourrait-on pas , sans être aussi hardi qu'eux , dire , que DIEU prévoit nos actions libres , à -peu-près comme un homme d'esprit prévoit le parti que prendra dans cette occasion un homme , dont il connaît le caractère ? La différence fera , qu'un homme prévoit à tort & à travers , & que DIEU prévoit avec une justice infinie. L'homme devine très-mal , & DIEU prévoit très-bien. C'est le sentiment de *Clarke* , ce grand ferrailleur en métaphysique. J'avoue , que tout cela me paraît très-hazardé , & que c'est un aveu plutôt qu'une solution de la difficulté. J'avoue enfin , Sire , qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections ; mais on en fait d'aussi bonnes contre l'existence de DIEU ; & comme malgré les difficultés extrêmes contre la création & contre la providence , je crois néanmoins la création & la providence ; aussi je me crois libre (jusques à un certain point , s'entend) malgré les puissantes objections que l'on fera toujours contre cette malheureuse liberté.

Je crois donc écrire à votre majesté , non pas comme à un automate créé pour être à la tête de quelques milliers de marionnettes humaines,

nes , mais comme à un être des plus libres , & des plus sages que DIEU ait jamais daigné créer. Si vous pensiez , Sire , que nous sommes de pures machines , que deviendrait l'amitié dont vous faites vos délices ? De quel prix seraient les grandes actions que vous ferez ? Quelle reconnaissance vous devra-t-on des soins que votre majesté prendra de rendre les hommes plus heureux & meilleurs ? Comment enfin regarderiez-vous l'attachement qu'on a pour votre personne , les services qu'on vous rendra , le sang qu'on versera pour vous ? Quoi ! un cœur tendre & généreux , un esprit sage , verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire , du même œil dont on voit des roues de moulin tourner par le courant de l'eau , & se briser à force de servir ? Non , Sire , votre ame est trop noble pour souffrir qu'on la prive ainsi de son plus beau partage , &c.



A U

R. D E P..... *

CEux qui sont nés sous un monarque
 Font tous semblant de l'adorer :
 Sa majesté qui le remarque
 Fait semblant de les honorer ;
 Et de cette fausse-monnoie ,
 Que le courtisan donne au roi ,
 Et que le prince lui renvoie ,
 Chacun vit , ne songeant qu'à soi.
 Mais lorsque la philosophie ,
 La séduisante poésie ,
 Le goût , l'esprit , l'amour des arts ,
 Rejoignent sous leurs étendarts ,
 A trois cent milles de distance ,
 Votre très-royale éloquence ,
 Et mon goût pour tous vos talens ;
 Quand sans crainte & sans espérance
 Je sens en moi tous vos penchans ,
 Et lorsqu'un peu de confiance
 Resserre encor ces nœuds charmans ;

P 4

Enfin

* Du 1. Août 1744.

Enfin lorsque Berlin attire
Tous mes sens à Cirey séduits ,
Alors ne pouvez-vous pas dire ,
On m'aime , tout roi que je suis ?

Enfin l'Océan Germanique ,
Qui toujours des bons Hambourgeois
Sert si bien la république ,
Vers Embden fera sous vos loix ,
Avec garnison Batavique.
Un tel mélange me confond ;
Je m'attendais peu , je vous jure ,
De voir de l'or avec du plomb ;
Mais votre creuset me rassure ;
A votre feu , qui tout épure ,
Bientôt le vil métal se fond ,
Et l'or vous demeure en nature.
Par-tout que de prospérités !
Vous conquerez , vous héritez
Des ports de mer & des provinces ;
Vous mariez à de grands princes
De très-adorables beautés ;
Vous faites nôce , & vous chantez ,
Sur votre lyre enchanteresse ,
Tantôt de Mars les cruautés ,
Et tantôt la douce mollesse.
Vos sujets , au sein du loisir ,

Goûtent

Goûtent les fruits de la victoire.
Vous avez & fortune & gloire ;
Vous avez surtout du plaisir ;
Et cependant le roi , mon maître ,
Si digne avec vous de paraître
Dans la liste des meilleurs rois ,
S'amusa à faire dans la Flandre
Ce que vous faisiez autrefois ,
Quand trente canons à la fois
Mettaient des bastions en cendre.
C'est lui , qui secouru du ciel ,
Et sur-tout d'une armée entière ,
A brisé la forte barrière
Qu'à notre nation guerrière
Mettait le bon greffier Fagel.
De Flandre il court en Allemagne
Défendre les rives du Rhin ;
Sans quoi le pandoure inhumain
Viendrait s'enyvrer de ce vin
Qu'on a cuvé dans la Champagne.
Grand roi , je vous l'avais bien dit ,
Que mon souverain magnanime
Dans l'Europe aurait du crédit ,
Et de grands droits à votre estime.
Son beau feu , dont un vieux prélat
Avait caché les étincelles ,

A

234 L É T T R E A U R. D E E.

A de ses flammes immortelles
 Tout - d'un - coup répandu l'éclat.
 Ainsi la brillante fusée
 Est tranquille jusqu'au moment ,
 Où par son amorce embrasée
 Elle éclaire le firmament ;
 Et perçant dans les sombres voiles ,
 Semble se mêler aux étoiles
 Qu'elle efface par son brillant.
 C'est ainsi que vous enflammâtes
 Tout l'horizon d'un nouveau ciel ,
 Lorsqu'à Berlin vous commençâtes
 A prendre ce vol immortel ,
 Devers la gloire où vous volâtes.
 Tout du plus loin que je vous vis ,
 Je m'écriai , je vous prédis
 A l'Europe toute incertaine.
 Vous parûtes. Vingt potentats
 Se troublèrent dans leurs états ,
 En voyant ce grand phénomène.
 Il brille , il donne de beaux jours ;
 J'admire , je bénis leur cours ;
 Mais c'est de loin. Voilà ma peine.



L E T T R E

L E T T R E

A U

R. D E P *

B Laïse Pascal a tort , il en faut convenir.
 Ce pieux misanthrope , Héraclite sublime ,
 Qui pense qu'ici-bas tout est misère & crime ,
 Dans ses tristes accès ose nous maintenir ,
 Qu'un roi que l'on amuse , & même un roi qu'on aime ,
 Dès qu'il n'est plus environné ,
 Dès qu'il est réduit à lui-même ,
 Est de tous les mortels le plus infortuné.
 Il est le plus heureux , s'il s'occupe , & s'il pense.
 Vous le prouvez très-bien , car loin de votre cour ,
 En hibou fort souvent renfermé tout le jour ,
 Vous percez d'un œil d'aigle en cet abîme immense ,
 Que la philosophie ouvre à nos faibles yeux ;
 Et votre esprit laborieux ,
 Qui fait tout observer , tout orner , tout connaître ,
 Qui se connaît lui-même , & qui n'en vaut que mieux ,
 Par ce mâle exercice , augmente encor son être.
 Travailler est le lot & l'honneur d'un mortel.
 Le repos est , dit-on , le partage du ciel !

Je

* Cette pièce est de 1751. Voyez les pensées de Pascal.

Je n'en crois rien du tout : quel bien imaginaire
 D'être les bras croisés pendant l'éternité !
 Est-ce dans le néant qu'est la félicité ?
 DIEU serait malheureux , s'il n'avait rien à faire ;
 Il est d'autant plus DIEU , qu'il est plus agissant.
 Toujours ainsi que vous , il produit quelque ouvrage.
 On prétend qu'il fait plus , on dit qu'il se repent.

Il préside au scrutin qui dans le vatican
 Met sur un front ridé la coëffe à triple étage.
 Du prisonnier Mahmouth il vous fait un Sultan,
 Il meurt à Mocha dans le sable Arabique
 Ce café nécessaire aux pays des frimats.

Il met la fièvre en nos climats ,

Et le remède en Amérique.

Il a rendu l'humain séjour

De la variété le mobile théâtre ;
 Il se plut à paîtrir d'incarnat & d'albâtre.
 Les charmes arrondis du teint de Pompadour ,
 Tandis qu'il vous étend un noir luisant d'ébène
 Sur le nez applati d'une dame Africaine ,
 Qui ressemble à la nuit comme l'autre au beau jour.
 DIEU se joue à son gré de la race mortelle ;
 Il fait vivre cent ans le Normand Fontenelle ,
 Et trouble à trente-deux mon dévot de Pascal.
 Il a deux gros tonneaux , dont le bien & le mal

Descendent en pluie éternelle

Sur cent mondes divers & sur chaque animal ;
 Les sots , les gens d'esprit , & les fous , & les sages ,
 Chacun reçoit sa dose , & le tout est égal.
 On prétend que de DIEU les rois sont les images ;

Les

Les Anglais pensent autrement ;
Ils disent en plein parlement ,
Qu'un roi n'est pas plus Dieu que le pape infallible :
Mais il est pourtant très plausible ,
Que ces puissans du siècle un peu trop adorés ,
A la faiblesse humaine ainsi que nous livrés ,
Ressemblient en un point à notre commun maître ;
C'est qu'ils sont comme lui , le mal , & le bien-être :
Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais
Le tonneau des dégoûts , des chagrins , des caprices ,
Dont on voit tant de cours s'abreuver à longs traits.
Répandez de pures délices
Sur votre peu d'élus à vos banquets admis ;
Que leurs fronts soient sereins , que leurs cœurs soient unis ;
Au feu de votre esprit que notre esprit s'éclaire ;
Que sans empressement nous cherchions à vous plaire ;
Qu'en dépit de la majesté ,
Notre agréable liberté ,
Compagne du plaisir , mère de la faillie ,
Assaisonne avec volupté
Les ragoûts de votre ambrosie.
Les honneurs rendent vain , le plaisir rend heureux.
Versez les douceurs de la vie
Sur votre Olympe sablonneux ,
Et que le bon tonneau soit à jamais sans lie.



A MON.

A M O N S E I G N E U R
LE PRINCE DE VENDOME. *

DE Sully , salut & bon vin ,
Au plus aimable de nos princes ,
De la part de l'abbé Courtin ,
Et d'un rimailleur des plus minces ,
Que son bon ange & son lutin
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez , monseigneur , que l'envie de faire quelque chose pour vous a réuni deux hommes bien différens.

L'un gras , rond , gros , court , séjourné ,
Citadin de Papimanie ,
Porte un teint de prédestiné ,
Avec la croupe rebondie.
Sur son front respecté du tems ,
Une fraîcheur toujours nouvelle ,
Au bon doyen de nos galans ,

Donne

* C'est le frère du duc de Vendôme. Il était grand prier de France. L'abbé Courtin était un de ses amis, fils d'un conseiller d'état, & homme de lettres. Il était tel qu'on le dépeint ici. Cette lettre est de 1716.

Donne une jeunesse éternelle.
L'autre dans Papefigue est né,
Mais , long , sec & décharné ,
N'ayant eu croupe de sa vie ,
Moins malin qu'on ne vous le dit ,
Mais peut-être de DIEU maudit ,
Puisqu'il aime & qu'il versifie.

Notre premier dessein était d'envoyer à votre altesse un ouvrage dans les formes , moitié vers , moitié prose , comme en usaient les Chapelles , les des Barreaux , les Hamiltons , contemporains de l'abbé , & nos maîtres. J'aurais presque ajouté Voiture , si je ne craignais de fâcher mon confrère , qui prétend , je ne sais pourquoi , n'être pas assez vieux pour l'avoir vû.

Comme il y a des choses assez hardies à dire , par le tems qui court , le plus sage de nous deux , qui n'est pas moi , ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en saurait rien.

Il alla donc vers le Dieu du mystère ,
Dieu des Normands , par moi très-peu fêté ,
Qui parle bas , quand il ne peut se taire ,
Baïsse les yeux & marche de côté.
Il favorise , & certes c'est dommage ,
Force fripons ; mais il conduit le sage.
Il est au bal , à l'église , à la cour ;
Au tems jadis il a guidé l'amour.

Mal-

Malheureusement ce Dieu n'était pas à Sully ;
il était en tiers , dit-on , entre . . & madame
de . . sans cela nous eussions achevé notre ou-
vrage sous ses yeux.

Nous eussions peint les yeux voltigeans sur vos
traces ,
Et cet esprit charmant , au sein d'un doux loisir ,
Agréable dans le plaisir ,
Héroïque dans les disgraces.
Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
Jours consacrés à la tendresse.
Nous vous eussions , avec adresse ,
Fait la peinture des amours ,
Et des amours de toute espèce.
Vous en eussiez vu de Paphos ,
Vous en eussiez vu de Florence ,
Mais avec tant de bienveillance ,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtrait de Tocane échauffé ,
D'un bonnet de pampre coiffé ,
Célébrant avec vous sa plus joyeuse Orgie.
L'imagination ferait à son côté ,
De ses brillantes fleurs ornant la volupté ,
Entre les bras de la folie.
Petits soupers , jolis festins ,

Ce

Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins ,
Que les amours à rire enclins
Dans leurs sotifiers recueillirent ,
Et que j'ai vûs entre leurs mains.
Ah ! que j'aime ces vers badins ,
Ces riens naïfs & pleins de grace ,
Tels que l'ingénieux Horace
En eût fait l'ame d'un repas ,
Lorsqu'à table il tenait sa place ,
Avec Auguste & Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous
voulions faire. Mais

Il faut être inspiré pour de pareils écrits ;
Nous ne sommes point beaux-esprits ,
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable , au luth galant
De ce successeur de Clément ,
Qui dans votre temple réside. *
Sachez donc que l'oïiveté
Fait ici notre grande affaire.

Jadis

* L'abbé de Chaulieu prieurs de France. C'était
demeurait au temple , qui autrefois la demeure des
appartient aux grands-templiers.

Mélanges &c.

Q

242. A MR. LE PRINCE DE VENDÔME.

Jadis de la Divinité
C'était le partage ordinaire ;
C'est le vôtre , & vous m'avoûrez ,
Qu'après tant de jours consacrés
A Mars , à la cour , à Cythère ,
Lorsque de tout on a tâté ,
Tout fait , ou du moins tout tenté ,
Il est bien doux de ne rien faire.



A MON.

A M O N S I E U R
L' A B B É D E C H A U L I E U. * .

De Sully le 5. Juillet 1717.

A Vous , l'Anacréon du temple ;
A vous le sage si vanté ,
Qui nous prêchez la volupté ,
Par vos vers & par votre exemple ;
Vous , dont le luth délicieux ,
Quand la goutte au lit vous condamne ,
Rend des sons aussi gracieux ,
Que quand vous chantez la tocané ,
Assis à la table des dieux.

Je vous écris de Sully, où Chapelle a demeuré, c'est-à-dire, s'est enivré deux ans de suite. Je voudrais bien, qu'il eût laissé dans ce château un peu de son talent poétique ; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire.

* Cette lettre mêlée de prose & de vers, est un des premiers ouvrages de notre auteur. Chapelle, dont il est ici question, était un homme d'un génie facile & libertin ; il avait beaucoup bû, ce qui était le vice de son tems ; ce vice fit beaucoup de tort à sa santé, & enfin à son esprit.

Q 2

écrire. Mais comme on prétend qu'il vous l'a laissé tout entier , j'ai été obligé d'avoir recours à la magie , dont vous m'avez tant parlé.

Et dans une tour assez sombre
Du château qu'habita jadis
Le plus léger des beaux-esprits ,
Un beau soir j'évoquai son ombre.
Aux déités des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice ,
Comme ces fripons qui des dieux
Chantaient autrefois le service ;
Ou la forcière Pithonisse ,
Dont la grimace & l'artifice
Avaient fait dresser les cheveux
A ce sot prince des Hébreux ,
Qui crut bonnement que le diable ,
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le spectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable & légère :
C'est bien assez d'une chanson ,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Je lui dis sur mon violon :
Eh ! de grace , Monsieur Chapelle ,
Quittez le manoir de Pluton ,
Pour cet enfant qui vous apelle ;

Mais

Mais non , sur la voûte éternelle ,
 Les dieux vous ont reçu , dit-on ,
 Et vous ont mis entre Apollon
 Et le fils joufflu de Sémèle.
 Du haut de ce divin canton ,
 Descendez , aimable Chapelle.
 Cette familière oraison ,
 Dans la demeure fortunée ,
 Reçut quelque approbation ;
 Car enfin , quoique mal tournée ,
 Elle était faite en votre nom.
 Chapelle vint. A son aproche ,
 Je sentis un transport soudain ;
 Car il avait sa lyre en main ,
 Et son Gassendi * dans sa poche ;
 Il s'appuyait sur Bachaumon ,
 Qui lui servit de compagnon
 Dans le récit de ce voyage ,
 Qui du plus charmant badinage
 Fut la plus charmante leçon.

Je

* Gassendi avait élevé la jeunesse de Chapelle , qui devint grand partisan du système de philosophie de son précepteur. Toutes les fois qu'il s'enyvrait , il expliquait le système aux convives ; & lorsqu'ils étaient sortis de table , il continuait la leçon au maître-d'hôtel.

Je lui demandai , comme il s'y prenait autre-
fois dans le monde ,

Pour chanter toujours sur sa lyre
Ces vers aisés , ces vers coulans ,
De la nature heureux enfans ,
Où l'art ne trouve rien à dire ?
L'amour , me dit-il , & le vin ,
Autrefois me firent connaître
Les graces de cet art divin :
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je servis quelque tems de maître ,
Il faut que Chaulieu soit le tien.

R E P O N S E

A L A

P R E C E D E N T E .

JE n'aurais jamais cru qu'un homme comme
vous , monsieur , eût pû croire aux esprits ,
& moins encor ajouter foi à ce qu'ils disent
quand ils veulent bien revenir , je ne fais pas
d'où. La secte des philosophes , où vous avez
la bonté de m'associer de votre autorité , m'a
fait douter , grace au ciel , de l'apparition de
Chapelle , & m'a préservé des coquetteries de
son ombre , de votre politesse , & de la com-
plaisance

REPONSE DE L'ABBÉ DE CHAULIEU. 247

plaisance de mon amour-propre , que vous avez tâché si galamment de mettre de la partie. Parmi toutes les bonnes raisons que vous devez avoir de vous défier un peu de cette apparition , vous en avez une essentielle en vous , qui doit vous déterminer à ne la pas croire , & qui m'y a , en mon particulier , entièrement déterminé.

D'une ombre qui vous dit de me prendre pour maître
Ne croyez pas l'illusion.

Quand avec vos talens le ciel vous a fait naître,
Il n'est pour vous de maître qu'Apollon,

Voilà en trois mots ce que je puis répondre à la plus jolie lettre du monde , que vous m'avez écrite , trop flateuse pour l'écouter , trop brillante d'imagination pour me hasarder à y faire une réponse en forme , qui ferait indigne peut-être d'un élève de Chapelle , à qui vous pourriez la montrer dans le commerce étroit où je vous vois avec lui quarante ans après sa mort.

Mais si je me défie de mon esprit , je suis toujours sûr de mon cœur ; & je vais répondre au sentiment d'estime & d'amitié que j'ai pour vous , dont vous me demandez une marque essentielle , qui est de vous dire avec la sincérité dont je fais profession , ce que je pense de la petite affaire dont vous me faites ouverture &c.

A Paris ce 26. Juillet 1717.

Q 4

A

A M O N S I E U R
LE PRESIDENT HENAUT,
AUTEUR D'UN OUVRAGE EXCELLENT
SUR L'HISTOIRE DE FRANCE.

A Cirey ce 1. Sept. 1744.

O Déesse de la santé,
Fille de la sobriété,
Et mère des plaisirs du sage,
Qui sur le matin de notre âge
Fais briller ta vive clarté,
Et répans ta sérénité
Sur le soir d'un jour plein d'orage.
O déesse, exauce mes vœux ;
Que ton étoile favorable
Conduise ce mortel aimable :
Il est si digne d'être heureux.
Sur Hénaut tous les autres dieux
Versent la source inépuisable
De leurs dons les plus précieux.
Toi , qui seule tiendrais lieu d'eux ,
Serais-tu seule inexorable ?

Ramène

Ramène à ses amis charmans ,
Ramène à ses belles demeures
Ce bel-esprit de tous les tems ,
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui , pour lui suspens
La course rapide du tems ,
Il en fait un si bel usage :
Les devoirs , & les agrémens ,
En font chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable ;
Les gens en us pour un savant ,
Et le dieu joufflu de la table
Pour un connaisseur si gourmand.
Qu'il vive autant que son ouvrage ;
Qu'il vive autant que tous les rois ,
Dont il nous décrit les exploits ,
Et la faiblesse & le courage ,
Les mœurs , les passions , les loix ,
Sans erreur & sans verbiage.
Qu'un bon estomac soit le prix
De son cœur , de son caractère ,
De ses chansons , de ses écrits.
Il a tout , il a l'art de plaire ,
L'art de nous donner du plaisir ,
L'art si peu connu de jouir :

Mais

250 A MR. LE PRÉSIDENT HENAUT.

Mais il n'a rien s'il ne digère.

Grand DIEU , je ne m'étonne pas ,
Qu'un ennuyeux , un des Fontaine ,
Entouré dans son galetas
De ses livres rongés des rats ,
Nous endormant , dorme sans peine ,
Et que le bouc soit gros & gras.
Jamais Eglé , jamais Sylvie ,
Jamais Life à souper ne prie
Un pedant à citations ,
Sans goût , sans grace & sans génie ;
Sa personne , en tous lieux honnie ,
Est réduite à ses noirs Gitons.
Hélas ! les indigestions
Sont pour la bonne compagnie.

Après cette hymne à la santé , que je fais du meilleur de mon cœur , souffrez , monsieur , que j'y ajoute mentalement un petit *Gloria Patri* pour moi. J'ai autant besoin d'elle que vous ; mais c'était de vous que j'étais le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ses faveurs comme de raison ; buvez gaîment , si vous pouvez , vos eaux de Plombières ; & revenez vite à Cirey avant que les hussards Autrichiens viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx. Souvenez-vous que dans la foule de ceux qui vous aiment il y a deux cœurs ici , qui méritent que vous vous arrétiez sur la route.

A

A MONSIEUR
DE FONTENELLE.

De Villars , le 1. Septembre 1720.

L Es dames , qui font à Villars , monsieur , se font gâtées par la lecture de vos *Mon-des*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues , & nous les verrions plus volontiers ici , bergères , que philosophes. Elles mettent à observer les astres un tems qu'elles pourraient beaucoup mieux employer ; & comme leur goût décide des nôtres , nous nous sommes tous faits physiciens pour l'amour d'elles.

Le soir sur des lits de verdure ,
Lits que de ses mains la nature ,
Dans ces jardins délicieux ,
Forma pour une autre aventure ,
Nous brouillons tous l'ordre des cieux ;
Nous prenons Vénus pour Mercure ;
Car vous faurez qu'ici l'on n'a ,
Pour examiner les planètes ,
Au-lieu de vos longues lunettes ,
Que les lorgnettes d'opéra.

Comme nous passons la nuit à observer les
étoiles ,

étoiles ; nous négligeons fort le soleil , à qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près des deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout-à-l'heure , qu'il a paru de couleur de sang tout le matin ; qu'ensuite sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage , il a perdu sensiblement de sa lumière & de sa grandeur : Nous n'avons su cette nouvelle que sur les cinq heures du soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre , & nous avons pris le soleil pour la lune , tant il était pâle. Nous ne doutons point , que vous n'ayez vu la même chose à Paris.

C'est à vous que nous nous adressons , monfieur , comme à notre maître. Vous savez rendre aimables les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles ; & la nature devait à la France & à l'Europe un homme comme vous , pour corriger les savans , & pour donner aux ignorans le goût des sciences.

Or , dites-nous donc , Fontenelles ,
 Vous , qui par un vol imprévu ,
 De Dédale prenant les ailes ,
 Dans les cieux avez parcouru
 Tant de carrières immortelles ,
 Où saint Paul avant vous a vu
 Force beautés surnaturelles ,
 Dont très-prudemment il s'est tû.
 Du soleil par vous si connu ,
 Ne savez-vous point de nouvelles ?

Pour-

Pourquoi sur un char tout sanglant
 A-t-il commencé sa carrière ?
 Pourquoi perd-il , pâle & tremblant ,
 Et sa grandeur & sa lumière ?
 Que dira le Boulainvilliers *
 Sur ce terrible phénomène ?
 Va-t-il à des peuples entiers
 Annoncer leur perte prochaine ?
 Verrons-nous des incursions ,
 Des édits , des guerres sanglantes ,
 Quelques nouvelles actions ,
 Ou le retranchement des rentes ?
 Jadis quand vous étiez pasteur ,
 On vous eût vû sur la fougère ,
 A ce changement de couleur ,
 Du DIEU brillant , qui nous éclaire ,
 Annoncer à votre bergère
 Quelque changement dans son cœur.
 Mais depuis que votre Apollon
 Voulut quitter la bergerie

Pour

* Le Comte de Boulainvilliers, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faiblesse de croire à l'astrologie. Le cardinal de Fleury disait de lui, qu'il ne

connaissait ni l'avenir, ni le passé, ni le présent. Cependant il a fait de très-belles recherches sur l'histoire de France.

254 LETTRE A MR. DE FONTENELLE.

Pour Euclide & pour Varignon ,
Et les rubans de Céladon
Pour l'astrolable d'Uranie ,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul , de réfraction.
Mais daignez un peu , je vous prie ,
Si vous voulez parler raison ,
Nous l'habiller en poésie ;
Car fachez , que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'astronomie.



REPON.

R E P O N S E *
D E
M O N S I E U R
D E F O N T E N E L L E
A
M O N S I E U R D E V O L T A I R E

Vous dites donc, gens de village,
Que le soleil à l'horizon
Avait assez mauvais visage ?
Eh bien quelque subtil nuage
Vous avait fait la trahison
De défigurer son image.
Elle était là comme en prison ;
D'un air malade ; mais je gage
Que le drôle en son haut étage

Ne

* Cette réponse de Fontenelle est assez mauvaise ; il en fit une autre , adressée à madame la maréchale de Villars , qui vaut beau-

coup mieux , &c dans laquelle est ce vers : *Il faut des hochets pour tout âge.* Mais nous n'avons pu retrouver cette pièce.

Ne craignait point la pamoison.
Vous n'en faurez pas davantage,
Et voici ma peroraïson.
Adieu, votre jeune faïson
A tout autre soïn vous engage;
L'ignorance est son apanage,
Avec les plaisirs à foïson,
Convenable & doux assemblage.
J'avoûrai bien, & j'en enrage,
Que le savoir & la raison
N'est presqu'aussi qu'un badinage,
Mais badinage de grïson;
Que de son brillant équipage,
Toujours de maison en maison
L'inquiet Phœbus déménage;
Laissez-le en paix faire voyage,
Rabattez vous sur le gazon;
Un gazon, canapé sauvage,
Des fous de l'humain lignage
Est un puissant contrepoïson.
Pour en avoir bien su l'usage,
On chante encor en vieux langage
Martin à l'adroite Alïson.
Ce n'est pourtant pas que je doute,
Qu'un beau jour qui sera bien noir
Le pauvre soleil ne s'encroute,

En

En nous disant : Messieurs , bon soir ,
 Cherchez dans la céleste voute
 Quelqu'autre qui vous fasse voir ;
 Pour moi j'en ai fait mon devoir ,
 Et moi-même ne vois plus goute ;
 Encor un coup , messieurs , bon soir :
 Et peut-être en son désespoir
 Osera-t-il rimer en oute ,
 Si quelque déesse n'écoute.
 Mais sur notre triste manoir
 Combien de maux fera pleuvoir
 Cette céleste banqueroute ?
 On allumera maint bougeoir ,
 Mais qui n'aura pas grand pouvoir.
 Tout sera pêle & mêle , & toute
 Société fera dissoute ,
 Sans qu'on dise , jusqu'au revoir.
 Chacun de l'éternel dortoir
 Enfilera bientôt la voute ,
 Sans tester & sans laisser d'hoir ;
 Et ce que le plus je redoute ,
 Chacun demandera l'absoute ,
 Et croira ne plus rien valoir.



R E P O N S E
A U N E L E T T R E
D O N T
LE R O I D E P R U S S E
H O N O R A L ' A U T E U R
A S O N A V E N E M E N T A L A C O U R O N N E .

Q Uoi, vous êtes monarque, & vous m'aimez encore ?
 Quoi ! le premier moment de cette heureuse aurore ,
 Qui promet à la terre un jour si lumineux ,
 Marqué par vos bontés , met le comble à mes vœux !
 O cœur toujours sensible ! ame toujours égale !
 Vos mains du trône à moi remplissent l'intervalle .
 Citoyen couronné , des préjugés vainqueur ,
 Vous m'écrivez en homme , & parlez à mon cœur .
 Cet écrit vertueux , ces divins caractères ,
 Du bonheur des humains sont les gages sincères .
 Ah prince ! ah digne espoir de nos cœurs captivés !
 Ah ! réglez à jamais comme vous écrivez .
 Pour suivez , remplissez des vœux si magnanimes ;
 Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes ,
 Et vous plus digne roi , vous jurez dans mes mains
 De protéger les arts , & d'aimer les humains .

Et

Et toi, *a*) dont la vertu brilla persécutée,
 Toi qui prouvas un dieu, mais qu'on nommait athée,
 Martyr de la raison, que l'envie en fureur
 Chassa de son pays par la main de l'erreur,
 Reviens, il n'est plus rien qu'un philosophe craigne,
 Socrate est sur le trône, & la vérité règne.

Cet or qu'on entassait, ce pur sang des états,
 Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
 Répandu par ses mains au gré de sa prudence,
 Va ranimer la vie, & porter l'abondance.

Il ne recherche point ces énormes soldats,
 Ce superbe appareil inutile aux combats,
 Fardeaux embarrassans, colosses de la guerre,
 Enlevés *b*) à prix d'or aux deux bouts de la terre;
 Il veut dans ses guerriers le zèle & la valeur,
 Et sans les mesurer, juge d'eux par le cœur.
 Ainsi pense le juste, ainsi règne le sage :
 Mais il faut au grand homme le plus heureux partage;
 Consulter la prudence, & suivre l'équité,
 Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.
 Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste;
 Dans d'autres sentimens l'héroïsme consiste;
 Le conquérant est craint, le sage est estimé;
 Mais le bienfaisant charme, & lui seul est aimé;



Lui

a) Le professeur Wolf, persécuté comme athée par les théologiens de l'université de Hall, chassé par Frédéric II. sous peine d'être pendu, & fait chancelier de la même

université à l'avènement de Frédéric III.

b) Un de ces soldats, qu'on nommait Petit-Jean, avait été acheté 24000. liv.

Lui seul est vraiment roi , sa gloire est toujours pure ;
Son nom parvient sans tache à la race future.
A qui se fait chérir faut-il d'autres exploits ?
Trajan non loin du Gange enchaîna trente rois ;
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire :
Connu par ses bienfaits , sa bonté fait sa gloire.
Jérusalem conquise , & ses murs abattus ,
N'ont point éternisé le grand nom de Titus.
Il fut aimé ; voilà sa grandeur véritable.
O vous qui l'imitiez , vous son rival aimable ,
Effacez le héros dont vous suivez les pas ;
Titus perdit un jour , & vous n'en perdrez pas.



A U

R. D E P

Ce 20. Avril 1741.

EH bien ! mauvais plaisans , critiques obstinés ,
 Prétendus beaux-esprits à médire acharnés ,
 Qui parlant sans penser , fiers avec ignorance ,
 Mettez légèrement les rois dans la balance ,
 Qui d'un ton décisif , aussi hardi que faux ,
 Assûrez qu'un savant ne peut être un héros ;
 Ennemis de la gloire & de la poésie ,
 Grands critiques des rois , allez en Silésie :
 Voyez cent bataillons près de Neifs écrasés :
 C'est-là qu'est mon héros. Venez , si vous l'osez.
 C'est lui-même , c'est lui , dont l'ame universelle
 Courut de tous les arts la carrière immortelle ;
 Lui qui de la nature a vû les profondeurs ,
 Des charlatans dévots confondit les erreurs ;
 Lui qui dans un repas , sans soins & sans affaire ,
 Passait les ignorans dans l'art heureux de plaire ;
 Qui fait tout , qui fait tout , qui s'élance à grands pas
 Du Parnasse à l'Olympe , & des jeux aux combats.
 Je fais que Charle douze , & Gustave , & Turenne ,
 N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hypocrène :
 Mais enfin ces guerriers , illustres ignorans ,
 En étant moins polis , n'en étaient pas plus grands.

R 3

Mon

Mon prince est au-dessus de leur gloire vulgaire ;
Quand il n'est point Achille , il fait être un Homère.
Tour-à-tour la terreur de l'Autriche & des fots ,
Fertile en grands projets , aussi-bien qu'en bons mots ,
Et riant à la fois de Genève & de Rome ,
Il parle , agit , combat , écrit , règne en grand homme.
O vous qui prodiguez l'esprit & les vertus !
Reposez-vous , mon prince , & ne m'effrayez plus ;
Et quoique vous sachiez tout penser & tout faire ,
Songez que les boulets ne vous respectent guère ,
Et qu'un plomb dans un tube entassé par des fots ,
Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros ,
Lorsque multipliant son poids par sa vitesse ,
Il fend l'air qui résiste & pousse autant qu'il presse.
Alors privé de vie , & chargé d'un grand nom ,
Sur un lit de parade étendu tout du long ,
Vous iriez tristement revoir votre patrie.
O Ciel ! que ferait-on dans votre académie ?
Un dur anatomiste , élève d'Atropos ,
Viendrait scalpel en main dissequer mon héros :
La voilà , dirait-il , cette cervelle unique ,
Si belle , si féconde & si philosophique.
Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
Généreux , bienfaisant , juste , plein de grandeur.
Il couperait . . . mais non , ces horribles images
Ne doivent point souiller les lignes de nos pages.
Conservez , ô mes dieux ! l'aimable Frédéric ,
Pour son bonheur , pour moi , pour le bien du public.
Vivez , prince , & passez dans la paix , dans la guerre ,
Surtout dans les plaisirs , tous les Ics de la terre ,

Théo-

Théodoric , Utric , Jenferic , Alaric ,
Dont aucun ne vous vaut selon mon pronostic :
Mais lorsque vous aurez de victoire en victoire
Arrondi vos états , ainsi que votre gloire ,
Daignez vous souvenir , que ma tremblante voix ,
En chantant vos vertus , présagea vos exploits.
Songez bien qu'en dépit de la grandeur suprême ,
Votre main mille fois m'écrivait , Je vous aime.
Adieu , grand politique , & rapide vainqueur ,
Trente états subjugués ne valent point un cœur.



A U R. D E P.....

A Paris ce 1. Novembre 1744.

DU héros de la Germanie ,
Et du plus bel esprit des rois ,
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers, ni prose polie :
Ma muse en est en létargie.
Je me réveille aux fiers accens
De l'Allemagne ranimée
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçans ,
Qui se mêlent aux cris perçans
Des cent voix de la renommée.
Je vois de Berlin à Paris ,
Cette déesse vagabonde ,
De Frédéric & de Louis
Porter les noms au bout du monde ;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière ,
Ces noms qui répondent assez
Du bonheur de l'Europe entière ,
S'ils sont toujours entrelassés.
Quels seront les heureux poètes ,

Les

Les chantres boursoufflés des rois ,
Qui pourront élever leurs voix ,
Et parler de ce que vous faites ?
C'est à vous seul de vous chanter ,
Vous qu'en vos mains j'ai vû porter
La lyre & la lance d'Achille ;
Vous qui rapide en votre style ,
Comme dans vos exploits divers ,
Faites de la prose & des vers ,
Comme vous prenez une ville.
D'Horace heureux imitateur ,
Sa gaité , son esprit , sa grace ,
Ornent votre style enchanteur :
Mais votre muse le surpasse
Dans un point cher à notre cœur.
L'empereur protégeait Horace ,
Et vous protégez l'empereur.

Fils de Mars & de Calliope ,
Et digne de ces deux grands noms ,
Faites le destin de l'Europe ,
Et daignez faire des chansons ;
Et quand Thémis avec Bellone ,
Par votre main raffermira
Des Césars le funeste trône :
Quand le Hongrois cultivera ,
A l'abri d'une paix profonde ,

Du

Du Tokai la vigne féconde :
Quand partout son vin se boira ,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde ;
Mon prince à Berlin reviendra ;
Mon prince à son peuple qui l'aime ,
Libéralement donnera
Un nouvel & bel opéra ,
Qu'il aura composé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira ;
Car tout envieux que nous sommes
Et du mérite & d'un grand nom ,
Un poète est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.
Mais croyez - moi , d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire ;
Fussiez-vous pauvre comme Homère ,
Comme lui vous vivrez toujours.
Pardon , si ma plume légère ,
Que souvent la vôtre enhardit ,
Ecrit toujours au bel-esprit
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord à vos sanglans progrès ,
Vit des rois le plus formidable ;
Moi qui vous approchai de près ,
Je n'y vis que le plus aimable.

A

A MONSIEUR LE DUC DE SULLY.

J'Irai chez vous , duc adorable ,
 Vous , dont le goût , la vérité ,
 L'esprit , la candeur , la bonté ,
 Et la douceur inaltérable
 Font respecter la volupté ,
 Et rendent la sagesse aimable.
 Que dans ce champêtre séjour
 Je me fais un plaisir extrême
 De parler sur la fin du jour ,
 De vers , de musique , & d'amour ,
 Et pas un seul mot du système * ,
 De ce système tant vanté ,
 Par qui nos héros de finance
 Embourfent l'argent de la France ,
 Et le tout par pure bonté :
 Pareils à la vieille sybille ,
 Dont il est parlé dans Virgile ,
 Qui possédant pour tout trésor ,

Des

* Le système de Mr. France en 1720. Cette lettre de Law , qui bouleversa la France est de ce temps-là ,

Des recettes d'énergumène ,
Prend du Troyen le rameau d'or ,
Et lui rend des feuilles de chêne.

Peut-être les larmes aux yeux ,
Je vous apprendrai pour nouvelle ,
Le trépas de ce vieux goutteux ,
Qu'anima l'esprit de Chapelle.
L'éternel abbé de Chaulieu
Paraîtra bientôt devant Dieu ;
Et si d'une muse féconde
Les vers aimables & polis
Sauvent une ame en l'autre monde ,
Il ira droit en Paradis.

L'autre jour à son agonie ,
Son curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie ,
Avec son huile & son Latin ,
Un passe-port pour l'autre vie.
Il vit tous ses péchés lavés
D'un petit mot de pénitence ,
Et reçut ce que vous savez ,
Avec beaucoup de bienfiance.

Il fit même un très-beau sermon ,
Qui fatist tout l'auditoire.
Tout haut il demanda pardon ,
D'avoir eu trop de vaine gloire.

C'était

C'était là , dit-il , le péché ,
 Dont il fut le plus entiché :
 Car on fait qu'il était poète ;
 Et que sur ce pòint tout auteur ,
 Ainsi que tout prédicateur ,
 N'a jamais eu l'ame bien nette.
 Il fera pourtant regretté ,
 Comme s'il eût été modeste.
 Sa perte au Parnasse est funeste.
 Presque seul il était resté
 D'un siècle plein de politesse.
 On dit , qu'aujourd'hui la jeunesse
 A fait à la délicatesse
 Succéder la grossièreté ,
 La débauche à la volupté ,
 Et la vaine & lâche paresse
 A cette sage oisiveté ,
 Que l'étude occupait sans cesse.
 Pour notre petit Genonville ,
 Si digne du siècle passé ,
 Et des faiseurs de vaudeville ,
 Il me paraît très-empressé
 D'abandonner pour vous la ville.
 Le système n'a point gâté
 Son esprit aimable & facile ;
 Il a toujours le même stile ,

Et

Et toujours la même gaité.
Je fais , que par déloyauté ,
Le fripon n'aguère a tâté
De la maîtresse tant jolie ,
Dont j'étais si fort entêté.
Il rit de cette perfidie ,
Et j'aurais pû m'en courroucer :
Mais je fais qu'il faut se passer
Des bagatelles dans la vie.

A Paris le 18. Août 1720.



AIMON.

A MONSIEUR
LE DUC
DE LA
FEUILLADE.

Conservez précieusement —
L'imagination fleurie,
Et la bonne plaifanterie,
Dont vous possédez l'agrément,
Au défaut du tempérament,
Dont vous vous vantez hardiment,
Et que tout le monde vous nie.
La dame, qui depuis longtems
Connait à fond votre personne,
A dit : Hélas ! je lui pardonne
D'en vouloir imposer aux gens :
Son esprit est dans son printems,
Mais son corps est dans son automne.
Adieu, Monsieur le gouverneur,
Non plus de province frontière,
Mais d'une beauté singulière,
Qui par son esprit, par son cœur,

Et

272 A MR. LE DUC DE LA FEUILLADE.

Et par son humeur libertine
De jour en jour fait grand honneur
Au gouverneur qui l'endoctrine.
Priez le Seigneur seulement,
Qu'il empêche que Cythérée
Ne substitue incessamment
Quelque jeune & frais lieutenant,
Qui ferait sans vous son entrée
Dans un si beau gouvernement.



AMON.

A M O N S I E U R
L E
M A R E C H A L
D E V I L L A R S.

JE me flatais de l'espérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maison de plaisance ;
Mais Vinache * a ma confiance ,
Et j'ai donné la préférence ,
Sur le plus grand de nos héros ,
Au plus grand charlatan de France.
Ce discours vous déplaira fort ,
Et je confesse que j'ai tort
De parler du soin de ma vie ,
A celui qui n'eut d'autre envie
Que de chercher partout la mort.
Mais souffrez , que je vous réponde ,
Sans m'attirer votre courroux ,
Que j'ai plus de raisons que vous
Mélanges &c. S De

* Médecin Empirique. Cette lettre est de 1721,

De vouloir rester dans ce monde :
 Car si quelque coup de canon ,
 Dans vos beaux jours brillans de gloire ,
 Vous eût envoyé chez Pluton ,
 Voyez la consolation ,
 Que vous auriez dans la nuit noire ,
 Lorsque vous sauriez la façon ,
 Dont vous aurait traité l'histoire.

Paris vous eût premièrement
 Fait un service fort célèbre ,
 En présence du parlement ;
 Et quelque prélat ignorant
 Aurait prononcé hardiment
 Une longue oraison funèbre ,
 Qu'il n'eût pas faite assurément.

Puis en vertueux capitaine
 On vous aurait proprement mis
 Dans l'église de Saint Denis ,
 Entre du Guesclin & Turenne.
 Mais si quelque jour , moi chétif ,
 J'allais passer le noir esquif ,
 Je n'aurais qu'une vile bière ;
 Deux prêtres s'en iraient gaiement
 Porter ma figure légère ,
 Et la loger mesquinement
 Dans un recoin du cimetière.

Mes

A MR. LE MARECHAL DE VILLARS. 275

Mes nièces au lieu de prière ,
Et mon janseniste de frère * ,
Riraient à mon enterrement ;
Et j'aurais l'honneur seulement ,
Que quelque muse médisante
M'affublerait pour monument
D'une épitaphe impertinente.
Vous voyez donc très-clairement ,
Qu'il est bon que je me conserve ,
Pour être encor témoin longtems
De tous les exploits éclatans
Que le Seigneur DIEU vous réserve.

* L'auteur avait un frère , & qui se brouillait
re , trésorier de la cham- toujours avec son frère ,
bre des comptes , qui était toutes les fois que celui-ci
en effet un janseniste ou- disait du bien des jésuites.



A MONSIEUR
DE GENONVILLE, *
SUR
UNE MALADIE.

NE me soupçonne point de cette vanité
Qu'a notre ami Chaulieu de parler de lui-même ;
Et laisse-moi jouir de la douceur extrême ,
De t'ouvrir avec liberté
Un cœur qui te plait & qui t'aime.
De ma muse , en mes premiers ans ,
Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore ;
Te vis la calomnie avec ses noirs serpens ,
Des plus beaux jours de mon printems
Obscurcir la naissante aurore.
D'une injuste prison je subis la rigueur ;
Mais au moins de mon malheur
Je sus tirer quelque avantage ;
J'appris à m'endurcir contre l'adversité ,
Et je me vis un courage
Que je n'attendais pas de la légèreté ,
Et des erreurs de mon jeune âge.

Dieux !

* Cette lettre est de l'année 1719.

Dieux ! que n'ai-je eu depuis la même fermeté !

Mais à de moindres allarmes

Mon cœur n'a point résisté.

Tu fais combien l'amour m'a fait verser de larmes.

Fripon , tu le fais trop bien ,

Toi dont l'amoureuse adresse

M'ôta mon unique bien :

Toi dont la délicatesse ,

Par un sentiment fort humain ,

Aima mieux ravir ma maîtresse ,

Que de la tenir de ma main.

Mais je t'aimai toujours , tout ingrat & vaurien ;

Je te pardonnai tout avec un cœur chrétien ,

Et ma facilité fit grace à ta faiblesse.

Hélas ! pourquoi parler encor de mes amours ?

Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie ;

Aujourd'hui la maladie

En éteint le flambeau peut-être pour toujours.

De mes ans passagers la trame est raccourcie ;

Mes organes lassés sont morts pour les plaisirs ;

Mon cœur est étonné de se voir sans desirs.

Dans cet état il ne me reste

Qu'un assemblage vain de sentimens confus ;

Un présent douloureux , un avenir funeste ,

Et l'affreux souvenir d'un bonheur qui n'est plus.

Pour comble de malheur je sens de ma pensée

Se déranger les ressorts ; :

Mon esprit m'abandonne , & mon ame éclipée

Perd en moi de son être ; & meurt avant mon corps.

Est-ce là ce rayon de l'essence suprême ,

S 3

Qu'on

278 A MR. DE GENONVILLE.

Qu'on nous a peint si lumineux ?

Est-ce là cet esprit survivant à nous-mêmes ?

Il naît avec nos sens , croît , s'affaiblit comme eux ;

Hélas, périrait-il de même ?

Je ne fais , mais j'ose espérer ,

Que de la mort , du tems & des destins le maître ,

Dieu conserve pour lui le plus pur de notre être ,

Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.



A MA-

A M A D A M E
D E
FONTAINE-MARTEL. *

En 1732.

O Très singulière Martel ,
J'ai pour vous estime profonde
C'est dans votre petit hôtel ,
C'est sur vos soupers que je fonde
Mon plaisir , le seul bien réel
Qu'un honnête homme ait en ce monde.
Il est vrai, qu'un peu je vous gronde ;
Mais malgré cette liberté,
Mon cœur vous trouve , en vérité ,
Femme à peu de femmes seconde ;
Car sous vos cornettes de nuit ,
Sans préjugés & sans faiblesse ,
Vous logez esprit qui séduit ,
Et qui tient fort à la sagesse.
Or votre sagesse n'est pas

S 4

Cette

* La comtesse de Fontaine-Martel , fille du président Desbordeaux ; elle était telle qu'elle est peinte ici. Sa maison était très-libre & très-aimable.

Cette pointilleuse harpie ,
Qui raisonne sur tous les cas ,
Et qui , triste sœur de l'envie ,
Ouvrant un gosier édenté ,
Contre la tendre volupté
Toujours prêche , argumente & crie ;
Mais celle , qui si doucement ,
Sans effort & sans industrie ,
Se bornant toute au sentiment ;
Sait jusques au dernier moment
Répandre un charme sur la vie.
Voyez - vous pas de tous côtés
De très-décorées beautés ,
Pleurant de n'être plus aimables ,
Dans leur besoin de passion ,
S'affoler la dévotion ,
Et rechercher l'ambition
D'être bégueules respectables ?
Bien loin de cette triste erreur ,
Vous avez , au - lieu des vigiles ,
Des soupers longs , gais & tranquilles ;
Des vers aimables & faciles ,
Au lieu des fatras inutiles
De Quesnel & de le Tourneur ;
Voltaire , au - lieu d'un directeur ;
Et pour mieux chasser toute angoisse ,

Au

A MADAME DE FONTAINE-MARTEL. 281

Au curé préférant Campra ,
Vous avez logé à l'opéra ,
Au lieu de banc dans la paroisse :
Et ce qui rend mon fort plus doux ,
C'est que ma maîtresse chez vous ,
La liberté , se voit logée :
Cette liberté mitigée ,
A l'œil ouvert , au front serein ,
A la démarche dégagée ,
N'étant ni prude , ni Catin ,
Décente , & jamais arrangée ,
Souriant d'un fouris badin
A ces paroles chatouilleuses ,
Qui font baisser un œil malin
A mesdames les précieuses.
C'est là qu'on trouve la gaité ,
Cette sœur de la liberté ,
Jamais aigre dans la satire ,
Toujours vive dans les bons mots ,
Se moquant quelquefois des fots ,
Et très-souvent , mais à propos ,
Permettant au sage de rire.
Que le ciel bénisse le cours
D'un fort aussi doux que le vôtre !
Martel , l'automne de vos jours
Vaut mieux que le printems d'une autre.

LET-

L E T T R E

écrite de Plombières

A M^R. P A L L U ,
CONSEILLER D'ÉTAT.

Août 1729.

D U fond de cet antre pierreux ,
Entre deux montagnes cornuës ,
Sous un ciel noir & pluvieux ,
Où les tonnerres orageux
Sont portés sur d'épaisses nuës ,
Près d'un bain chaud toujours crotté ,
Plein d'une eau qui fume & bouillonne,
Où tout malade empaqueté ,
Et tout hypochondre entêté ,
Qui sur son mal toujours raisonne ,
Se baigne , s'enfume , & se donne
La question pour la fanté.

De cet antre , où je vois venir
D'impotentes sempiternelles ,
Qui toutes pensent rajeunir ,
Un petit nombre de pucelles ,

Mais

Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudraient le redevenir ;
Où par le coche on nous amène
De vieux citadins de Nancy ,
Et des moines de Commercy ,
Avec l'attribut de Lorraine ,
Que nous rapporterons d'ici.

De ces lieux , où l'ennui foisonne ,
J'ose encor écrire à Paris.
Malgré Phœbus , qui m'abandonne ,
J'invoque l'amour & les ris ;
Ils connaissent peu ma personne ;
Mais c'est à P`A L L U que j'écris ,
Alcibiade me l'ordonne ;
Alcibiade , qu'à la cour
Nous vimes briller tour - à tour ,
Par ses grâces , par son courage ,
Gai , généreux , tendre , volage ,
Et séducteur comme l'amour ,
Dont il fut la brillante image.

L'amour ou le tems l'a défait
Du beau vice d'être infidèle ;
Il prétend d'un amant parfait
Etre devenu le modèle.

J'ignore , quel objet charmant
A produit ce grand changement ,

Et

Et fait sa conquête nouvelle :
Mais , qui que vous foyez , la belle ,
Je vous en fais mon compliment.
On pourrait bien , à l'avanture ,
Choisir un autre greluchon ,
Plus Alcide pour la figure ,
Et pour le cœur plus Celadon ;
Mais quelqu'un plus aimable ? non ,
Il n'en est point dans la nature ;
Car , madame , où trouvera-t-on
D'un ami la discrétion ,
D'un vieux seigneur la politesse ,
Avec l'imagination ,
Et les graces de la jeunesse ;
Un tour de conversation ,
Sans empressement , sans paresse ,
Et l'esprit monté sur le ton
Qui plait à gens de toute espèce ?
Et n'est - ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité ,
Dont on assomme une ambassade ,
Sans nous avoir rien rapporté
De la pesante gravité
Dont cent ministres font parade ?
A ce portrait si peu flaté ,
Qui ne voit mon Alcibiade ?

A MON-

A M O N S I E U R
D E F O R M O N T ,

*en lui renvoyant les œuvres de Descartes & de
Mallebranche.*

Rimeur charmant , plein de raison ,
Philosophe entouré de graces ,
Epicure , avec Apollon ,
S'empresse à marcher sur vos traces.
Je renonce au fatras obscur
Du grand rêveur de l'Oratoire * ,
Qui croit parler de l'esprit pur ,
Ou qui veut nous le faire accroire ;
Nous disant qu'on peut , à coup sûr ,
Entretenir Dieu dans sa gloire.
Ma raison n'a pas plus de foi
Pour René , le visionnaire † ,
Songeur de la nouvelle loi ;
Il éblouit plus qu'il n'éclaire ;
Dans une épaisse obscurité
Il fait briller des étincelles.

II

* Mallebranche.

† Des - Cartes.

Il a gravement débité
 Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
 Pour mettre à la place de celles
 De la bavarde antiquité.
 Dans sa cervelle trop féconde,
 Il prend, d'un air fort important,
 Des dés pour arranger le monde;
 Bridoye en aurait fait autant.

Adieu. Je vais chez ma Sylvie;
 Un esprit fait comme le mien,
 Goûte bien mieux son entretien,
 Qu'un roman de philosophie.
 De ses attraits toujours frappé,
 Je ne la crois pas trop fidelle;
 Mais puisqu'il faut être trompé,
 Je ne veux l'être que par elle.



A MON-

A M O N S I E U R
L E
P R E S I D E N T H E N A U T .

A Luneville ce 28. Novembre 1748.

VOus , qui de la chronologie
Avez réformé les erreurs ;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poésie ;
Vous qui de la philosophie
Avez fondé les profondeurs ,
Malgré les plaisirs séducteurs
Qui partagèrent votre vie ;
H E N A U T , dites - moi , je vous prie ,
Par quel art , par quelle magie ,
Parmi tant de succès flatteurs ,
Vous avez désarmé l'envie ;
Tandis que moi , placé plus bas ,
Qui devrais être inconnu d'elle ,
Je vois chaque jour la cruelle
Verser ses poisons sur mes pas ?
Il ne faut point s'en faire accroire ;
J'eus

J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du temple de mémoire ;
Aux fots vous fûtes vous cacher.
Je parus trop chercher la gloire ,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un chêne , l'honneur d'un bocage ,
Domine sur mille arbrisseaux ,
On respecte ses verts rameaux ,
Et l'on danse sous son ombrage :
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu sur l'horizon ,
On l'en arrache avec colère.
Je plains le sort de tout auteur ,
Que les autres ne plaignent guères ,
Si dans ses travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur ,
Que des beaux esprits serviteur
Il évite ses chers confrères.
Montagne , cet auteur charmant ,
Tour-à-tour profond & frivole ,
Dans son château paisiblement ,
Loin de tout frondeur malévole ,
Doutait de tout impunément ,
Et se moquait très-librement
Des bavards fourrés de l'école.

Mais

Mais quand son élève Charon ,
 Plus retenu , plus méthodique ,
 De sagesse donna leçon ,
 Il fut près de périr , dit-on ,
 Par la haine théologique.
 Les lieux , les tems , l'occasion ;
 Font votre gloire ou votre chute.
 Hier on aimait votre nom ,
 Aujourd'hui l'on vous persécute.
 La Grèce à l'insensé Pyrrhon
 Fait élever une statue ;
 Socrate prêche la raison ,
 Et Socrate boit la ciguë.

Heureux qui dans d'obscurs travaux
 A soi-même se rend utile !
 Il faudrait , pour vivre tranquille ,
 Des amis & point de rivaux.
 La gloire est toujours inquiète ,
 Le bel esprit est un tourment ;
 On est dupe de son talent ;
 C'est comme une épouse coquette ,
 Il lui faut toujours quelque amant.
 Sa vanité qui vous obsède ,
 S'expose à tout imprudemment ;
 Elle est des autres l'agrément
 Et le mal de qui la possède.

Mélanges &c.

T

Mais

290 A MR. LE PRESIDENT HENAUT.

Mais finissons ce triste ton ,
Est-il si malheureux de plaire ?
L'envie est un mal nécessaire ,
C'est un petit coup d'aiguillon ,
Qui vous force encor à mieux faire.
Dans la carrière des vertus
L'ame noble en est excitée.
Virgile avait son Mevius ,
Hercule avait son Eurysthée.
Que m'importent de vains discours ,
Qui s'envolent & qu'on oublie ?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des cours ,
Sans intrigue , sans jalousie ,
Auprès d'un roi sans courtisans , *
Près de Boufflers & d'Emilie ;
Je les vois & je les entens ,
Il faut bien que je fasse envie.

* Le roi Stanislas.



A MON.

A M O N S I E U R
L E M A R Q U I S
D E S I S S A R T S ,
A M B A S S A D E U R D E F R A N C E
A D R E S D E .

A Versailles le 7. Avril 1747.

M O N S I E U R ,

LA lettre aimable, dont vous m'honorez, me donne bien du plaisir & bien des regrets; elle me fait sentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pû être témoin du moment où votre excellence signait le bonheur de la France; j'ai pû voir la cour de Dresde, & je ne l'ai point vûe. Je ne suis pas né heureux; mais vous, monsieur, avouez que vous êtes aussi heureux que vous le méritez. Vous avez retrouvé à Dresde ce que vous aviez quitté à Versailles, un roi aimé de ses sujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux rois tient mieux sa cour,
Quel est le plus doux, le plus juste,
Et qui fait naître plus d'amour,

T 2

Ou

Ou de Louis Quinze ou d'Auguste ;
 La plus fine sagacité
 En ce point pourrait se confondre ;
 Et je donne à votre équité
 Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux , combien il est difficile de savoir au juste la vérité dans ce monde ; & puis , monsieur , les personnes qui la savent le mieux , sont toujours celles qui la disent le moins. Par exemple , ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des trois princesses que la reine de Pologne a données à la France , à Naples , & à Munich , pourront-ils jamais dire laquelle des trois nations est la plus heureuse ?

Que même on demande à la reine ,
 Quel plus beau présent elle a fait ,
 Et quel fut son plus grand bienfait ,
 On la rendra fort incertaine.
 Mais si de moi l'on veut favoir ,
 Qui des trois peuples doit avoir
 La plus tendre reconnaissance ,
 Et nourrir le plus doux espoir ,
 Ne croyez pas que je balance.

En voyant Monseigneur le Dauphin avec
 Madame la Dauphine , je me souviens de Psyché , & je songe que Psyché avait deux sœurs :

Chacune des deux était belle ,

Tenait

Tenait une brillante cour ,
Eut un mari jeune & fidelle :
Psyché seule épousa l'Amour.

Mais il y aurait peut-être , monsieur , un
moyen de finir cette dispute , dans laquelle Paris
aurait coupé sa pomme en trois.

Je suis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promptement
Saura donner un bel enfant
Semblable à leur auguste mère.

Vous voyez , monsieur , que sans être politi-
que j'ai l'esprit conciliant : je compte bien vous
faire ma cour avec de tels sentimens. J'ai l'hon-
neur d'être avec respect , monsieur , de votre
excellence , le &c.



A M O N S I E U R
L E C O M T E
A L G A R O T T I ,
QUI ÉTAIT ALORS A LA COUR DE SAXE.

A Paris ce 21. Février 1747.

ENfant du Pinde & de Cythère ,
Brillant & sage Algarotti ,
A qui le Ciel a départi
L'art d'aimer , d'écrire , & de plaire ,
Et dont le charmant caractère
A tous les goûts est assorti ;
Dans vos palais de porcelaine ;
Recevez ces frivoles sons ,
Enfilés sans art & sans peine ,
Au charmant pays des pompons.
O Saxe , que nous vous aimons !
O Saxe , que nous vous devons
D'amour & de reconnaissance !
C'est de votre sein que fortit
Le héros qui venge la France
Et la nymphe qui l'embellit.

Apré-

Apprenez que cette Dauphine
 Ici chaque jour accomplit
 Ce que votre muse divine
 Dans ses lettres m'avait prédit.
 Vous penserez que je l'ai vûë,
 Quand je vous en dis tant de bien,
 Et que je l'ai même entendûë;
 Je vous jure qu'il n'en est rien,
 Et que ma muse peu connue,
 En vous répétant dans ces vers
 Cette vérité toute nuë,
 N'est que l'écho de l'univers.

Une Dauphine est entourée,
 Et l'étiquette est son tourment.
 J'ai laissé passer prudemment,
 Des paniers la foule titrée,
 Qui remplit tout l'appartement
 De sa bigarrure dorée.

Virgile était-il le premier.

A la toilette de Livie?

Il laissait passer Cornélie,
 Les ducs & pairs, le chancelier,
 Et les cordons bleus d'Italie,
 Et s'amusait sur l'escalier
 Avec Tibulle & Polymnie.

Mais à la fin j'aurai mon tour;

Les dieux ne me refusent guère ;
Je fais aux graces chaque jour
Une très dévote prière.
Je leur dis , Filles de l'amour ,
Daignez , à ma muse discrète
Accordant un peu de faveur ,
Me présenter à votre sœur ,
Quand vous irez à sa toilette.

Que vous dirai-je maintenant
Du Dauphin & de cette affaire ,
De l'amour & du sacrement ?
Les dames d'honneur de Cythère
En pourraient parler dignement ;
Mais un profane doit se taire.
Sa cour dit qu'il s'occupe à faire
Une famille de héros ,
Ainsi qu'ont fait très à propos
Sont ayeul & son digne père.

Daignez pour moi remercier
Votre ministre magnifique :
D'un fade éloge poétique
Je pourrais fort bien l'ennuyer ;
Mais je n'aime pas à louer ;
Et ces offrandes si chéries
Des belles & des potentats ,
Gens tous nourris de flateries ,

Sont

A MR. LE COMTE ALGAROTTI. 297

Sont un bijou qui n'entre pas
Dans son baguier de pierreries.

Adieu ; faites bien au Saxon
Goûter les vers de l'Italie ,
Et les vérités de Newton ;
Et que votre muse polie
Parle encor sur un nouveau ton ,
De notre immortelle Emilie.



REPON-

R E P O N S E
A M O N S I E U R
L E
C A R D I N A L Q U I R I N I ,

A Berlin ce 12. Decembre 1751.

Q Uoi , vous voulez donc que je chante
Ce temple orné par vos bienfaits ,
Dont aujourd'hui Berlin se vante !
Je vous admire , & je me tais.
Comment sur les bords de la Sprée ,
Dans cette infidelle contrée
Où de Rome on brave les loix ,
Pourai-je élever une voix
A des cardinaux consacrée ?
Eloigné des murs de Sion ,
Je gémis en bon Catholique.
Hélas , mon prince est hérétique ,
Et n'a point de dévotion.
Je vois avec componction ,
Que dans l'infernale sequelle
Il fera près de Cicéron ,

Et

Et d'Aristide & de Platon ,
 Ou vis-à-vis de Marc-Aurèle.
 On fait que ces esprits fameux
 Sont punis dans la nuit profonde ;
 Il faut qu'il soit damné comme eux ,
 Puisqu'il vit comme eux dans ce monde.
 Mais surtout que je suis fâché
 De le voir toujours entiché
 De l'énorme & cruel péché
 Que l'on nomme la tolérance !
 Pour moi je frémis quand je pense
 Que le Musulman , le Payen ,
 Le Quacre & le Luthérien ,
 L'enfant de Genève & de Rome ,
 Chez lui tout est reçu si bien ,
 Pourvu que l'on soit honnête-homme.
 Pour comble de méchanceté ,
 Il a su rendre ridicule
 Cette sainte inhumanité ,
 Cette haine dont sans scrupule
 S'arme le dévot entêté ,
 Et dont se raille l'incrédule.
 Que ferai-je , grand cardinal ,
 Moi chambellan très inutile
 D'un prince endurci dans le mal ,
 Et pros crit dans notre évangile ?

Vous

300 A MR. LE CARDINAL QUIRINI.

Vous dont le front prédestiné
A nos yeux doublement éclate ,
Vous dont le chapeau d'écarlate
Des lauriers du Pinde est orné ;
Qui marchant sur les pas d'Horace ,
Et sur ceux de Saint Augustin ,
Suivez le raboteux chemin
Du paradis & du parnasse ,
Convertissez ce rare esprit ;
C'est à vous d'instruire & de plaire ;
Et la grace de JESUS-CHRIST
Chez vous brille en plus d'un écrit ,
Avec les trois graces d'Homère.



A MADA-

A M A D A M E
D E G O N D R I N ,
D E P U I S

MAD. LA COMTESSE DE TOULOUSE ,

*Sur le péril qu'elle avait couru en traversant
la Loire en 1719.*

S Avez-vous , gentille douairière ,
Ce que dans Sully l'on faisait ,
Lors qu'Eole vous conduisait
D'une si terrible manière ?
Le malin Perigni riait ,
Et pour vous déjà préparait
Une épitaphe familière ,
Disant qu'on vous repêcherait
Incessamment dans la rivière ,
Et qu'alors il observerait
Ce que votre humeur un peu fière
Sans ce hazard lui cacherait.
Pendant l'Espar , la Valière ,
Guiche , Sully , tout soupirait ;
Et l'abbé Courtin qui pleurait ,

En

302 LETTRE A MAD. DE GONDRIN.

En voyant votre heure dernière,
 Adressait à Dieu sa prière,
 Et pour vous tout bas murmurait
 Quelque oraison de son bréviaire,
 Qu'alors, contre son ordinaire,
 Dévotement il fredonnait,
 Dont à peine il se souvenait,
 Et que même il n'entendait guère.
 Mais quel spectacle ! j'envisage
 Les amours, qui de tous côtés
 S'oposent à l'affreuse rage
 Des vents contre vous irrités.
 Je les vois : ils sont à la nage,
 Et plongés jusqu'au cou dans l'eau ;
 Ils conduisent votre bateau,
 Et vous voilà sur le rivage.
 GONDRIN, songez à faire usage
 Des jours qu'amour a conservés ;
 C'est pour lui qu'il les a sauvés ;
 Il a des droits sur son ouvrage.



EPITRE

E P I T R E

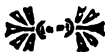
A

FOurmont , vous , & les Duffeffans ,
 C'est-à-dire les agrémens ,
 L'esprit , les bons mots , l'éloquence ,
 Et vous , plaisirs , qui valez tout ,
 Plaisirs , que je suivis par goût ,
 Et les Newtons par complaisance ;
 Que m'ont servi tous ces efforts
 De notre incertaine science ,
 Et ces quarrés de la distance ,
 Ces corpuscules , ces ressorts ,
 Cet infini si peu traitable ?
 Hélas ! tout ce qu'on dit des corps
 Rend-il le mien moins misérable ?
 Mon esprit est-il plus heureux ,
 Plus droit , plus éclairé , plus sage ,
 Quand de René , le songe-creux ,
 J'ai lû le romanesque ouvrage ?
 Quand avec l'Oratorien *

Je

* Mallebranche.

Je vois qu'en Dieu je ne vois rien ,
Ou qu'après quarante escalades
Au château de la Vérité ,
Sur le dos de Leibnitz monté ,
Je ne trouve que des monades ?
Ah ! fuyez , songes imposteurs ,
Ennuyeuse & froide chimère ;
Et puisqu'il nous faut des erreurs ,
Que nos mensonges fassent plaisir.
L'esprit méthodique & commun
Qui calcule un , par un , donne un ,
S'il fait ce métier importun ,
C'est qu'il n'est pas né pour mieux faire.
Du creux profond des antres sourds
De la sombre philosophie ,
Ne voyez-vous pas Emilie
S'avancer avec les amours ?
Sans ce cortège qui toujours
Jusqu'à Bruxelles l'a suivie ,
Elle aurait perdu ses beaux jours ,
Avec son Leibnitz qui m'ennuye.



A
MONSIEUR
DE
CIDEVILLE.

DEvers Pâque on doit pardonner
Aux chrétiens qui font pénitence :

Je l'ai fait : un si long silence
A de quoi me faire damner.
Donnez-moi plénière indulgence.
Après avoir en grand courier
Voyagé pour chercher un sage ,
J'ai regagné mon colombier ,
Je n'en veux sortir davantage ;
J'y trouve ce que j'ai cherché ;
J'y vis heureux , j'y suis caché.
Le trône , & son fier esclavage ,
Ces grandeurs dont on est touché ,
Ne valent pas notre héritage.

Vers les champs Hyperboréens ,
J'ai vu des rois dans la retraite ,
Qui se croyaient des Antonins ;

Mélanges &c.

V

J'ai

J'ai vu s'enfuir leurs bons desseins
Aux premiers sons de la trompette.
Ils ne sont plus rien que des rois.
Ils vont par de sanglants exploits,
Prendre ou ravager des provinces :
L'ambition les a soumis ;
Moi j'y renonce. Adieu les princes ,
Il ne me faut que des amis.



EPITHA.

E P I T H A L A M E
SUR LE MARIAGE DE MR. LE DUC
DE RICHELIEU AVEC MADEMOISELLE
D E G U I S E , en 1734.

UN prêtre, un oui, trois mots latins,
A jamais fixent vos destins;
Et le célébrant d'un village,
Dans la chapelle de Montjeu,
Très-chrétiennement vous engage
A coucher avec Richelieu,
Avec Richelieu, ce volage,
Qui va jurer par ce saint nœu
D'être toujours fidèle & sage.
Nous nous en défions un peu;
Et vos grands yeux noirs pleins de feu,
Nous rassurent bien davantage
Que les sermens qu'il fait à Dieu.
Mais vous, madame la duchesse,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez - vous combien de maris
Viendront se plaindre à votre altesse ?

V 2

Ces

308 EPITHALAME SUR LE MARIAGE , &c.

Ces nombreux cocus qu'il a faits
 Ont mis en vous leur espérance ;
 Ils diront voyant vos attraits ,
 Dieux ! quel plaisir que la vengeance !
 Vous sentez bien qu'ils ont raison ,
 Et qu'il faut punir le coupable ;
 L'heureuse loi du talion
 Est des loix la plus équitable.
 Quoi votre cœur n'est point rendu ?
 Votre sévérité me gronde ?
 Ah ! quelle espèce de vertu ,
 Qui fait enrager tout le monde !
 Faut-il donc que de vos apas
 Richelieu soit l'unique maître ?
 Est-il dit qu'il ne fera pas
 Ce qu'il a tant mérité d'être ?
 Soyez donc sage , s'il le faut ,
 Que ce soit là votre chimère ;
 Avec tous les talens de plaire ,
 Il faut bien avoir un défaut.
 Dans cet emploi noble & pénible
 De garder ce qu'on nomme honneur ,
 Je vous souhaite un vrai bonheur ;
 Mais voilà la chose impossible.



A MON-

A MONSIEUR
LE MARECHAL
DUC DE RICHELIEU,

*A qui le Sénat de Gènes avait érigé une
statuë. **

JE la verrai cette statuë ,
Que Gènes élève justement
Au héros qui l'a défenduë.
Votre grand-oncle , moins brillant ,
Vit sa gloire moins étenduë ;
Il ferait jaloux à la vuë
De cet unique monument.

Dans l'âge frivole & charmant ,
Où le plaisir seul est d'usage ,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper si tendrement ,
Pour modeler ce beau visage ,
Qui de Vénus ornait la cour ,
On eût pris celui de l'Amour ,

V 3

Et

* A Luneville le 18. Novembre 1748.

Et surtout de l'Amour volage ;
Et quelques traits moins enfantins
Auraient été la vive image
Du Dieu qui préside aux jardins.
Ce double & charmant avantage
Peut diminuer à la fin ;
Mais la gloire augmente avec l'âge.
Du sculpteur la modeste main
Vous fera l'air moins libertin ;
C'est de quoi mon héros enrage.
On ne peut filer tous les jours
Sur le trône heureux des amours :
Tous les plaisirs font de passage ;
Mais vous saurez régner toujours
Par l'esprit & par le courage.
Les traits du Richelieu coquet ,
De cette aimable créature ,
Se trouveront en miniature
Dans mille boîtes à portrait ,
Où Macé mit votre figure.
Mais ceux du Richelieu vainqueur ,
Du héros , soutien de nos armes ,
Ceux du père , du défenseur
D'une république en allarmes ,
Ceux de Richelieu son vengeur ,
Ont pour moi cent fois plus de charmes.

Pardon.

Pardon. Je fens tous les travers
 De la morale où je m'engage :
 Pardon ; vous n'êtes pas si sage
 Que je le prétens dans ces vers.
 Je ne veux pas que l'univers
 Vous croye un grave personnage.
 Après ce jour de Fontenoi,
 Où couvert de sang & de poudre,
 On vous vit ramener la foudre
 Et la victoire à votre roi :
 Lorsque prodiguant votre vie,
 Vous eutes fait pâîr d'effroi,
 Les Anglais , l'Autriche , & l'envie ,
 Vous revintes vite à Paris ,
 Mêler les myrtes de Cypris
 A tant de palmes immortelles.
 Pour vous seul , à ce que je vois ,
 Le tems & l'amour n'ont point d'aîles ;
 Et vous servez encor les belles ,
 Comme la France & les Génois.



E P I T R E A U R O I ,

Présentée à SA MAJESTÉ , au Camp devant Fribourg.

Vous, dont l'Europe entière aime ou craint la justice,
 Brave & doux à la fois, prudent sans artifice ,
 Roi nécessaire au monde , où portez-vous vos pas ?
 De la fièvre échappé , vous courez aux combats !
 Vous volez à Fribourg ! En vain la Peyronie *
 Vous disait , » Arrêtez , ménagez votre vie ;
 » Il vous faut du régime , & non des soins guerriers ;
 » Un héros peut dormir couronné de lauriers.
 Le zèle a beau parler , vous n'avez pû le croire.
 Rebelle aux médecins , & fidèle à la gloire ,
 Vous bravez l'ennemi , les assauts , les saisons ,
 Le poids de la fatigue & le feu des canons.
 Tout l'état en frémit , & craint votre courage.
 Vos ennemis , grand Roi , le craignent davantage :
 Ah ! n'effrayez que Vienne , & rassûrez Paris :
 Rendez , rendez la joye à vos peuples chéris :
 Rendez-nous ce héros , qu'on admire & qu'on aime.

Un sage nous a dit , que le seul bien suprême ,
 Le seul bien , qui du moins ressemble au vrai bonheur ,
 Le seul digne de l'homme , est de toucher un cœur.
 Si ce sage eut raison , si la philosophie

Plaça

* Premier chirurgien du roi.

Place dans l'amitié le charme de la vie,
 Quel est donc, justes dieux ! le destin d'un bon roi,
 Qui dit, sans se flater, Tous les cœurs sont à moi !
 A cet empire heureux qu'il est beau de prétendre !
 Vous qui le possédez, venez, daignez entendre,
 Des bornes de l'Alsace aux remparts de Paris,
 Ce cri que l'amour seul forme de tant de cris.
 Accourez, contemplez ce peuple dans la joye,
 Bénissant le héros que le ciel lui renvoie.
 Ne le voyez-vous pas, tout ce peuple à genoux,
 Tous ces avides yei x qui ne cherchent que vous,
 Tous nos cœurs enflammés volant sur notre bouche ?
 C'est-là le vrai triomphe, & le seul qui vous touche.

Cent rois au Capitole en esclaves trainés,
 Leurs villes, leurs trésors, & leurs dieux enchainés,
 Ces chars étincelans, ces prêtres, cette armée,
 Ce sénat insultant à la terre opprimée,
 Ces vaincus envoyés du spectacle au cercueil,
 Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil :
 Le vôtre est de l'amour, & la gloire en est pure ;
 Un jour les effaçait, le vôtre à jamais dure ;
 Ils effrayaient le monde, & vous le rassûrez :
 Vous, l'image des Dieux sur la terre adorés !
 Vous, que dans l'âge d'or elle eût choisi pour maître !
 Goûtez les jours heureux que vos soins font renaitre.
 Que la paix florissante embellisse leur cours :
 Mars fait des jours brillans, la paix fait les beaux jours,
 Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'appelle,
 Et qui n'a combattu que pour nous & pour elle.

1. Novembre 1744.

L E T.

L E T T R E
A SON ALTESSE SERENISSIME
M A D A M E
LA DUCHESSE DU MAINE,

Sur la victoire remportée par le Roi à Lawfeld.

A Uguſte fille & mère de héros ,
 Vous ranimez ma voix faible & caſſée,
 Et vous voulez que ma muſe laſſée,
 Comme LOUIS ignore le repos.
 D'un crayon vrai, vous m'ordonnez de peindre
 Son cœur modeſte , & ſes brillans exploits ,
 Et Cumberland, que l'on a vû deux fois
 Chercher ce roi, l'admirer & le craindre :
 Mais des bons vers l'heureux tems eſt paſſé ;
 L'art des combats eſt l'art où l'on excelle :
 Notre Alexandre en vain cherche un Apelle ;
 LOUIS s'élève , & le ſiècle eſt baïſſé.
 De Fontenoy le nom plein d'harmonie
 Pouvait au moins ſeconder le génie :
 Boileau pâlit au ſeul nom de Woërden ;
 Que dirait-il , ſi non loin d'Helderen ,
 Il eût ſalu ſuivre entre les deux Netheſ
 Bathiani ſi ſavant en retraites ,
 Avec d'Eſtrée à Roſmal s'avancer ?

La

A MAD. LA DUCHESSE DU MAINE. 315

La gloire parle, & LOUIS me réveille ;
 Le nom du roi charme toujours l'oreille ;
 Mais que Lawfelt est rude à prononcer !
 Et quel besoin de nos panégyriques ,
 Discours en vers , épîtres héroïques ,
 Enregistrés , vifés par Crébillon * ,
 Signés † Marville , & jamais Apollon ?
 De votre fils je connais l'indulgence ;
 Il recevra sans courroux mon encens ;
 Car la bonté , la sœur de la vaillance ,
 De vos ayeux passa dans vos enfans ;
 Mais tout lecteur n'est pas si débonnaire ;
 Et si j'avais , peut-être téméraire ,
 Représenté vos fiers carabiniers
 Donnans l'exemple aux plus braves guerriers ;
 Si je peignais ce soutien de nos armes ,
 Ce petit-fils , ce rival de Condé ,
 Du Dieu des vers si j'étais secondé ,
 Comme il le fut par le Dieu des allarmes ;
 Plus d'un censeur , encor avec dépit ,
 M'accuserait d'en avoir trop peu dit.
 Très-peu de gré , mille traits de satire ,
 Sont le loyer de quiconque ose écrire ;
 Mais pour son prince il faut savoir souffrir :
 Il est partout des risques à courir ;
 Et la censure , avec plus d'injustice ,

Va

* Mr. Crébillon de l'académie Française , examinateur des écrits en une feuille pré-

sentés à la police.

† Mr. Feydeau de Marville alors lieutenant de police.

Va tous les jours acharner sa malice.

Sur des héros, dont la fidélité

L'a mieux servi, que je ne l'ai chanté.

Allons, parlez, ma noble académie,

Sur vos lauriers êtes-vous endormie ?

Représentez ce conquérant humain,

Offrant la paix, le tonnerre à la main :

Ne louez point, auteurs, rendez justice ;

Et comparant aux siècles reculés

Le siècle heureux, les jours dont vous parlez,

Lisez César, vous connaîtrez Maurice.*

Si de l'état vous aimez les vengeurs,

Si la patrie est vivante en vos cœurs,

Voyez ce chef, dont l'active prudence

Venge à la fois Gènes, Parme & la France ;

Chantez Bellisle ; élevez dans vos vers

Un monument au généreux Boufflers ;

Il est d'un sang qui fut l'appui du trône :

Il eût pû l'être ; & la faux du trépas

Tranche ses jours échapés à Bellone,

Au sein des murs délivrés par son bras.

Mais quelle voix assez forte, assez tendre ;

Saura gémir sur l'héroïque cendre

De ces héros que Mars priva du jour,

Aux yeux d'un Roi, leur père & leur amour ?

O vous, surtout, infortuné Bavière,

Jeune Froulay, si digne de nos pleurs,

Qui chantera votre vertu guerrière ?

Sur

* Maurice comte de Saxe.

Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs ?

Anges des cieux , puissances immortelles ,
 Qui présidez à nos jours passagers ,
 Sauvez L'autre au milieu des dangers ;
 Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes ;
 Déjà Rocou vit déchirer son flanc :
 Ayez pitié de cet âge si tendre ;
 Ne versez pas les restes de ce sang ,
 Que pour Louis il brûle de répandre :
 De cent guerriers couronnez les beaux jours :
 Ne frapez pas Bonac & d'Aubeterre ,
 Plus accablés sous de cruels secours ,
 Que sous les coups des foudres de la guerre.

Mais , me dit-on , faut-il à tout propos
 Donner en vers des listes de héros ?
 Sachez qu'en vain l'amour de la patrie
 Ditte vos vers , au vrai seul consacrés ;
 On flate peu ceux qu'on a célébrés ,
 On déplaît fort à tous ceux qu'on oublie :
 Ainsi toujours le danger suit mes pas ;
 Il faut livrer presque autant de combats ,
 Qu'en a causé sur l'onde , & sur la terre ,
 Cette balance utile à l'Angleterre.

Cessez , cessez , digne sang de Bourbon ,
 De ranimer mon timide Apollon ,
 Et laissez-moi tout entier à l'histoire ;
 C'est là qu'on peut , sans génie & sans art ,
 Suivre Louis de l'Escaut jusqu'au Jart :
 Je dirai tout , car tout est à sa gloire :

318 A MAD. LA DUCH. DU MAINE.

Il fait la mienne , & je me garde bien
De ressembler à ce grand satyrique *,
De son héros discret historien ,
Qui pour écrire un beau panégyrique
Fut bien payé , mais qui n'écrivit rien.

* Boileau.



LE



L E

TEMPLE DU GOUT. *a*

LE Cardinal, praelat de la France,
Non ce Mentor, qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce Nestor, qui du Prince est l'appui,
Qui des savans a passé l'espérance,
Qui les soutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire, & qui règne sur nous
Par les attrait de sa douce éloquence;
Ce cardinal, qui sur un nouveau ton,
En vers latins fait parler la sagesse,
Réunissant Virgile avec Platon,
Vengeur du ciel & vainqueur de Lucrèce. *b*

Ce

a Cet ouvrage fut composé en 1731. Il en a été fait plusieurs éditions; celle-ci est incomparablement la meilleure, la plus ample & la plus correcte.

b L'anti-Lucrèce n'avait point encore été imprimé. Mais on en connaissait quelques morceaux, & cet ouvrage avait une très-grande réputation.

220 LE TEMPLE DU GOUT.

~~Ce cardinal en fin~~, que tout le monde doit reconnaître à ce portrait, me dit un jour ; qu'il voulait que j'allasse avec lui au Temple du Gout. C'est un séjour, me dit-il, qui ressemble au temple de l'Amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, & que la plupart de ceux qui y voyagent n'ont presque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchise ;
Hélas ! je connais assez peu
Les loix de cet aimable Dieu ;
Mais je sais qu'il vous favorise.
Entre vos mains il a remis
Les clefs de son beau paradis ;
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai pape de cette église.
Mais de l'autre pape & de vous
(Dut Rome se mettre en courroux)
La différence est bien visible,
Car la Sorbonne ose assurer,
Que le saint père peut errer,
Chose, à mon sens, assez possible :
Mais pour moi, quand je vous entens,
D'un ton si doux & si plausible,
Débiter vos discours brillans,
Je vous croirais presque infallible.

Ah ! me dit-il, l'infailibilité est à Rome pour les choses qu'on ne comprend point, & dans le Temple du Gout pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut absolument que vous veniez

LE TEMPLE DU GOUT. 321

veniez avec moi. Mais , insistai-je encore , si vous me menez avec vous , je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pèlerinage
 Aussi-tôt on demandera
 Que je compose un gros ouvrage :
 Voltaire simplement fera
 Un récit court , qui ne fera
 Qu'un très-frivole badinage.
 Mais son récit on frondera ;
 A la cour on murmurera ;
 Et dans Paris on me prendra
 Pour un vieux conteur de voyage ;
 Qui vous dit , d'un air ingénu ,
 Ce qu'il n'a ni vû ni connu ,
 Et qui nous ment à chaque page.

Cependant , comme il ne faut jamais se refuser un plaisir honnête , dans la crainte de ce que les autres en pourront penser , je suivis le guide , qui me faisait l'honneur de me conduire.

Cher Rotelin , * vous fûtes du voyage ,
 Vous , que le goût ne cesse d'inspirer ,
 Vous dont l'esprit si délicat , si sage ,
 Vous , dont l'exemple a daigné me montrer
 Par quels chemins on peut , sans s'égarer ,
 Chercher ce goût , ce Dieu que dans cet âge
 Maints beaux esprits font gloire d'ignorer.

Nous

* L'abbé de Rotelin de l'académie Française.

322 LE TEMPLE DU GOUT.

Nous rencontrames en chemin bien des obstacles. D'abord nous trouvâmes Mrs. Baldus, Scioppius, Lexicocrassus, Scriblerius; une nuée de commentateurs, qui restituèrent des passages, & qui compilaient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendaient pas.

Là j'aperçus les Daciers *c*, les Saumaïses *d*,
Gens hérissés de savantes fadaïses,
Le teint jauni, les yeux rouges & secs,
Le dos courbé sous un tas d'auteurs Grecs,
Tous noircis d'encre, & coëffés de poussière.
Je leur criai de loin, par la portière :
N'allez-vous pas dans le Temple du Goût,
Vous dégrasser ? Nous, messieurs ? point-du-tout.
Ce n'est pas la, grace au ciel, notre étude :

Le

c Dacier avait une littérature fort grande; il connaissait tout des anciens, hors la grace & la finesse : ses commentateurs ont partout de l'érudition, & jamais de goût; il traduit grossièrement les délicatesses d'Horace.

Si Horace dit à sa maîtresse : *Miseri, quibus intentata nites* : Dacier dit : *Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace, sans vous connaître*. Il traduit : *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus* : C'est à présent qu'il faut boire, & que sans rien craindre il faut danser de toute sa force. *Mox juniores querit adulteros* : Elles ne sont

pas plutôt mariées, qu'elles cherchent de nouveaux galans. Mais quoiqu'il défigure Horace, & que ses notes soient d'un savant peu spirituel, son livre est plein de recherches utiles, & on loue son travail, en voyant son peu de génie.

d Saumaïse est un auteur savant qu'on ne lit plus guères. Il commence ainsi sa défense du roi d'Angleterre Charles I. „ Anglais, qui „ vous renvoyez les têtes des „ rois comme des balles de „ paume, qui jouez à la boule „ avec des couronnes, & qui „ vous servez de sceptres comme de marottes.

LE TEMPLE DU GOUT. 323

Le goût n'est rien : nous avons l'habitude
De rédiger au long , de point en point ,
Ce qu'on pensa ; mais nous ne pensons point :

Après cet aveu ingénu , ces messieurs voulurent absolument nous faire lire certains passages de Dictys de Crète , & de Métrodore de Lampsaque , que Scaliger avait estropiés. Nous les remerciames de leur courtoisie , & nous continuâmes notre chemin. Nous n'eumes pas fait cent pas , que nous trouvâmes un homme entouré de peintres , d'architectes , de sculpteurs , de doreurs , de faux connaisseurs , de flateurs. Ils tournaient le dos au Temple du Goût.

D'un air content l'orgueil se reposait ,
Se pavanait sur son large visage :
Et mon Crassus , tout en ronflant disait :
J'ai beaucoup d'or , de l'esprit davantage :
Du goût , messieurs , j'en suis pourvû surtout ;
Je n'appris rien , je me connais à tout :
Je suis un aigle en conseil , en affaires :
Malgré les vents , les rocs & les corsaires ,
J'ai dans le port fait aborder ma nef :
Partant il faut qu'on me bâtit en bref
Un beau palais , fait pour moi , c'est tout dire ,
Où tous les arts soient en foule entassés ,
Où tout le jour je prétens qu'on m'admire.
L'argent est prêt , je parle , obéissez.
Il dit , & dort. Aussi-tôt la canaille
Autour de lui s'évertuë & travaille.
Certain maçon en Vitruve érige ;

X 2

Lui

324 LE TEMPLE DU GOUT

Lui trace un plan d'ornemens surchargé ;
 Nul vestibule , encor moins de façade ;
 Mais vous aurez une longue enfilade ;
 Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur ;
 Grands cabinets , fallon sans profondeur ;
 Petits trumeaux , fenêtres à ma guise ,
 Que l'on prendra pour des portes d'église ;
 Le tout boisé , verni , blanchi , doré ,
 Et des badauts à coup sûr admiré.

Réveillez-vous , monseigneur , je vous prie ;
 Criait un peintre ; admirez l'industrie
 De mes talens ; Raphaël n'a jamais
 Entendu l'art d'embellir un palais.

C'est moi qui fais annoblir la nature :
 Je couvrirais plafonds , voûte , voussure ,
 Par cent magots travaillés avec soin ,
 D'un pouce ou deux , pour être vûs de loin :

Craffus s'éveille ; il regarde , il rédige ;
 A tort , à droit , règle , approuve , corrige.
 A ses côtés , un petit curieux ,
 Lorgnette en mains , disait : Tournez les yeux ;
 Voyez ceci , c'est pour votre chapelle :
 Sur ma parole achetez ce tableau ,
 C'est Dieu le Père , en sa gloire éternelle ,
 Peint galamment dans le goût du *e* Vateau.

Et

e Vateau est un peintre Flamand , qui a travaillé à Paris , où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les pe-

tites figures qu'il a dessinées , & qu'il a très-bien groupées ; mais il n'a jamais rien fait de grand , il en était incapable.

LE TEMPLE DU GOUT. 325

Et cependant un fripon de libraire ,
Des beaux-esprits écumeur mercenaire ,
Tout Bellegarde à ses yeux étalait ,
Gacon , le Noble & jusqu'à Des-Fontaines ,
Recueils nouveaux , & journaux à centaines :
Et monseigneur voulait lire , & bâillait.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement , & que nous allions arriver au Temple , sans autre mauvaise fortune ; mais la route est plus dangereuse que je ne pensais. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuscade.

C'était un concert que donnait un homme de robe , fou de la musique qu'il n'avait jamais apprise , & encor plus fou de la musique Italienne , qu'il ne connaissait que par de mauvais airs inconnus à Rome , & estropiés en France par quelques filles de l'opéra.

Il faisait exécuter alors un long récitatif Français , mis en musique par un Italien , qui ne savait pas notre langue. En vain on lui remontra , que cette espèce de musique , qui n'est qu'une déclamation notée , est nécessairement asservie au génie de la langue , & qu'il n'y a rien de si ridicule que des scènes Françaises chantées à l'Italienne ; si ce n'est de l'Italien chanté dans le goût Français.

La nature féconde , ingénieuse & sage ,
Par ses dons partagés ornant cet univers ,
Parle à tous les humains , mais sur des tons divers ;
Ainsi que son esprit , tout peuple a son langage ,
Ses sons & ses accens , à sa voix ajustés ,

326 LE TEMPLE DU GOUT.

Des mains de la nature exactement notés :
L'oreille heureuse & fine en sent la différence.
Sur le ton des Français il faut chanter en France.
Aux loix de notre goût Lully fut se ranger ;
Il embellit notre art , au-lieu de le changer.

A ces paroles judicieuses , mon homme répondit en secouant la tête : Venez , venez , dit-il , on va vous donner du neuf. Il falut entrer , & voilà son concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques ,
Plus ennemis de l'art & du bon-sens ,
Défiguraient , sur des tons glapissants ,
Des vers Français , en fredons Italiques ;
Une bégueule en lorgnant se pâmait ;
Et certain fat , yvre de sa parure ,
En se mirant chevrotait , fredonnait ;
Et de l'index battant faux la mesure ,
Criaient , *Bravo* , lorsque l'on détonnait.

Nous sortimes au plus vite : ce ne fut qu'au travers de bien des aventures pareilles que nous arrivâmes enfin au Temple du Goût.

Jadis en Grèce on en posa
Le fondement ferme & durable :
Puis jusqu'au ciel on exhaussa
Le faite de ce temple aimable.
L'univers entier l'encensa.
Le Romain longtems intraitable ,
Dans ce séjour s'apprivoisa.

Le

LE TEMPLE DU GOUT. 327

Le Musulman , plus implacable ,
Conquit le temple , & le rasa.
En Italie on ramassa
Tous les débris , que l'infidèle
Avec fureur en dispersa.
Bientôt FRANÇOIS PREMIER osa
En bâtir un sur ce modèle.
Sa postérité méprisa
Cette architecture si belle.
Richelieu vint , qui répara
Le temple abandonné par elle.
LOUIS LE GRAND le décora :
Colbert , son ministre fidèle ,
Dans ce sanctuaire attira
Des beaux-arts la troupe immortelle ;
L'Europe jalouse admira
Ce temple en sa beauté nouvelle ;
Mais je ne fais s'il durera.
Je pourrais décrire ce temple ,
Et détailler les ornemens
Que le voyageur y contemple ;
Mais n'abusons point de l'exemple
De tant de faiseurs de romans ,
Surtout fuyons le verbiage
De monsieur de Félibien ,
Qui noyé éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet édifice précieux
N'est point chargé des antiquailles ,
Que nos très-gothiques ayeux

328 LE TEMPLE DU GOUT.

Entassaient, autour des murailles
De leurs temples, grossiers comme eux.
Il n'a point les défauts pompeux
De la chapelle de Versailles,
Ce colifichet fastueux,
Qui du peuple éblouit les yeux,
Et dont le connaisseur se raille.

Il est plus aisé de dire, ce que ce Temple
n'est pas, que de le faire connaître ce qu'il est.
J'ajouterai seulement en général, pour éviter
la difficulté :

Simple en était la noble architecture;
Chaque ornement, à sa place arrêté;
Y semblait mis par la nécessité;
L'art s'y cachait sous l'air de la nature;
L'œil satisfait embrassait sa structure,
Jamais surpris, & toujours enchanté.

Le Temple était environné d'une foule de
virtuoses, d'artistes & de juges de toute espè-
ce, qui s'efforçaient d'entrer, mais qui n'en-
traient point :

Car la Critique, à l'œil sévère & juste,
Gardant les clefs de cette porte auguste,
D'un bras d'airain fièrement repoussait
Le peuple Goth, qui sans cesse avançait.

Oh ! que d'hommes considérables, que de gens
du bel air, qui président si impérieusement à de
petites sociétés, ne sont point reçus dans ce Tem-
ple,

ple, malgré les diners qu'ils donnent aux beaux esprits, & malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les Journaux !

On ne voit point dans ce pourpris ,
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux-esprits ,
Qu'on vit soutenir dans Paris
Les Pradons & les *f* Scuderis ,
Contre les immortels écrits
Des Corneilles & des Racines.

On repoussait aussi rudement ces ennemis obscurs de tout mérite éclatant , ces insectes de la société, qui ne sont aperçus que parce qu'ils piquent. Ils auraient envié également Rocroy au grand Condé, Denain à Villars , & Polyeucte à Corneille. Ils auraient exterminé le Brun , pour avoir fait le tableau de la famille de Darius. Ils ont forcé le Moine à se tuer , pour avoir fait l'admirable fallon d'Hercule. Ils ont toujours dans les mains la ciguë, que leurs pareils firent boire à Socrate.

L'or-

f Scuderi était, comme de raison , ennemi déclaré de Corneille. Il avait une cabale qui le mettait fort au-dessus de ce père du théâtre. Il y a encor un mauvais ouvrage de Sarrazin , fait pour prouver que je ne fais quelle pièce de Scuderi, nommée *l'Amour tyrannique* , était le chef-d'œuvre de la scène française. Ce Scuderi se vantait, qu'il y

avait eu quatre portiers tués à une de ses pièces , & il disait qu'il ne céderait à Corneille , qu'en cas qu'on eût tué cinq portiers aux Cids & aux Horaces.

A l'égard de Pradon , on fait, que sa *Phédre* fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de Racine , & qu'il falut du tems pour faire céder la cabale au mérite.

330 LE TEMPLE DU GOUT.

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie
 L'intérêt, le soupçon, l'infame calomnie,
 Et souvent les dévots, monstres plus odieux,
 Entr'ouvrent en secret, d'un air mystérieux,
 Les portes des palais à leur cabale impie.
 C'est là que d'un Midas ils fascinent les yeux.
 Un fat leur applaudit, un méchant les appuie.
 Le mérite indigné, qui se tait devant eux,
 Verse en secret des pleurs que le tems seul effuie.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant
 paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée
 fit place à un spectacle plus plaisant ; c'était une
 foule d'écrivains de tout rang, de tout état &
 de tout âge, qui grattaient à la porte, & qui
 priaient la critique de les laisser entrer. L'un ap-
 portait un roman mathématique ; l'autre une
 harangue à l'académie ; celui-ci venait de com-
 poser une comédie métaphysique ; celui-là te-
 nait un petit recueil de ses poésies imprimé de-
 puis longtems *incognito*, avec une longue ap-
 probation *g* & un privilège. Cet autre venait
 présenter un mandement en style précieux, &
 était tout surpris, qu'on se mit à rire au-lieu
 de lui demander sa bénédiction. „ Je suis le ré-
 „ vérend père Albertus Garaffus, disait un moi-
 ne noir ; „ je prêche mieux que Bourdaloue ;
 „ car jamais Bourdaloue ne fit brûler de livres ;
 „ & moi j'ai déclamé avec tant d'éloquence con-
 „ tre

g Beaucoup de mauvais livres sont imprimés avec des ap-
 probations pleines d'éloges.

„ tre Pierre Bayle , dans une petite province
 „ toute pleine d'esprit ; j'ai touché tellement les
 „ auditeurs , qu'il y en eut six qui brûlèrent
 „ chacun leur Bayle. Jamais l'éloquence n'obtint
 „ un si beau triomphe. Allez , frère Garaïus ,
 lui dit la critique , „ allez , barbare ; sortez
 „ du Temple du Goût ; sortez de ma présence ,
 „ Visigoth moderne , qui avez insulté celui que
 „ j'ai inspiré. J'apporte ici Marie Alacoque ,
 disait un homme fort grave ; „ Allez souper avec
 elle , répondit la Déesse.

Un raisonneur avec un fausset aigre ,
 Criaît , Messieurs , je suis ce juge intègre ,
 Qui toujours parle ; arguë & contredit ;
 Je viens siffler tout ce qu'on applaudit.
 Lors la critique apparut , & lui dit :
 Ami Bardou , vous êtes un grand maître ;
 Mais n'entrerez en cet aimable lieu ;
 Vous y venez pour fronder notre Dieu ;
 Contentez-vous de ne le pas connaître.

Mr. Bardou se mit alors à crier : Tout le monde est trompé , & le fera. Il n'y a point de Dieu du Goût , & voici comme je le prouve. Alors il proposa , il divisa , il subdivisa , il distingua , il résuma ; personne ne l'écouta , & l'on s'empres-
 fait à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule insensée ,
 De ce parvis obstinément chassée ,
 Tout doucement venait la Motte Houdard ,
 Lequë disait d'un ton de papelard :

Ouvrez ,

332 LE TEMPLE DU GOUT.

*Ouvrez, messieurs, c'est mon Oedipe en prose h ;
 Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de choses
 De grace ouvrez ; je veux à Despréaux,
 Contre les vers, dire avec goût deux mots.*

La Critique le reconnut à la douceur de son maintien & à la dureté de ses derniers vers, & elle le laissa quelque tems entre Perrault & Chapelain, qui assiégeaient la porte depuis cinquante ans, en criant contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre versificateur, soutenu par deux petits satyres, & couvert de lauriers & de chardons.

*Je viens, dit-il i, pour rire & pour m'ébattre,
 Me rigolant, menant joyeux déduit,
 Et jusqu'au jour faisant le diable à quatre.*

Qu'est-ce que j'entens-là ? dit la Critique. C'est moi, reprit le rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir, & j'ai pris la saison du printems :

*Car les jeunes zéphyr, de leurs chaudes haleines
 Ont fondu l'écorce des eaux k.*

Plus

b Houdard de la Motte fit en 1728. un *Oedipe* en prose, & un *Oedipe* en vers. A l'égard de son *Oedipe* en prose, personne, que je sache, n'a pu le lire. Son *Oedipe* en vers fut joué trois fois. Il est imprimé avec ses autres œuvres dramatiques, & l'auteur a eu soin de mettre dans un aver-

tissement, que cette pièce a été interrompue au milieu du plus grand succès. Cet auteur a fait d'autres ouvrages estimés, quelques odes très-belles, de jolis opera, & des dissertations très-bien écrites.

i Vers de Rousseau.

k du même.

LE TEMPLE DU GOUT. 333

Plus il parlait ce langage , moins la porte s'ouvrait. Quoi ! l'on me prend donc , dit-il ,

Pour / une grenouille aquatique ,
Qui du fond d'un petit thorax ,
Va chantant pour toute musique ,
Brekeke , kake , koax , koax , koax ?

Ah ! bon Dieu ! s'écria la Critique ; quel horrible jargon ! elle ne put d'abord reconnaître celui qui s'exprimait ainsi. On lui dit que c'était Rousseau , dont les muses avaient changé la voix , en punition de ses méchancetés : elle ne pouvait le croire , & refusait d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ses premiers vers ; mais elle s'écria :

O vous , messieurs les beaux esprits ,
Si vous voulez être chéris
Du Dieu de la double montagne ,
Et que toujours dans vos écrits ,
Le Dieu du Goût vous accompagne ,
Faites tous vos vers à Paris ;
Et n'allez point en Allemagne.

Puis me faisant approcher , elle me dit tout bas , Tu le connais : il fut ton ennemi , & tu lui rens justice.

Tu vis sa muse indifférente ,
Entre l'autel & le fagot ,
Manier d'une main savante

De

- / Vers de Rousseau.

334 LE TEMPLE DU GOUT.

De David la harpe imposante ,
 Et le flageolet de Marot.
 Mais n'imité pas la faiblesse
 Qu'il eut de rimer trop longtems.
 Les fruits des rives du Permesse
 Ne croissent que dans le printems ;
 Et la froide & triste vieillesse
 N'est faite que pour le bon sens.

Après avoir donné cet avis , la Critique décida , que Rousseau passerait devant la Motte , en qualité de versificateur , mais que la Motte aurait le pas , toutes les fois qu'il s'agirait d'esprit & de raison.

Ces deux hommes si différens n'avaient pas fait quatre pas , que l'un pâlit de colère , & l'autre tressaillit de joie à l'aspect d'un homme , qui était depuis longtems dans ce Temple , tantôt à une place , tantôt à une autre.

C'était le discret Fontenelle ,
 Qui par les beaux-arts entouré ,
 Répandait sur eux , à son gré ,
 Une clarté douce & nouvelle.
 D'une planète , à tire d'aile ,
 En ce moment il revenait
 Dans ces lieux où le Gout tenait
 Le siège heureux de son empire.
 Avec Quinault il badinait ,
 Avec Mairan il raisonnait ;
 D'une main légère il prenait
 Le compas , la plume & la lyre.

Eh

Eh quoi ! cria Rousseau , je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes ? Quoi ! le bon goût souffrira dans son temple l'auteur des *Lettres du Ch. d'Her.* **, d'une *Passion d'Autonne* , d'un *Clair de Lune* , d'un *Ruisseau Amant de la Prairie* , de la *Tragédie d'Aspar* , d'*Endymion* , &c. Eh non , dit la Critique ; ce n'est pas l'auteur de tout cela que tu vois , c'est celui des *Mondes* , livre qui aurait dû t'instruire , de *Thétis* & de *Pélée* , opéra qui excite inutilement ton envie ; de l'*Histoire de l'Académie des Sciences* , que tu n'es pas à portée d'entendre.

Rousseau alla faire une épigramme ; & Fontenelle le regarda avec cette compassion philosophique qu'un esprit éclairé & étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne fait que rimer , & il alla prendre paisiblement sa place entre Lucrèce & Leibnitz *m.* Je demandai , pourquoi Leibnitz était là ? On me répondit que c'était pour avoir fait d'assez bons vers latins , quoiqu'il fût métaphysicien & géomètre ; & que la Critique le souffrait en cette place , pour tâcher d'adoucir ,

m Leibnitz , né à Leipfick le 23. Juin 1664. mort à Hanovre le 14. Novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il était plus universel que Newton , quoiqu'il n'ait peut-être pas été si grand mathématicien. Il joignait à une profonde étude de toutes les parties de la physique , un grand goût pour les belles-lettres ;

il faisait même des vers français. Il a paru s'égarer en métaphysique ; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des systèmes. Au reste , il dut sa fortune à sa réputation. Il jouissait de grosses pensions de l'Empereur d'Allemagne , de celui de Moscovie , du roi d'Angleterre , & de plusieurs autres Souverains.

d'adoucir , par cet exemple , l'esprit dur de la plupart de ses confrères.

Cependant la Critique se tournant vers l'auteur des *Mondes*, lui dit : Je ne vous reprocherai pas certains ouvrages de votre jeunesse , comme font ces cyniques jaloux ; mais je suis la Critique , vous êtes chez le Dieu du Gout ; & voici ce que je vous dis de la part de ce Dieu , du public , & de la mienne ; car nous sommes , à la longue , toujours tous trois d'accord ;

Votre muse sage & riante
Devrait aimer un peu moins l'art : .
Ne la gêtez point par le fard ,
Sa couleur est assez brillante.

A l'égard de Lucrèce , il rougit d'abord en voyant le cardinal son ennemi ; mais à peine l'eut-il entendu parler , qu'il l'aima. Il courut à lui , & lui dit en très-beaux vers Latins , ce que je traduis ici en assez mauvais vers Français.

Aveugle que j'étais , je crus voir la nature ;
Je marchai dans la nuit , conduit par Epicure.
J'adorai , comme un dieu , ce mortel orgueilleux ,
Qui fit la guerre au ciel , & détrôna les dieux.
L'ame ne me parut qu'une faible étincelle ,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu , je cède , & l'ame est immortelle ,
Aussi-bien que ton nom , mes écrits , & tes vers.

Le cardinal répondit à ce compliment très flatteur dans la langue de Lucrèce. Tous les poètes
Latins

Latins qui étaient là , le prirent pour un ancien Romain , à son air & à son style ; mais les poëtes Français sont fort fâchés qu'on fasse des vers dans une langue qu'on ne parle plus , & disent que puisque Lucrèce , né à Rome , embellissait Epicure en Latin , son adversaire né à Paris , devait le combattre en Français. Enfin , après beaucoup de ces retardemens agréables , nous arrivâmes jusqu'à l'autel , & jusqu'au trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore ,
Ce Dieu charmant que l'on ignore ,
Quand on cherche à le définir ;
Ce Dieu qu'on ne fait point servir ,
Quand avec scrupule on l'adore ,
Que la Fontaine fait sentir ,
Et que Vadius cherche encore.

Il se plaisait à consulter
Ces graces simples & naïves ,
Dont la France doit se vanter ;
Ces graces piquantes & vives ,
Que les nations attentives
Voulurent souvent imiter ;
Qui de l'art ne sont point captives ,
Qui régnaient jadis à la cour ,
Et que la nature & l'amour
Avaient fait naître sur nos rives :
Il est toujours environné
De leur troupe tendre & légère ;
C'est par leurs mains qu'il est orné ,

Mélanges &c.

Y

C'est

338 LE TEMPLE DU GOUT.

C'est par leurs charmes qu'il fait plaire ;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadème qu'au Parnasse
Composa jadis Apollon ,
Du laurier du divin Maron ;
Du lierre & du myrte d'Horace ,
Et des roses d'Anacréon.

Sur son front règne la sagesse ;
Le sentiment & la finesse
Brillent tendrement dans ses yeux ;
Son air est vif , ingénieux ;
Il vous ressemble enfin , Sylvie ,
A vous que je ne nomme pas ,
De peur des cris & des éclats
De cent beautés que vos apas
Font dessécher de jalousie.

Non loin de lui , Rollin dictait n

Quel-

n Charles Rollin , ancien recteur de l'université & professeur royal , est le premier homme de l'université , qui ait écrit purement en français pour l'instruction de la jeunesse , & qui ait recommandé l'étude de notre langue , si nécessaire & cependant si négligée dans les écoles. Son livre du *Traité des études* respire le bon goût , & la saine littérature presque partout. On lui reproche seulement de descendre dans des minuties. Il ne s'est guères éloigné du

bon goût que quand il a voulu plaisanter, *Tom. III. pag. 305.* en parlant de Cyrus : *Aussi-tôt , dit-il , on équipe le petit Cyrus en échançon ; il s'avance gravement , la serviette sur l'épaule , & tenant la coupe délicatement entre trois doigts : J'ai appréhendé , dit le petit Cyrus , que cette liqueur ne fût du poison. Comment cela ? Oui , mon papa. Et en un autre endroit , en parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfans : Une balle , un ballon , un sabot , sont fort de leur goût.*

Quelques leçons à la jeunesse ,
 Et , quibiqu'en robe , on l'écoutait ,
 Chose assez rare à son espèce.
 Près de là , dans un cabinet ,
 Que o Girardon & le Puget
 Embellissaient de leur sculpture ,
 Le Pouffin sagement peignait p ;
 Le Brun fièrement dessinait q ;

Le

goût. Depuis le toit jusqu'à la cave , tout parlait Latin chez Robert Etienne. Il serait à souhaiter , qu'on corrigeât ces mauvaises plaisanteries dans la première édition qu'on fera de ce livre , si estimable d'ailleurs.

o Girardon mettait dans ses statues plus de grace , & le Puget plus d'expression. Les bains d'Apollon sont de Girardon ; mais il n'a pas fait les chevaux , ils sont de Marfi. sculpteur digne d'avoir mêlé ses travaux avec Girardon. Le Milon & le gladiateur sont du Puget.

p Le Pouffin , né aux Andelis en 1594. n'eut de maître que son génie , & quelques estampes de Raphaël , qui lui tombèrent entre les mains. Le désir de consulter la belle nature dans les antiques , le fit aller à Rome , malgré les obstacles qu'une extrême pauvreté mettait à ce voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvre , qu'il ne vendait que

sept écus pièce. Appelé en France par le secrétaire d'état De'noyers , il y établit le bon goût de la peinture : mais persécuté par ses envieux , il s'en retourna à Rome , où il mourut avec une grande réputation , & sans fortune. Il a sacrifié le coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses sacremens sont trop gris : cependant il y a dans le cabinet de Mgr. le duc d'Orléans un ravissement de St. Paul , du Pouffin , qui fait pendant avec la vision d'Ezechiel , de Raphaël , & qui est d'un coloris assez fort. Ce tableau n'est point déparé du tout par celui de Raphaël ; & on les voit tous deux avec un égal plaisir.

q Le Brun disciple de Vouet , n'a péché que dans le coloris. Son tableau de la famille d'Alexandre est beaucoup mieux coloré que ses batailles. Ce peintre n'a pas un si grand goût de l'antique , que le Pouffin & Raphaël ; mais il a autant

Le Sueur entr'eux se plaçait r ;
 On l'y regardait sans murmure ;
 Et le Dieu , qui de l'œil suivait
 Les traits de leur main libre & sûre ,
 En les admirant , se plaignait
 De voir qu'à leur docte peinture ,
 Malgré leurs efforts il manquait
 Le coloris de la nature.
 Sous ses yeux , des amours badins
 Ranimaient ces touches savantes ,
 Avec un pinceau que leurs mains
 Trempaient dans les couleurs brillantes
 De la palette de / Rubens.

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le sanctuaire bien des gens qui passaient , il y a soixante ou quatre-vingt ans pour être les plus chers favoris du Dieu du Goût. Les Pavillons , les Benferades , les Pelissons , les Segras t , les St.

tant d'invention que Raphaël , & plus de vivacité que le Poussin. Les estampes des batailles d'Alexandre sont plus recherchées que celles des batailles de Constantin par Raphaël & par Jules Romain.

r Eustache le Sueur était un excellent peintre , quoi qu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait était dans le grand goût ; mais il manquait encor de beau coloris.

Ces trois peintres sont à la tête de l'école Française.

/ Rubens égale le Titien pour le coloris ; mais il est fort au dessous de nos peintres Français pour la correction du dessin.

t Segras est un poète très-faible ; on ne lit point ses églogues , quoique Boileau les ait vantées. Son Eneïde est du style de Chapelain. Il y a un opera de lui ; c'est Rolland & Angelique , sous le titre de *l'Amour guéri par le tems*. On voit ces vers dans le prologue :

Pour couronner leur tête

En

St. Evremonds , les Balzacs , les Voitures , ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avaient autrefois , me dit un de mes guides ; ils brillaient avant que les beaux jours des belles - lettres fussent arrivés ; mais peu-à-peu ils ont cédé aux véritablement grands - hommes. Ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet , la plupart n'avaient guères que l'esprit de leur tems , & non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

Déjà de leurs faibles écrits

Beaucoup de graces sont ternies :

Ils sont comptés encor au rang des beaux-esprits ,

Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le sanctuaire , en récitant ce vers de Despréaux :

Que Segrais dans l'éplogue encharme les forêts.

Mais la critique ayant lu , par malheur pour lui , quelques pages de son *Enéïde* en vers Français , le renvoya assez durement , & laissa venir à sa place madame u de la Fayette , qui avait

En cette fête ,

Allons dans nos jardins ,

Avec les lis de Charlemagne ,

Assembler les jaspins ,

Qui parfument l'Espagne.

La *Zaïde* est un roman purement écrit , & entre les mains de tout le monde ; mais il n'est pas de lui.

u Voici ce que Mr. Huet , évêque d'Avranches , rapporte , page 204. de ses commentaires , édition d'Amsterdam :

„ Madame de la Fayette né-

„ gligea si fort la gloire qu'elle

„ le méritait , qu'elle laissa sa

„ *Zaïde* paraître sous le nom

„ de Segrais : & lorsque j'eus

„ rap-

avait mis sous le nom de Segrais le roman aimable de *Zaïde*, & celui de la *princesse de Clèves*.

On ne pardonne pas à Pelisson d'avoir dit gravement tant de puérilités dans son histoire de l'académie Française, & d'avoir rapporté, comme des bons-mots, des choses assez grossières. x Le doux, mais faible Pavillon, fait sa cour humblement à mad. Deshoulières, qui est placée fort au-dessus de lui. L'inégal y Saint-Evremond n'ose parler de vers à personne. Balzac assomme de longues phrases hyperboliques
Voitu-

„ rapporté cette anecdote,
„ quelques amis de Segrais,
„ qui ne savaient pas la vérité,
„ se plaignirent de ce trait,
„ comme d'un outrage fait à sa mémoire. Mais c'était
„ un fait dont j'avais été longtems
„ témoin oculaire, & c'est ce que je suis
„ en état de prouver par plusieurs
„ lettres de madame de la Fayette,
„ & par l'original du manuscrit de la
„ *Zaïde*, dont elle m'envoyait les
„ feuilles à mesure qu'elle les composait.

x Voici ce que Pelisson rapporte
„ comme des bons mots. Sur ce qu'on
„ parlait de marier Voiture, fils d'un
„ marchand de vin, à la fille d'un
„ pourvoyeur de chez le roi :

*O que ce beau couple d'amans
Va goûter de contentemens !
Que leurs délices seront grandes !*

*Ils seront toujours en festin ;
Car si la P R O U fournit les
viandes ,*

V O I T U R E fournira le vin !

Il ajoute que madame Desloges jouant au jeu des proverbes, dit à Voiture : „ Ce „ lui-ci ne vaut rien, percez „ nous en d'un autre. “ Son histoire de l'académie est remplie de pareilles minuties, écrites languissamment : & ceux qui lisent ce livre sans prévention, sont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avait alors quarante personnes intéressées à le louer.

y On fait à quel point St. Evremond était mauvais poète. Ses comédies sont encor plus mauvaises. Cependant il avait tant de réputation, qu'on lui offrit cinq cent louis pour imprimer sa comédie de *Sire Politik*.

2 Voiture & Benferade , qui lui répondent par des pointes & des jeux de mots dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchais le fameux comte de Buffy. Mad. de Sévigné , qui est aimée de tous ceux qui habitent le Temple , me dit , que son cher cousin , homme de beaucoup d'esprit , un peu trop vain , n'avait jamais pu réussir à donner au Dieu du Goût

2 Voiture est celui de tous ces illustres du tems passé , qui eut le plus de gloire , & celui dont les ouvrages le méritent le moins , si vous en exceptez quatre ou cinq petites pièces de vers , & peut-être autant de lettres. Il passait pour écrire des lettres mieux que Pline , & ses lettres ne valent guères mieux que celles de le Pays & de Bourlant. Voici quelques-uns de ses traits : „ Lorsque „ vous me déchirez le cœur „ & que vous le mettez en „ mille pièces , il n'y en a pas „ une qui ne soit à vous , & un „ de vos souris consfit mes „ plus amères douleurs. Le „ regret de ne vous plus voir „ me coûte , sans mentir , plus „ de cent mille larmes. Sans „ mentir , je vous conseille „ de vous faire roi de Madère. Imaginez-vous le plaisir „ d'avoir un royaume tout de „ sucre. A dire le vrai nous y „ vivrions avec beaucoup de „ douceur.

Il écrit à Chapelain : „ Et „ notez quand il me vient en

„ la pensée , que c'est au plus „ judicieux homme de notre „ siècle , au père de la *Lionne* „ & de la *Pucelle* que j'écris „ les cheveux me dressent si „ fort à la tête qu'il semble „ d'un hériflon.

Souvent rien n'est si plat que sa poésie.

*Nous trouvâmes près Sercotte ,
Cus étrange , Et vrai pourtant ,
Des bœufs qu'on voyait broutant
Dessus le bout d'une motte ;
Et plus bas quelques cochons ,
Et bon nombre de moutons.*

Cependant Voiture a été admiré , parce qu'il est venu dans un tems où l'on commençait à sortir de la barbarie , & où l'on courait après l'esprit sans le connaître. Il est vrai , que Despréaux l'a comparé à Horace : mais Despréaux était alors jeune. Il payait volontiers ce tribut à la réputation de Voiture , pour attaquer celle de Chapelain , qui passait alors pour le plus grand génie de l'Europe ; & Despréaux a retracé depuis ces éloges.

344 LE TEMPLE DU GOUT.

Goût cet excès de bonne opinion que le comte de Buffy avait de messire Roger de Rabutin.

Buffy, qui s'estime & qui s'aime,
 Jusqu'au point d'en être ennuyeux,
 Est censuré dans ces beaux lieux,
 Pour avoir d'un ton glorieux
 Parlé trop souvent de lui-même. *a*
 Mais son fils, son aimable fils,
 Dans le Temple est toujours admis;
 Lui, qui sans flater, sans médire,
 Toujours d'un aimable entretien,
 Sans le croire, parle aussi-bien
 Que son père croyait écrire.
 Je vis arriver en ce lieu
 Le brillant abbé de Chaulieu,
 Qui chantait en sortant de table.
 Il osait caresser le Dieu,
 D'un air familier, mais aimable.
 Sa vive imagination
 Prodiguait dans sa douce yvresse
 Des beautés sans correction, *b*

Qui

a) Il écrivit au roi: Sire, un homme comme moi, qui a de la naissance, de l'esprit & du courage... J'ai de la naissance, & l'on dit que j'ai de l'esprit pour faire estimer ce que je dis.

b L'abbé de Chaulieu dans

une épître au marquis de la Fare, connue dans le public sous le titre du *Déiste*, dit: *J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides; Déjà venaient frapper mes oreilles timides Les affreux cris du chien de l'empire*

LE TEMPLE DU GOUT. 345

Qui choquaient un peu la justesse,
Mais respiraient la passion.

c La Fare, avec plus de mollesse,
En baissant sa lyre d'un ton,
Chantait auprès de sa maîtresse
Quelques vers sans précision,
Que le plaisir & la paresse
Disaient sans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux, le vif Hamilton, d
Toujours armé d'un trait qui blesse,

Médifait

pire des morts.

Le moment d'après il fait le
portrait d'un confesseur, &
parle d'un Dieu d'Israël.

*Lorsqu'au bord de mon lit une
voix menaçante*

*Des volontés du Ciel interprète
lassante.*

Voilà bien le confesseur. Dans
une autre pièce sur la Divi-
nité, il dit :

*D'un Dieu, moteur de tout,
j'adore l'existence :*

*Ainsi l'on doit passer avec tran-
quillité*

*Les ans que nous départ l'aveu-
gle destinée.*

Ces remarques sont exactes,
& Mr. de St. Marc s'est trompé
en disant dans son édition
de Chaulieu qu'elles ne l'é-
taient pas. On trouve dans ses
poésies beaucoup de contra-
dictions pareilles. Il n'y a pas
trois pièces écrites avec une
correction continue ; mais les

beautés de sentiment & d'ima-
gination, qui y sont répandues,
en rachètent les défauts.

L'abbé de Chaulieu mourut
en 1720. âgé de près de qua-
tre-vingt ans, avec beaucoup
de courage d'esprit.

c Le marquis de la Fare,
auteur des mémoires qui por-
tent son nom, & de quelques
pièces de poésie, qui respirent
la douceur de ses mœurs, était
plus aimable homme, qu'ai-
mable poète. Il est mort en
1718. Ses poésies sont imprimees
à la suite des œuvres de
l'abbé de Chaulieu, son inti-
me ami, avec une préface
très-partiale & pleine de dé-
fauts.

d Le comte Antoine Hamil-
ton, né à Caën en Normandie,
a faits des vers pleins de feu
& de légèreté. Il était fort sa-
tyrique,

346 LE TEMPLE DU GOUT.

Médifait de l'humaine espèce ,
 Et même d'un peu mieux , dit-on ,
 L'aisé , le tendre Saint Aulaire ,
 Plus vieux encor qu'Anacréon ,
 Avait une voix plus légère :
 On voyait les fleurs de Cythère ,
 Et celles du sacré vallon ,
 Orner sa tête octogenaire.

Le Dieu aimait fort tous ces messieurs , & surtout ceux qui ne se piquaient de rien ; il avertissait Chaulieu , de ne se croire que le premier des poètes négligés , & non pas le premier des bons poètes.

Ils faisaient conversation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leur tems. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'hôtel de Rambouillet *f* , ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes étourdis.

On y fait fuir également
 Le précieux , le pédantisme ,
 L'air empesté du syllogisme ,
 Et l'air fou de l'importement.
 C'est là qu'avec grace on allie
 Le vrai savoir à l'enjouement ,

Et

e Mr. de St. Aulaire , a l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans , faisait encor des chansons aimables.

f Déspréaux alla reciter ses

ouvrages à l'hôtel de Rambouillet. Il y trouva Chapelain , Cottin , & quelques gens de pareil goût , qui le reçurent fort mal.

Et la justesse à la faillie.
L'esprit en cent façons se plie ;
On fait lancer , rendre , effuyer
Des traits d'aimable raillerie ;
Le bon sens , de peur d'ennuyer ,
Se déguise en plaisanterie.

Là se trouvait Chapelle , ce génie plus débouché encor que délicat , plus naturel que poli , facile dans ses vers , correct dans son style , libre dans ses idées. Il parlait toujours au Dieu du Goût sur les mêmes rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour :

Régalez mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées ,
Qui chez Richelet étalées ,
Quelquefois sans invention ,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables , que je rencontrai le président de Maisons , homme très-éloigné de dire des riens , homme aimable & solide , qui avait aimé tous les arts.

O transports ! ô plaisirs ! ô momens pleins de charmes !
Cher Maisons , m'écriai-je , en l'arrosant de larmes ,
C'est toi que j'ai perdu , c'est toi que le trépas ,
A la fleur de tes ans , vint fraper dans mes bras.
La mort , l'affreuse mort fut sourde à ma prière.
Ah ! puisque le destin nous voulait séparer ,
C'était à toi de vivre , à moi seul d'expirer.

Hélas !

348 LE TEMPLE DU GOUT.

Hélas ! depuis le jour où j'ouvris la paupière ,
 Le ciel pour mon partage a choisi les douleurs ;
 Il sème de chagrins ma pénible carrière ;
 La tienne était brillante & couverte de fleurs.
 Dans le sein des plaisirs , des arts & des honneurs ,
 Tu cultivais en paix les fruits de ta sagesse ;
 Ta vertu n'était point l'effet de ta faiblesse ;
 Je ne te vis jamais offusquer ta raison
 Du bandeau de l'exemple & de l'opinion.
 L'homme est né pour l'erreur , on voit la molle argile ,
 Sous la main du potier , moins souple & moins docile ,
 Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers ,
 Précepteurs ignorans de ce faible univers.
 Tu bravas leur empire , & tu ne sus te rendre
 Qu'aux paisibles douceurs de la pure amitié ;
 Et dans toi la nature avait associé
 A l'esprit le plus ferme , un cœur facile & tendre.

Parmi ces gens d'esprit nous trouvâmes quelques jésuites. Un janséniste dira , que les jésuites se foudrent partout ; mais le Dieu du Goût reçoit aussi leurs ennemis , & il est assez plaisant de voir dans ce temple Bourdaloue qui s'entretient avec Pascal sur le grand art de joindre l'éloquence au raisonnement. Le P. Bouhours est derrière eux , marquant sur des tablettes toutes les fautes de langage , & toutes les négligences qui leur échappent.

Le cardinal ne put s'empêcher de dire au père Bouhours :

Quittez

LE TEMPLE DU GOUT. 349

Quittez d'un censeur pointilleux

La pédantesque diligence ;

Aimons jusqu'aux défauts heureux

De leur mâle & libre éloquence.

J'aime mieux errer avec eux ,

Que d'aller , censeur scrupuleux ,

Peser des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse que je ne le rapporte ; mais nous autres poètes , nous sommes souvent très impolis pour la commodité de la rime.

Je ne m'arrêtai pas dans ce temple à voir les seuls beaux-esprits.

Vers enchanteurs , exacte prose ,

Je ne me borne point à vous.

N'avoir qu'un goût est peu de chose :

Beaux-Arts , je vous invoque tous !

Musique , danse , architecture ,

Art de graver , docte peinture ,

Que vous m'inspirez de desirs !

Beaux-Arts , vous êtes des plaisirs ;

Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je vis les muses présenter tour-à-tour sur l'autel du Dieu , des livres , des desseins , & des plans de toute espece. On voit sur cet autel , le plan de cette belle façade du Louvre , dont on n'est point redevable au cavalier Bernini , qu'on fit venir inutilement en France avec tant de fraix , & qui fut construite par Perrault & par

350. LE TEMPLE DU GOUT:

par Louis le Vau , grands artistes trop peu connus. Là est le dessein de la porte St. Denis , dont la plupart des Parisiens ne connaissent pas plus la beauté , que le nom de François Blondel , qui acheva ce monument. Cette admirable fontaine g , qu'on regarde si peu , & qui est ornée des précieuses sculptures de Jean Gougeon ; mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de Bouchardon , & qui semble accuser la grossière rusticité de toutes les autres. Le portail de Saint Gervais , chef-d'œuvre d'architecture , auquel il manque une église , une place , & des admirateurs , & qui devrait immortaliser le nom de Desbrosses , encor plus que le palais du Luxembourg qu'il a aussi bâti. Tous ces monumens négligés par un vulgaire toujours barbare , & par les gens du monde toujours légers , attirent souvent les regards du Dieu.

On nous fit voir ensuite la bibliothèque de ce palais enchanté ; elle n'était pas ample. On croira bien , que nous n'y trouvames pas

L'amas curieux & bizarre
De vieux manuscrits vermoulus ,
Et la suite inutile & rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.
Le Dieu daigna de sa main même
En leur rang placer ces auteurs ,

Qu'on

g La fontaine St. Innocent; abbé de Claigni , & les sculptures de Jean Gougeon.

LE TEMPLE DU GOUT. 351

Qu'on lit, qu'on estime & qu'on aime,
Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres y sont corrigés & retranchés de la main des mûses. On y voit entr'autres, l'ouvrage de Rabelais, réduit tout-au-plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un style, & qui chante du même ton les Psaumes de David & les merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuillets. Voiture & Sarrazin n'ont pas, à eux deux, plus de soixante pages.

Tout l'esprit de Bayle se trouve dans un seul tome, de son propre aveu ; car ce judicieux philosophe, ce juge éclairé de tant d'auteurs & de tant de sectes, disait souvent, qu'il n'aurait pas composé plus d'un *in folio*, s'il n'avait écrit que pour lui, & non pour les libraires. *h*

Enfin, on nous fit passer dans l'intérieur du sanctuaire. Là les mystères du Dieu furent dévoilés : là je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité : un petit nombre de véritablement grands-hommes s'occupaient à corriger ces fautes de leurs écrits excellens, qui seraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions, & des détails inutiles dans son roman moral, & rayait le titre de poème épique

h C'est ce que Bayle lui-même écrivit au fleur des Maizeaux,

que quelques zélés indiscrets lui donnent ; car il avoué sincèrement qu'il n'y a point de poème en prose.

L'éloquent Bossuet voulait bien rayer quelques familiarités échapées à son génie vaste , impétueux & facile , lesquelles déparent un peu la sublimité de ses oraisons funèbres ; & il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Egyptiens.

Ce grand , ce sublime Corneille ,
Qui plut bien moins à notre oreille ,
Qu'à notre esprit qu'il étonna :
Ce Corneille qui crayonna :
L'ame d'Auguste , de Cinna ,
De Pompée & de Cornélie ,
Jettait au feu sa Pulchérie ,
Agéfilas & Suréna ,
Et sacrifiait , sans faiblesse ,
Tous ses enfans infortunés ,
Fruits languissans de sa vieillesse ,
Trop indignes de leurs aînés.

Plus pur , plus élégant , plus tendre ,
Et parlant au cœur de plus près ;
Nous attachant sans nous surprendre ,
Et ne se démentant jamais ,
Racine observe les portraits ,
De Bajazet , de Xipharès ;

De

3 Terme dont Corneille se sert dans une de ses épitres.

De Britannicus , d'Hippolite.
A peine il distingue leurs traits ;
Ils ont tous le même mérite ;
Tendres , galans , doux & discrets ;
Et l'amour qui marche à leur suite ,
Les croit des courtifans Français.
Toi , favori de la nature ,
Toi , la Fontaine , auteur charmant ,
Qui bravant & rime & mesure ,
Si négligé dans ta parure ,
N'en avais que plus d'agrément :
Sur tes écrits inimitables ,
Di-nous quel est ton sentiment ;
Eclaire notre jugement
Sur tes contes & sur tes fables.

La Fontaine , qui avait conservé la naïveté de son caractère , & qui dans le Temple du Gout joignait un sentiment éclairé à cet heureux & singulier instinct , qui l'inspirait pendant sa vie , retranchait quelques-unes de ses fables. Il accourcissait presque tous ses contes , & déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes imprimées par ces éditeurs qui vivent des sottises des morts.

Là régnait Despréaux , leur maître en l'art d'écrire ,
Lui qu'arma la raison des traits de la satire ;
Qui , donnant le précepte & l'exemple à la fois ,
Etablit d'Apollon les rigoureuses loix.
Il revoit ses enfans avec un œil sévère ;

Mélanges &c.

Z

De

354 LE TEMPLE DU GOUT.

De la triste *Equivoque* il rougit d'être père ;
Et rit des traits manqués du pinceau faible & dur ,
Dont il défigura le vainqueur de Namur ;
Lui-même il les efface , & semble encor nous dire ,
Ou sachez vous connaître , ou gardez-vous d'écrire.

Despréaux , par un ordre exprès du Dieu du
Gout , se réconciliait avec Quinault , qui est
le poète des graces , comme Despréaux est le
poète de la raison.

Mais le fèvre satyrique
Embrassait encor , en grondant ,
Cet aimable & tendre lyrique ,
Qui lui pardonnait en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous , disait
Despréaux , que vous ne conveniez , qu'il y a
bien des fadeurs dans ces opéra si agréables.
Cela peut bien être , dit Quinault ; mais avouez
aussi , que vous n'eussiez jamais fait *Atys* , ni
Armide.

Dans vos scrupuleuses beautés
Soyez vrai , précis , raisonnable :
Que vos écrits soient respectés ;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué Despréaux , & embrassé tendrement Quinault , je vis l'inimitable Molière ,
& j'osai lui dire :

Le sage , le discret Térence ,
Est le premier des traducteurs :

Jamais

Jamais dans sa froide élégance
Des Romains il n'a peint les mœurs :
Tu fus le peintre de la France.
Nos bourgeois à fors préjugés ,
Nos petits marquis rengorgés ,
Nos robins toujours arrangés ,
Chez toi venaient se reconnaître ;
Et tu les aurais corrigés ,
Si l'esprit humain pouvait l'être.

Ah ! disait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple ? Que n'ai-je toujours été le maître de mon tems ! J'aurais trouvé des dénouemens plus heureux ; j'aurais moins fait descendre mon génie au bas comique.

C'est ainsi que tous ces maîtres de l'art montraient leur supériorité , en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité est soumise , & dont nul grand homme n'est exempt.

Je connus alors que le Dieu du Goût est très-difficile à satisfaire , mais qu'il n'aime point à demi. Je vis , que les ouvrages qu'il critique le plus en détail , sont ceux qui en tout lui plaisent davantage.

Nul auteur avec lui n'a tort ,
Quand il a trouvé l'art de plaire :
Il le critique sans colère ,
Il l'applaudit avec transport.
Melpomène étalant ses charmes ,
Vient lui présenter ses héros ,
Et c'est en répandant des larmes

356 LE TEMPLE DU GOUT.

Que ce Dieu connaît leurs défauts.
Malheur à qui toujours raisonne,
Et qui ne s'attendrit jamais !
Dieu du Goût, ton divin palais
Est un séjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le
Dieu leur parla à-peu-près dans ce sens ; car il ne
m'est pas donné de dire ses propres mots.

Adieu, mes plus chers favoris,
Comblés des faveurs du Parnasse ;
Ne souffrez pas que dans Paris
Mon rival usurpe ma place.

Je fais qu'à vos yeux éclairés
Le faux-goût tremble de paraître ;
Si jamais vous le rencontrez,
Il est aisé de le connaître.

Toujours accablé d'ornemens,
Composant sa voix, son visage ;
Affecté dans ses agrémens,
Et précieux dans son langage.

Il prend mon nom, mon étendart ;
Mais on voit assez l'imposture ;
Car il n'est que le fils de l'art,
Moi, je le suis de la nature.



LETTRE

L E T T R E
A M. D E C * * * ,
S U R
LE TEMPLE DU GOUT.

MONSIEUR , vous avez vu , & vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conquë & exécutée. C'était une plaifanterie de fociété. Vous y avez eu part comme un autre ; chacun fourniffait fes idées ; & je n'ai guères eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit.

M. de ** difait que c'était dommage que Bayle eût enflé fon dictionnaire de plus de deux cent articles de ministres & de professeurs Lutheriens ou Calviniftes ; qu'en cherchant l'article de *Céfar* , il n'avait rencontré que celui de *Jean Céſarius* , professeur à Cologne ; & qu'au lieu de *Scipion* , il avait trouvé ſix grandes pages ſur *Gérard Scioppius*. De-là on concluait à la pluralité des voix , à réduire Bayle en un ſeul tome , dans la bibliothèque du temple du Gôût.

Vous m'affuriez tous que vous aviez été allez ennuyés en liſant l'hiſtoire de l'académie Françaife ; que vous vous intéreſſiez fort peu.

à tous les détails des ouvrages de *Balefdeus*, de *Porcheres*, de *Bardin*, de *Baudoin*, de *Faret*, de *Colletet*, & d'autres pareils grands hommes ; & je vous en crus sur votre parole. On ajoutait qu'il n'y a guères aujourd'hui de femmes d'esprit qui n'écrive de meilleures lettres que Voiture ; on disait que saint-Evre-mont n'aurait jamais dû faire de vers, & qu'on ne devait pas imprimer toute sa prose. C'est le sentiment du public éclairé ; & moi qui trouve toujours tous les livres trop longs, & sur-tout les miens, je réduisais aussi-tôt tous ces volumes à très-peu de pages.

Je n'étais en tout cela que le secrétaire du public : si ceux qui perdent leur cause se plaignent, ils ne doivent pas s'adresser à celui qui a écrit l'arrêt.

Je fais que des politiques ont regardé cette innocente plaisanterie du *Temple du Goût* comme un grave attentat. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un mal-intentionné qui puisse avancer, que le château de Versailles n'a que sept croisées de face sur la cour, & soutenir que le Brun, qui était premier peintre du roi, a manqué de coloris.

Des rigoristes disent, qu'il est impie de mettre des filles de l'opéra, Lucrece & des docteurs de Sorbonne dans le *Temple du Goût*.

Des auteurs, auxquels on n'a point pensé, crient à la satire, & se plaignent que leurs défauts sont désignés, & leurs grandes beautés passées sous silence ; crime irrémissible qu'ils ne pardonneront de leur vie ; & ils appellent le

Temple

Temple du Goût un libelle diffamatoire.

On ajoute qu'il est d'une ame noire , de ne louer personne sans un petit correctif ; & que dans cet ouvrage dangereux nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons caressés.

Je répondrai en deux mots à cette accusation. Qui loue tout , n'est qu'un flatteur. Celui-là seul fait louer , qui loue avec restriction.

Ensuite , pour mettre de l'ordre dans nos idées , comme il convient dans ce siècle éclairé , je dirai qu'il faudrait un peu distinguer entre la *Critique* , la *Satyre* & le *Libelle*.

Dire que le *Traité des Etudes* est un livre à jamais utile , & que par cette raison même il en faut retrancher quelques plaisanteries , & quelques familiarités peu convenables à ce sérieux ouvrage : dire que les *Mondes* est un livre charmant & unique , & qu'on est fâché d'y trouver que *le jour est une beauté blonde* , & *la nuit une beauté brune* , & d'autres petites douceurs : voilà , je crois , de la critique.

Que Despréaux ait écrit :

.... Pour trouver un auteur sans défaut ,
La raison dit Virgile , & la rime Quinaut.

C'est de la satire , & de la satire même assez injuste en tout sens , (avec le respect que je lui dois) ; car la rime de *défaut* n'est point assez belle pour rimer avec *Quinaut* ; & il est aussi peu vrai de dire que Virgile est sans défaut , que de dire que Quinaut est sans naturel & sans graces.

Z 4

Le

Les *Couplets* de Rousseau , le *Masque de Laverne* , & telle autre horreur , certains ouvrages de Gacon ; voilà ce qui s'appelle un *libelle diffamatoire*.

Tous les honnêtes gens qui pensent , sont *critiques* ; les malins sont *satyriques* ; les pervers sont des *libelles* : & ceux qui ont fait , avec moi , le *Temple du Goût* , ne sont assurément ni malins , ni méchants.

Enfin , voilà ce qui nous amusa pendant plus de quinze jours. Les idées se succédaient les unes aux autres ; on changeait tous les soirs quelque chose , & cela a produit sept ou huit *Temple du Goût* , absolument différens.

Un jour nous y mettions les étrangers , le lendemain nous n'admettions que les Français. Les Maffei , les Popes , les Bononcini ont perdu à cela plus de cinquante vers , qui ne sont pas fort à regretter. Quoi qu'il en soit , cette plaisanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaises & des plus infidèles copies d'un des plus négligés brouillons de cette bagatelle , ayant couru dans le monde , a été imprimée sans mon aveu ; & celui qui l'a donnée , quel qu'il soit , a très-grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encore de donner cette nouvelle édition : il ne faut jamais prendre le public pour le confident de ses amusemens ; mais la sottise est faite , & c'est un de ces cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle ; & le public aura cette petite esquisse (si cela même peut
en

en mériter le nom) telle qu'elle a été faite dans une société où l'on savait s'amuser sans la ressource du jeu , où l'on cultivait les belles lettres sans esprit de parti , où l'on aimait la vérité plus que la satire , & où l'on savait louer sans flatterie.

S'il avait été question de faire un traité du Goût , on aurait prié les *de Côtes* & les *Beaufrancis* de parler d'architecture , les *Coypels* de définir leur art avec esprit , les *Destouches* de dire quelles sont les graces de la musique , les *Crébillons* de peindre la terreur qui doit animer le théâtre : pour peu que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il fait , cela aurait fait un gros *in-folio* ; mais on s'est contenté de mettre en général les sentimens du public , dans un petit écrit sans conséquence , & je me suis chargé uniquement de tenir la plume.

Il me reste à dire un mot sur notre jeune noblesse qui employe l'heureux loisir de la paix à cultiver les lettres & les arts ; bien différente en cela des augustes Visigoths leurs ancêtres , qui ne savaient pas signer leurs noms. S'il y a encor dans notre nation si polie , quelques barbares & quelques mauvais plaisans qui osent désapprouver des occupations si estimables , on peut assurer qu'ils en feraient autant , s'ils le pouvaient. Je suis très-persuadé que , quand un homme ne cultive point un talent , c'est qu'il ne l'a pas ; qu'il n'y a personne qui ne fit des vers , s'il était né poète ; & de la musique , s'il était né musicien.

Il faut seulement que les graves critiques ,
aux

aux yeux desquels il n'y a d'amusement honorable dans le monde que le lansquenet & le biribi , sachent que les courtisans de Louis XIV , au retour de la conquête de Hollande en 1672 , dansèrent à Paris sur le théâtre de *Lully* , dans le jeu de paume de *Belleaire* , avec les danseurs de l'opéra , & que l'on n'osa pas en murmurer. A plus forte raison doit-on , je crois , pardonner à la jeunesse d'avoir eu de l'esprit dans un âge où l'on ne connaissait que la débauche.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Je suis , &c.



PRIN.

PRINCIPALES VARIANTES

D U

TEMPLE DU GOUT.

IL est bon (a) que vous observiez de près
un Dieu que vous voulez servir.

Vous l'avez pris pour votre maître,
Il l'est, ou du moins le doit être ;
Mais vous l'encensez de trop loin,
Et nous allons prendre le soin
De vous le faire mieux connaître.

Je remerciai son éminence de sa bonté, &
je lui dis : Monseigneur, je suis extrêmement
indiscret ; si vous me menez avec vous, je
m'en vanterai à tout le monde :

Et, si dans son malin vouloir,
Quelque critique veut savoir
En quels lieux, en quel coin du monde,
Est bâti ce divin manoir,
Que faudra-t-il que je réponde ?

Le cardinal me répliqua que le temple était
dans le pays des beaux-arts, qu'il voulait ab-
solu-

(a) C'est le cardinal de Polignac qui adresse la parole à
M. de Voltaire.

solument que je l'y suivisse, & que je fisse ma relation avec sincérité ; que s'il arrivait qu'on se moquât un peu de moi, il n'y aurait pas grand mal à cela, & que je le rendrais bien, si je voulais. J'obéis, & nous partîmes.



On repoussait plus fièrement ces hommes injustes & dangereux, ces ennemis de tout mérite, qui haïssent sincèrement ce qui réussit, de quelque nature qu'il puisse être. Leurs bouches distillent la médisance & la calomnie (b). Ils disent que *Télémaque* est un libelle contre Louis XIV, & *Esther* une fatyre contre le ministère : ils donnent de nouvelles clefs de la Bruyère, ils infectent tout ce qu'ils touchent.



Ah ! bon Dieu ! s'écria la critique (c), quel horrible jargon ! Elle fit ouvrir la porte pour voir l'animal qui avait un cri si singulier. Quel fut son étonnement, quand tout le monde lui dit que c'était Rousseau ! Elle lui ferma la porte au plus vite. Le rimeur désespéré lui criait dans son style Marotique :

Eh !

(b) On a fait réellement ces reproches à Fénelon & à Racine, dans de misérables libelles que personne ne lit plus aujourd'hui, & auxquels

la malignité donna de la vogue dans leur tems.

(c) Brekekeke, koax, koax, koax, koax. Vers de Rousseau.

Eh ! montrez - vous un peu moins difficile
 J'ai , près de vous , mérité d'être admis,
 Reconnaissez mon humeur & mon style ;
 Voici des vers contre tous mes amis.
 O vous , critique ! ô vous , déesse utile !
 C'était par vous que j'étais inspiré.
 En tout pays , en tout tems abhorré ,
 Je n'ai que vous désormais pour asyle.

A ces paroles , la Critique fit ouvrir le temple , parut d'un air de juge , & parla ainsi au Cynique :

Rousseau , tu m'as trop méconnue :
 Jamais ma candeur ingénue
 A tes écrits n'a présidé.
 Ne prétén pas qu'un Dieu t'inspire ,
 Quand ton esprit n'est possédé
 Que du démon de la satire.



Enfin , après ces retardemens agréables , au milieu des beaux-arts , des muses , des plaisirs mêmes , nous arrivames jusqu'à l'autel & jusqu'au trône du Dieu du Gôût.

Je vis ce dieu qu'en vain j'implore ,
 Ce dieu charmant que l'on ignore ,
 Quand on cherche à le définir ;
 Ce dieu qu'on ne fait point servir ,
 Quand avec scrupule on l'adore.
 Il se plaisait à consulter

Ces

Ces graces , simples & naïves ,
 Dont la France doit se vanter ;
 Ces graces , piquantes & vives ,
 Que les nations attentives
 Voulurent souvent imiter ;
 Qui de l'art ne sont point captives ,
 Qui régnaient jadis à la cour ,
 Et que la nature & l'amour
 Avaient fait naître sur nos rives.
 Il est toujours environné
 De leur troupe aimable & légère :
 C'est par leurs mains qu'il est orné ,
 C'est avec elles qu'il veut plaire.

.
 Sur son front règne la sagesse ;
 Son air est tendre , ingénieux :
 Les amours ont mis dans ses yeux
 Le sentiment & la finesse.
 Le More à ces autels chantait ,
 Pélissier près d'elle exprimait
 De Lully toute la tendresse ;
 Légère & forte en sa souplesse ,
 La vive Camargo (d) fantait ,
 A ces sons brillans d'allégresse .
 Et de Rebel & de Mouret.
 Le Couvreur (e) , plus loin , récitait

Avec

(d) Mademoiselle Camargo , la première qui ait dansé comme un homme.

(e) Adrienne le Couvreur , la meilleure actrice qu'ait ja-

mais eu , avant elle , la comédie française pour le tragique , & la première qui ait introduit au théâtre la déclamation naturelle.

Avec cette grace divine ,
Dont autrefois elle ajoutait
De nouveaux charmes à Racine.

Colbert , l'amateur & le protecteur de tous les arts , rassemblait autour de lui les connaisseurs. Tous félicitaient le cardinal de Polignac (f) sur ce Sallon de *Marius* , qu'il a déterré dans Rome , & dont il vient d'orner la France.

Colbert attachait souvent sa vûe sur cette belle façade du Louvre , dont Perrault & le Vau se disputent encor l'invention. Il soupirait de ce qu'un si beau monument périssait sans être achevé. Ah ! disait-il , pourquoi a-t-on forcé la nature pour faire du chateau de Versailles *un favori sans mérite* , tandis qu'on pourrait , en achevant le Louvre , égaler en bon goût Rome ancienne & moderne ?

On voyait sur un autel le plan du Luxembourg ; de ce portail si noble , auquel il manque une place , une église & des admirateurs ; de cette fontaine qui fut un chef-d'œuvre du goût dans un tems d'ignorance ; de cet arc de triom.

(f) M. de Polignac ayant conjecturé qu'un certain terrain de Rome avait été autrefois la maison de Marius , fit fouiller dans cet endroit. L'on trouva , à plusieurs pieds sous terre , un sallon entier , avec plusieurs statues très-bien conservées. Parmi ces statues , il y en a dix qui font

une suite complète , & qui représentent Achille déguisé en fille à la cour de Lycomède , & reconnu par l'artifice d'Ulysse. Cette collection est unique dans l'Europe , par la rareté & la beauté. *A la mort du cardinal de Polignac , le roi de Prusse en fit l'acquisition.*

triomphe qu'on admirerait dans Rome , & auquel le nom vulgaire de la *Porte St. Denis* ôte tout son mérite auprès de la plupart des Parisiens. Cependant le Dieu s'amusait à faire construire le modèle d'un palais parfait. Il joignait l'architecture du palais de Maisons , au dedans de l'hôtel de Laffay , dont il a conseillé lui-même la situation , les proportions & les embellissemens au maître aimable de cet édifice , & auquel il ajoutait quelques commodités.

Je demandais , tout bas , pourquoi il y a eu , à proportion , moins de bons architectes en France que de bons sculpteurs ; & les peintres ont toute la liberté de leur génie , au lieu que les architectes sont souvent gênés par le terrain , & encor plus par le caprice du maître. En second lieu , les sculpteurs & les peintres , faisant beaucoup plus d'ouvrages , ont bien plus d'occasion de se corriger. Cent particuliers étaient en état d'employer le pinceau du *Poussin* , de *Jouvenet* , de *Santerre* , de *Boulogne* , de *Vatau* ; & même aujourd'hui nos peintres modernes travaillent presque tous pour de simples citoyens ; mais il faut être roi ou surintendant pour exercer le génie d'un *Mansard* ou d'un *Desbrosses* ; enfin , le succès du peintre est dans le dessin de son tableau ; celui du sculpteur est dans son modèle en terre : le modèle de l'architecte , au contraire , est trompeur ; parce que le bâtiment , regardé ensuite à une plus grande distance , fait un effet tout différent , & que la perspective aérienne en change
les

les proportions ; en un mot , il en est souvent du plan en relief d'un édifice , comme de la plupart des machines qui ne réussissent qu'en petit.



On y examine si les arts se plaisent mieux dans une monarchie que dans une république : si l'on peut se passer aujourd'hui du secours des anciens : si les livres ne sont point trop multipliés : si la comédie & la tragédie ne sont point épuisées. On examine quelle est la vraie différence entre l'homme de talent & l'homme d'esprit , entre le critique & le satyrique , entre l'imitateur & le plagiaire.



Permettez que je continue mes petites observations , répondit le père Bouhours. Ce sont les grands hommes qu'il faut critiquer , de peur que les fautes qu'ils font contre les règles , ne servent de règles aux petits écrivains. Ce sont les défauts du Pouffin & de Le Sueur qu'il faut relever , & non ceux de Rouet & de Vignon ; & dès que votre *Anti-Lucrèce* sera imprimé , soyez sûr de ma critique.

Eh ! bien , examinez , vétillez , tant qu'il vous plaira , dit en passant un jeune duc qui revenait du sermon de Ninon , & qui en paraissait tout pénétré : pour moi , je n'ai pas la force de rien censurer d'aujourd'hui.

Cet homme que Ninon avait rendu si indulgent ,

Mélanges &c.

Aa

C'est

C'est lui qui d'un esprit vif, aimable & facile ,
 D'un vol toujours brillant , fut passer , tour à tour ;
 Du temple des beaux-arts au temple de l'amour ;
 Mais qui fut plus content de ce dernier asyle.

Des mains des graces présenté ,
 En Allemagne , en Italie ,
 Il charma l'Europe adoucie ,
 Dont son oncle fut redouté.

Il est même encor mieux reçu dans le Temple du Goût , que cet oncle si vanté , qui rétablit les beaux-arts en France de la même main dont il abaissa ou perdit tous ses ennemis. Ce terrible ministre , craint , haï , envié , admiré à l'excès de toutes les cours & de la sienne , est redouté jusques dans le Temple du Goût , dont il est restaurateur. On craint à tout moment qu'il ne lui prenne fantaisie d'y faire entrer *Chapelain* , *Colletet* , *Faret* & *Desmarets* , avec lesquels il faisait autrefois de méchans vers.

Quand je vis que le cardinal de Richelieu n'avait pas toutes les préférences , je m'écriai : C'est donc ici comme ailleurs , & l'inclination l'emporte par-tout sur les bienfaits ! Alors j'entendis quelqu'un qui me dit :

Etablir , conserver , mouvoir , arrêter tout ,
 Donner la paix au monde , ou fixer la victoire ;
 C'est ce qui m'a conduit au temple de la gloire ,
 Bien plutôt qu'au temple du Goût.

Brassac ;



Brassac , sois toujours mon soutien.
 Sous tes doigts j'accorderai ta lyre.
 De l'amour tu chantes l'empire,
 Et tu composes dans le mien.

Caylus, tous les arts te chérissent ;
 Je conduis tes brillans desseins ;
 Et les Raphaëls s'applaudissent
 De se voir gravés par tes mains.

AUTRES VARIANTES,

Tirées de l'édition de 1733.



ET cependant un fripon de libraire ;
 Des beaux esprits-écumeur mercénaire,
 Vendeur adroit de sottise & de vent ,
 En fourrant d'une mine matoise ,
 Lui mesurant des livres à la toise ;
 Car monseigneur est sur-tout fort savant.



Là ne sont point reçus les petits maîtres,
 qui assistent à un spectacle sans l'entendre , ou
 qui n'écoutent les meilleures choses que pour
 en faire de froides railleries. Bien des gens
 qui ont brillé dans de petites sociétés, qui ont

Aa 2

ré-

régné chez certaines femmes , & qui se font fait appeller grands hommes , font tout surpris d'être refusés : ils restent à la porte & adressent en vain leurs plaintes à quelques seigneurs , ou soi disant tels , ennemis jurés du vrai mérite qui les néglige , & protecteurs ardens des esprits médiocres dont ils sont encensés. On repousse aussi très-rudement tous ces petits satyriques obscurs , qui , dans la démangeaison de se faire connaître , insultent les auteurs connus ; qui font secrètement une mauvaise critique d'un bon ouvrage ; petits insectes dont on ne soupçonne l'existence , que par les efforts qu'ils font pour piquer. Heureux encor les véritables gens de lettres , s'ils n'avaient pour ennemis que cette engeance : mais à la honte de la littérature & de l'humanité , il y a des gens qui s'animent d'une vraie fureur contre tout mérite qui réussit ; qui s'acharnent à le décrier & à le perdre ; qui vont dans les lieux publics , dans les maisons des particuliers , dans les palais des princes , semer les rumeurs les plus fausses avec l'air de vérité ; calomniateurs de profession , monstres ennemis des arts & de la société. Ces lâches persécuteurs s'enfuient en voyant paraître le cardinal de Polignac & l'abbé de Rothelin : ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes ; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits & pour les esprits justes.

Roussseau



Rousseau parut en revenant d'Allemagne ; il avait été autrefois dans le Temple : mais quand il y voulut rentrer ,

Il eut beau tristement redire
Ses vers durement façonnés ,
Hérissés de traits de satire ,
On lui ferma la porte au nez :



Rousseau se fâcha d'autant plus que cette déesse (a) avait raison : elle lui disait des vérités ; il répondit par des injures , & lui cria :

Ah ! je connais votre cœur équivoque ;
Respect le cabre , amour ne l'adoucit ,
Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque ,
Plus on l'échauffe & plus il se durcit.

Il vomit plusieurs de ses nouvelles épigrammes qui sont toutes dans ce goût. La Mothe les entendit , il en rit , mais point trop fort & avec discrétion. Rousseau furieux lui reprocha à son tour tous les mauvais vers que cet académicien avait faits en sa vie ; & cette dispute aurait duré longtems entre eux , si la Critique ne leur avait imposé silence & ne leur avait dit : Ecoutez , vous la Mothe , brûlez votre *Iliade* , vos tragédies , & toutes vos der-

Aa 3

nières

(a) La Critique.

nières odes , les trois quarts de vos fables & de vos opéra ; prenez à la main vos premières odes , quelques morceaux de prose dans lesquels vous avez presque toujours raison , hors quand vous parlez de vous & de vos vers. Je vous demande surtout une demi-douzaine de vos fables , l'*Europe galante* , avec cela entrez hardiment.

Vous , Rousseau , brûlez vos opéra , vos comédies , vos dernières allégories , odes , épigrammes Germaniques , ballades , sonnets ; jurez de ne plus écrire , & venez vous mettre au-dessus de la Mothe en qualité de versificateur ; mais toutes les fois qu'il s'agira d'esprit & de raisonnement , vous vous placerez fort au-dessous de lui. La Mothe fit la révérence ; Rousseau tourna la bouche ; & tous deux entrèrent à ces conditions.



A l'égard de Lucrèce , il fut embarrassé en voyant son ennemi ; il le regarda d'un œil un peu fâché , sur-tout quand il vit combien il est aimable , & comme il paraît fait pour avoir raison.

Son rival charmant lui parla
Avec sa grace naturelle ,
Et cependant il y mêla
Un peu de catholique zèle.
Ça , dit-il , puisque vous voilà ,
L'ame a bien l'air d'être immortelle :

Que

DU TEMPLE DU GOUT. 375

Que répondez-vous à cela ?
Ah ! laissons ces disputes-là ,
Dit le vieux chantre d'Epicure ,
J'ai fort mal connu la nature :
Mais ne me poussez point à bout ;
Que votre muse me pardonne ;
Vous êtes chez le Dieu du Goût ,
Non sur les bancs de la Sorbonne.

Ces messieurs n'argumentèrent donc point ,
& épargnèrent une dispute aux gens de goût
qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrèce récita seulement quelques-uns de ses
beaux vers qui ne prouvent rien : le cardinal
dit aussi des siens ; ce qui lui arrive trop ra-
rement à Paris : on leur applaudit également
à tous deux. De rapporter ce qui fut dit à
cette occasion par les Grecs & les Latins qui
étaient là & qui les entendaient , cela serait
beaucoup trop long : il n'est ici question que
des Français.



Mais malgré l'austère sagesse
De la morale qu'il prêchait (b) ,
Pelissier en ces lieux chantait ;
Et cependant avec mollesse ,
Sallé le temple parcourait
D'un pas guidé par la justesse.

C'est

(b) ROLLIN.

Aa 4



C'est ce Dieu qu'implore & révère
Toute la troupe des acteurs,
Qui représentent sur la terre;
Et ceux qui viennent dans la chaire
Endormir leurs chers auditeurs,
Et ceux qui livrent les auteurs
Aux siflets bruyans du parterre.

C'est là que je vous vis, aimable le Couvreur,
Vous, fille de l'amour, fille de Melpomène,
Vous dont le souvenir règne encor sur la scène;
Et dans tous les esprits, & sur-tout dans mon cœur:
Ah! qu'en vous revoyant une volupté pure,
Un bonheur sans mélange enyvra tous mes sens!
Qu'à vos pieds, en ces lieux, je fis fumer d'encens!

Mes deux guides disaient qu'ils ne pouvaient
en conscience donner à une actrice le même
encens que moi; mais ils avaient trop de justice pour me désapprouver.



Quelquefois même, on laisse parler longtems
la même personne; mais ce cas arrive très-ra-
rement: heureusement pour moi, on se rassem-
blait en ce moment autour de la fameuse Ni-
non Lenclos.

Ninon, cet objet si vanté,
Qui si longtems fut faire usage
De son esprit, de sa beauté,

Et

Et du talent d'être volage,
 Faisait alors, avec gaité,
 A ce charmant Aréopage,
 Un discours sur la volupté.
 Dans cet art, elle était maîtresse,
 L'auditoire était enchanté,
 Et tout respirait la tendresse.
 Mes deux guides, en vérité,
 Auraient volontiers écouté :
 Mais, hélas ! ils sont d'une espèce
 Qui leur ôte la liberté,
 Et les condamne à la sagesse.

Ils me laissèrent entendre le sermon de Ninnon. Je courus ensuite vers la lé Couvreur, & mes conducteurs s'amusèrent à parler de littérature avec quelques jésuites qu'ils rencontrèrent. Un janséniste dira que les jésuites se fourrent par-tout : mais la vérité est que, de tous les religieux, les jésuites sont ceux qui entendent le mieux les belles-lettres, & qu'ils ont toujours réussi dans l'éloquence & dans la poésie. Le Dieu voit de très-bon œil beaucoup de ces pères, mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de Despréaux, & qu'ils avoueront que les lettres provinciales sont la plus ingénieuse, aussi-bien que la plus cruelle, & en quelques endroits, la plus injuste satire qu'on ait jamais faite.

On se doute assez que les bienfaiteurs du Temple y ont une place honorable : mais croirait-on que Colbert y est mieux traité que le cardinal de Richelieu ? C'est que Colbert protégea tous les

les beaux arts sans être jaloux des artistes , & qu'il ne favorisa que de grands hommes ; car il se dégoûta bien vite de Chapelain , & encouragea Despréaux. Le cardinal de Richelieu au contraire fut jaloux du grand Corneille ; & au lieu de s'en tenir , comme il le devait , à protéger les beaux vers , il s'amusa à en faire de mauvais avec Chapelain , Desmârets , & Colletet (c). Je m'aperçus même que ce grand ministre était moins gracieusement accueilli par le Dieu du Goût qu'un certain duc son neveu , qui vient très-souvent dans le Temple. Les connaisseurs en belles-lettres disent pour raison :

Que dans ce charmant sanctuaire ,
L'honneur de protéger les beaux arts qu'on chérit ;

Mais

(c) Non-seulement le cardinal de Richelieu fit quelquefois travailler Chapelain à des ouvrages de théâtre ; mais il s'appropriâ un mauvais prologue de ce Chapelain : c'était le prologue d'un très-ridicule poëme dramatique , intitulé : les *Thuilleries*. Ce cardinal fit bâtir la salle du palais-royal pour représenter la tragédie de *Mirame* , dont il avait donné le sujet , & dans laquelle il avait fait plus

de cinq cent vers. Il se servait de Desmârets , de Colletet , de Faret , pour composer des tragédies , dont il leur donnait le plan. Il admit quelque tems le grand Corneille dans cette troupe ; mais le mérite de Corneille se trouva incompatible avec ces poëtes , & il fut aussi-tôt exclus. Ce cardinal avait si peu de goût , qu'il récompensa ces vers impertinens de Colletet :

La canne s'humecter de la bourbe de l'eau ,
D'une voix enrouée & d'un battement d'aile ,
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Il voulait seulement , pour
rendre ces vers parfaits , qu'on

mit *barboter* au lieu d'*humecter*.

Mais auxquels on ne s'entend guère ,
 L'autorité du ministère ,
 L'éclat , l'intrigue & le crédit ,
 Ne sauraient égaler les charmes de l'esprit ,
 Et le don fortuné de plaire.

Les connaisseurs en galanterie ajoutent que son éminence (d) fit jadis l'amour en vrai pédant , & que son neveu s'y prend d'une manière assurément toute opposée. Il y a dans cette demeure bien des habitans qui , comme lui , n'ont fait aucun ouvrage :

Qui sagement livrés aux douceurs du loisir ,
 Ont passé de leurs jours les momens délectables ,
 A recevoir , à donner du plaisir.
 De chanter & d'écrire ils ont été capables ;
 Mais pour être en ce temple & pour y réussir ,
 Qu'ont-ils fait ? Ils étaient aimables.

C'est entre ces voluptueux & les artistes qu'on trouve le facile , le sage , l'agréable *la Faye* : heureux qui pourrait , comme lui , passer les dernières années de sa vie , tantôt composant des vers aisés & pleins de grace , tantôt écoutant ceux

(d) Le cardinal de Richelieu fit soutenir des thèses sur l'*Amour* chez sa nièce la duchesse d'Aiguillon : il y avait un président , un répondant & des argumentans. Il y a à Paris une copie de ces thèses chez un curieux : ces thèses

sont divisées en plusieurs positions , comme les thèses de collège ; la première position est , *qu'il ne faut point parler d'un véritable amour après sa fin , parce qu'un véritable amour est sans fin.*

ceux des autres fans envie & fans mépris : ouvrant son cabinet à tous les arts , & fa maison aux seuls hommes de bonne compagnie ! Combien de particuliers dans Paris pourraient lui ressembler dans l'usage de leur fortune ? Mais le goût leur manque , ils jouissent insipidement , ils ne savent qu'être riches.

Devant le Dieu est un grand autel , où les muses viennent présenter tour à tour des livres , des desseins , & des ornemens de toute espèce : on y voyait tous les opera de Lully , & plusieurs opera de Destouches & de Campra. Le Dieu eût désiré quelquefois , dans Destouches , une musique plus forte ; souvent , dans Campra , un récitatif mieux déclamé ; & de tems en tems , dans Lully , quelques airs moins froids. Tantôt les muses , tantôt les Pelissiers & les le Mores chantent ces opera charmans. Le temple résonne de leurs voix touchantes : tout ce qui est dans ces beaux lieux applaudit par un léger murmure , plus flatteur que ne le feraient les acclamations emportées du peuple. Les mauvais auteurs & leurs amis prêtent l'oreille autour du Temple , entendent à peine quelques sons & sifflent pour se venger.

Le dessein de Versailles se trouve à la vérité sur l'autel : mais il est accompagné d'un arrêt du Dieu qui ordonne qu'on abatte au moins tout le côté de la cour , afin qu'on n'ait point à la fois en France un chef-d'œuvre de mauvais goût & de magnificence. Par le même arrêt , le Dieu ordonne que les grands morceaux d'architecture très-déplacés & très-cachés dans
les

les bosquets de Versailles , soient transportés à Paris , pour orner des édifices publics.

Une des choses que le Dieu aime davantage , c'est un recueil d'estampes d'après les plus grands maîtres ; entreprise utile au genre humain , qui multiplie à peu de frais le mérite des meilleurs peintres , qui fait revivre à jamais dans tous les cabinets de l'Europe , des beautés qui périraient sans le secours de la gravure , & qui peut faire connaître toutes les écoles , à un homme qui n'aura jamais vu de tableaux.

Crozat préside à ce dessein :

Il conduit le docte burin

De la gravure scrupuleuse ,

Qui , d'une main laborieuse ,

Immortalise sur l'airain ,

Du Carache la source heureuse ,

Et la belle ame du Poussin.

Dans le tems que nous arrivâmes , le Dieu s'amusait à faire élever en relief le modèle d'un palais parfait ; il joignait l'architecture extérieure du château de Maisons avec les dedans de l'hôtel de Laffay , lequel par sa situation , ses proportions & ses embellissemens , est digne du maître aimable qui l'occupe , & qui lui-même a conduit l'ouvrage.



Ce qui me charmait davantage dans cette demeure délicieuse , c'était de voir avec quelle heureuse

reuse agilité l'esprit se promène sur différens plaisirs , en parcourant de suite les arts , & caressant tant de beautés diverses.

On y passe facilement
 De la musique à la peinture ,
 De la physique au sentiment ,
 Du tragique au simple agrément ,
 De la danse à l'architecture.
 Tel , Homère peignait ses dieux ,
 Planant sur la terre & sur l'onde ,
 Et cent fois plus prompt que nos yeux ,
 S'élançant du centre des cieux ,
 Jusqu'au bout de l'axe du monde.

Aussi serais - je trop long , si je disais tout ce que je vis dans ce temple. Grace au siècle de Louis XIV , une foule de grands hommes en tout genre qui avaient honoré ce beau siècle , s'étaient rangés avec mes deux guides autour du grand Colbert. Je n'ai exécuté, disait ce ministre , que la moindre partie de ce que je méditais ; j'aurais voulu que Louis XIV eût employé aux embellissemens nécessaires de sa capitale , les trésors ensevelis dans Versailles , & prodigués pour forcer la nature : si j'avais vécu plus long-tems , Paris aurait pû surpasser Rome en magnificence & en bon goût , comme il le surpasse en grandeur : ceux qui viendront après moi , feront ce que j'ai seulement imaginé ; alors le royaume sera rempli des monumens de tous les beaux arts : déjà les grands chemins qui conduisent à la capitale sont des promenades délicieuses , ombragées
 de

de grands arbres , l'espace de plusieurs milles , & ornées même de (e) fontaines & de statues. Un jour vous n'aurez plus de temples gothiques ; les salles (f) de vos spectacles seront dignes des ouvrages immortels qu'on y représente , de nouvelles places & des marchés publics construits sous des colonnades décorreront Paris comme l'ancienne Rome ; les eaux seront distribuées dans toutes les maisons comme à Londres ; les inscriptions de Santeuil ne seront plus la seule chose que l'on admirera dans vos fontaines , la sculpture étalera partout ses beautés (g) durables ; & annoncera aux étrangers la gloire de la nation , le bonheur du peuple , la sagesse & le goût de ses

(e) Sur le chemin de Juvisi on a élevé deux fontaines, dont l'eau retombe dans de grands bassins ; des deux côtés du chemin sont deux morceaux de sculpture ; l'un est de Coustou , & est fort estimé : il est triste que son ouvrage ne soit pas de marbre , mais seulement de pierre.

(f) Les salles de tous les spectacles de Paris sont sans magnificence , sans goût , sans commodités , ingrates pour la voix , incommodes pour les acteurs & pour les spectateurs : ce n'est qu'en France qu'on a l'impertinente coutume de faire tenir debout la plus grande partie de l'auditoire.

(g) C'était en effet le des-

sein de ce grand homme : un de ses projets était de faire une grande place de l'hôtel de Soissons : on aurait creusé au milieu de la place un vaste bassin , qu'on aurait rempli des eaux qu'il devait faire venir par de nouveaux aqueducs : du milieu de ce bassin , entouré d'une balustrade de marbre , devait s'élever un rocher , sur lequel quatre fleuves de marbre auraient répandu l'eau qui eût retombé en nappe dans le bassin , & qui de-là se ferait distribuée dans les maisons des citoyens. Le marbre destiné à cet incomparable monument était acheté ; mais ce dessein fut oublié avec M. Colbert , qui mourut trop tôt pour la France.

ses conducteurs : ainsi parlait ce grand ministre.

Qui n'aurait applaudi ? quel cœur Français n'eût été ému à de tels discours ? On finit par donner de justes éloges , & par souhaiter un succès heureux aux grands desseins que le (b) magistrat de la ville de Paris a formés pour la décoration de cette capitale.

Enfin , après une conversation utile , dans laquelle on louait avec justice ce que nous avons , & dans laquelle on regrettait , avec non moins de justice , ce que nous n'avons pas , il falut se séparer. J'entendis le Dieu qui disait à ses deux amis , en les embrassant :

Adieu , mes plus chers favoris ,
 Par qui ma gloire est établie.
 Tant que vous ferez dans Paris ,
 Je n'ai pas peur que l'on m'oublie :
 Mais prêchez , je vous en supplie ,
 Certains prétendus beaux esprits ,
 Qui du faux goût toujours épris ,
 Et toujours me faisant insulte ,
 Ont tout l'air d'avoir entrepris

De

(b) M. Turgot , président au parlement , prévôt des marchands , qui a déjà embellie cette capitale , a fait marché avec des entrepreneurs pour agrandir le quai derrière le palais , le continuer jusqu'au pont de l'Isle , & joindre l'Isle au reste de la

ville par un beau pont de pierre : il n'y a point de citoyen dans Paris qui ne doive s'empresse à contribuer de tout son pouvoir à l'exécution de pareils desseins , qui servent à notre commodité , à nos plaisirs & à notre gloire.

DU TEMPLE DU GOUT. 385

De traiter mes loix & mon culte,
Comme l'on traite leurs écrits.

Il les pria de faire ses complimens à un jeune prince qu'il aime tendrement, & s'échauffant à son nom avec un peu d'entousiasme, que ce Dieu ne dédaigne pas quelquefois, mais qu'il fait toujours modérer, il prononça ces vers avec vivacité :

Que toujours CLERMONT (i) s'illumine
Des vives clartés de ma loi;
Lui, sa sœur, les amours, & moi,
Nous sommes de même origine.
CONTI, sachez, à votre tour,
Que vous êtes né pour me plaire,
Aussi-bien qu'au Dieu de l'amour.
J'aimai jadis votre grand-père,
Il fut le charme de ma cour :
De ce héros suivez l'exemple,
Que vos beaux jours me soient soumis;
Croyez-moi, venez dans ce temple,
Où peu de princes sont admis.
Vous, noble jeunesse de France,
Secondez les chants des beaux-arts;
Tandis que les foudres de Mars

Se

(i) Mr. le comte de Clermont, prince du sang, a fondé, à l'âge de vingt ans, une académie des arts, composée de cent personnes, qui s'assem-

blent chez lui ; & il donne une protection marquée aux gens de lettres. On ne saurait trop proposer un tel exemple aux jeunes princes.

Mélanges &c.

B b

Se reposent dans le silence :
 Que, dans ces fortunés loisirs,
 L'esprit & la délicatesse,
 Nouveaux guides de la jeunesse,
 Soient l'ame de tous vos plaisirs.
 Je vois Thalie & Melpomène (k)
 Vous suivre en secret quelquefois,
 Et quitter Gauffin & du Fresne,
 Pour venir entendre vos voix,
 Et vous applaudir sur la scène.
 Que des Muses à vos genoux;
 Les lauriers à jamais fleurissent;
 Que ces arbres s'enorgueillissent
 De se voir cultivés par vous.
 Transportez le Pinde à Cythère :
 Braffac (l), chantez; gravez, Cailus (m);

Ne

(k) Il y a plus de vingt maisons dans Paris dans lesquelles on représente des tragédies & des comédies; on a fait même beaucoup de pièces nouvelles pour ces sociétés particulières. On ne saurait croire combien est utile cet amusement, qui demande beaucoup de soin & d'attention: il forme le goût de la jeunesse, il donne de la grace au corps & à l'esprit, il contribue au talent de la parole, il retire les jeunes gens de la débauche, en les accoutumant aux plaisirs purs de l'esprit.

(l) M. le chevalier de

Braffac, non-seulement a le talent très-rare de faire la musique d'un opéra, mais il a le courage de le faire jouer, & de donner cet exemple à la jeune noblesse Française: il y a déjà longtems que les Italiens, qui ont été nos maîtres en tout, ne rougissent pas de donner leurs ouvrages au public. Le marquis Maffei vient de rétablir la gloire du théâtre Italien: le baron d'As-torga, & le prélat qui est aujourd'hui archevêque de Pise, ont fait plusieurs opéra fort estimés.

(m) M. le marquis de Cailus

Ne craignez point, jeune Surgère (n),
 D'employer des soins assidus
 Aux beaux vers que vous savez faire;
 Et que tous les fots confondus,
 A la cour & sur la frontière,
 Désormais ne prétendent plus
 Qu'on déroge & qu'on dégénère,
 En suivant Minerve & Phébus.

Il est célèbre par son goût pour les arts & par la faveur qu'il donne à tous les bons artistes; il grave lui-même, & met une expression singulière dans ses desseins. Les cabinets des curieux sont pleins de ses estampes. M. de Saint-Maurice, officier des gardes, grave aussi & se sert avec avantage du burin: il a fait

une estampe d'après Le Nain, qui est un chef-d'œuvre.

(n) M. de la Rochefoucault, marquis de Surgère, a fait une comédie, intitulée: *l'Ecole du monde*. Cette pièce est, sans contredit, bien écrite, & pleine de traits que le célèbre duc de la Rochefoucault, auteur des *Maximes*, aurait approuvés.





L E
P O È M E
DE FONTENOY.

Q Uoi ! du siècle passé le fameux satyrique
 Aura fait retentir la trompette héroïque ,
 Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés ,
 Ses défenseurs mourans , ses flots épouvantés ,
 Son Dieu même en fureur effrayé du passage ,
 Cédant à nos ayeux son onde & son rivage ?
 Et vous , quand votre roi , dans des plaines de sang ,
 Voit la mort devant lui voler de rang en rang ;
 Tandis que de Tournay foudroyant les murailles ,
 Il suspend les assauts pour courir aux batailles ;
 Quand des bras de l'hymen , s'élançant au trépas ,
 Son fils , son digne fils , suit de si près ses pas ;
 Vous heureux par ses loix , & grands par sa vaillance ,

Fran-

a) Le comte maréchal de Saxe , dangereusement malade , était porté dans une gondole d'osier , quand ses dou-
 leurs & sa faiblesse l'empê-
 chaient de se tenir à cheval.
 Il dit au roi , qui l'embrassa ,
 après le gain de la bataille ,
 les

LE POÈME DE FONTENOY. 389

Français, vous garderiez un indigne silence!

Venez le contempler aux champs de Fontenoy.

O vous, gloire, vertu, déesses de mon roi,

Redoutable Bellone & Minerve chérie,

Passion des grands cœurs, amour de la patrie;

Pour couronner LOUIS prêtez-moi vos lauriers;

Enflammez mon esprit du feu de nos guerriers;

Peignez de leurs exploits une éternelle image:

Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage;

J'y vois ces combattans que vous conduisez tous.

C'est là ce fier Saxon *a)*, qu'on croit né parmi nous;

Maurice, qui touchant à l'inférieure rive,

Rappelle pour son roi son âme fugitive,

Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,

De vivre encor un jour, & de mourir vainqueur.

Conservez, justes cieux, ses hautes destinées;

Pour LOUIS & pour nous prolongez ses années.

Déjà de la tranchée *b)* Harcourt est accouru :

Tout poste est assigné, tout danger est prévu.

Noailles *c)* pour son roi plein d'un amour fidelle,

Voit la France en son maître, & ne regarde qu'elle.

Ce sang de tant de rois, ce sang du grand Condé,

D'Eu *d)*, par qui des Français le tonnerre est guidé,

Penthièvre *e)*, dont le zèle avait devancé l'âge,

Qui déjà vers le Mein signala son courage,

Bavière

les mêmes choses qu'on lui fait penser ici.

b) Mr. le duc d'Harcourt avait investi Tournay.

c) Maréchal de France.

d) Grand-maître d'artillerie.

e) Il s'était signalé à la bataille de Dettingen.

Bb 3

Bavière avec de Pons , Boufflers & Luxembourg ;
 Vont , chacun dans leur place , attendre ce grand jour :
 Chacun porte l'espoir aux guerriers qu'il commande :
 Le fortuné Danoy f) , Chabanes , Galerande ;
 Le vaillant Berenger , ce défenseur du Rhin ,
 Colbert & du Chaila , tous nos héros enfin g) ,
 Dans l'horreur de la nuit , dans celle du silence ,
 Demandent seulement , que le péril commence.

Le jour frappe déjà de ses rayons naissans
 De vingt peuples unis les drapeaux menaçans.
 Le Belge , qui , jadis fortuné sous nos princes ,
 Vit l'abondance alors enrichir nos provinces :
 Le Batave prudent , dans l'Inde respecté ,
 Puissant par son travail & par sa liberté ,
 Qui , longtems opprimé par l'Autriche cruelle ,
 Ayant brisé son joug , s'arme aujourd'hui pour elle ;
 L'Hanovrien constant , qui formé pour servir ,
 Sait souffrir & combattre , & surtout obéir ;
 L'Autrichien rempli de sa gloire passée ,
 De ses derniers Césars occupant sa pensée ;
 Sur tout , ce peuple altier , qui voit sur tant de mers
 Son commerce & sa gloire embrasser l'univers ;
 Mais qui , jaloux en vain des grandeurs de la France ,
 Croit porter dans ses mains la foudre & la balance.
 Tous marchent contre nous ; la valeur les conduit ,

La

f) Mr. de Danoy fut retiré par sa nourrice d'une foule de morts & de mourans sur le champ de Malplaquet ,

deux jours après la bataille. C'est un fait certain : cette femme vint avec un passeport , accompagnée d'un seigneur

La haine les anime , & l'espoir les séduit.
De l'empire Français l'indomtable génie
Brave , auprès de son roi , leur foule réunie.
Des montagnes , des bois , des fleuves d'alentour ,
Tous les dieux allarmés sortent de leur séjour ;
Incertains pour quel maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moissons , & vont couler leurs ondes.
La fortune auprès d'eux d'un vol prompt & léger ,
Les lauriers dans les mains fend les plaines de l'air ;
Elle observe LOUIS , & voit avec colère ,
Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.

Le brave Cumberland , fier d'attaquer LOUIS ,
A déjà disposé ses bataillons hardis :
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre ,
Sous ces murs si vantés que Pyrrhus mit en cendre ,
Ces antiques héros , qui montés sur un char ,
Combattaient en désordre , & marchaient au hazard :
Mais tel fut Scipion sous les murs de Carthage ;
Tels son rival & lui prudens avec courage ,
Déployant de leur art les terribles secrets ,
L'un vers l'autre avancés s'admiraient de plus près.

L'Escaut , les ennemis , les remparts de la ville ,
Tout présente la mort , & LOUIS est tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le signal.
D'un pas ferme & pressé , d'un front toujours égal ,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne ,

Que

gneur du régiment du roi ,
dans lequel était alors cet
officier.

g) Les lieutenans - géné-
raux chacun à leur division.

B b 4

Que la terreur dévance, & la flamme environne ;
 Comme un nuage épais , qui sur l'aile des vents ,
 Porte l'éclair , la foudre , & la mort dans ses flancs.
 Les voila ces rivaux du grand nom de mon maître ,
 Plus farouches que nous , aussi vaillans peut-être ,
 Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
 Bourbons ! voici le tems de venger les Valois.

Dans un ordre effrayant , trois attaques formées
 Sur trois terrains divers engagent les armées ;
 Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur ,
 A son poste attaché , joint l'art à la valeur.
 La mort sur les deux camps étend sa main cruelle ;
 Tous ses traits sont lancés , le sang coule autour d'elle.
 Chefs , officiers , soldats , l'un sur l'autre entassés ,
 Sous le fer expirans , par le plomb renversés ,
 Poussent les derniers cris en demandant vengeance.

Grammont , que signalait sa noble impatience ,
 Grammont dans l'Elysée emporte la douleur
 D'ignorer en mourant , si son maître est vainqueur.
 De quoi lui serviront ces grands titres de h) gloire ,
 Ce sceptre des guerriers , honneur de sa mémoire ?
 Ce rang , ces dignités , vanités des héros ,
 Que la mort avec eux précipite aux tombeaux ?

Tn

b) Il allait être maréchal de France.

i) Dix-neuf officiers du régiment du Haynaut ont été tués ou blessés. Son frère , le prince de Beauveau , sert en Italie.

k) Mr. de Longaunay ,

colonel des nouveaux grenadiers , mort depuis de ses blessures.

l) Officiers de l'état-major , messieurs de Puisegur , de Mezière , de St. Sauveur , de St. George.

m) Le duc d'Avray , colonel

Tu mettrs , jeune *i*) Craon ! Que le ciel moins sévère
 Veille sur les destins de ton généreux frère !
 Hélas ! cher Longaunay *k*) , quelle main , quel secours
 Peut arrêter ton sang , & ranimer tes jours ?
 Ces ministres de Mars , *l*) qui d'un vol si rapide
 S'élançaient à la voix de leur chef intrépide ,
 Sont , du plomb qui les suit , dans leur course arrêtés ,
 Tels que des champs de l'air tombent précipités ,
 Des oiseaux tout sanglans palpitans sur la terre.
 Le fer atteint *m*) d'Avray. Le jeune d'Aubeterre
 Voit de sa légion tous les chefs indomtés ,
 Sous le glaive & le feu mourans à ses côtés.
 Guerriers , que Chabillant avec Brancas rallie ;
 Que d'Anglais immolés vont payer votre vie !
 Je te rends grace , ô Mars ! dieu de sang , dieu cruel ,
 La race de Colbert *n*) , ce ministre immortel ,
 Echape en ce carnage à ta main sanguinaire.
 Guerchi *o*) n'est point frappé , la vertu peut te plaire ;
 Mais vous , brave *p*) Daché , quel sera votre sort ?
 Le ciel sauve , à son gré , donne & suspend la mort.
 Infortuné Lutteaux ! tout chargé de blessures ,
 L'art qui veille à ta vie , ajoute à tes tortures ;

Tu

nel du régiment de la Couronne.

n) Mr. de Croissy avec ses deux enfans , & son neveu Mr. Dupleffis - Chatillon blessé légèrement.

o) Tous les officiers de son régiment royal des Vaisseaux,

hors de combat , lui seul ne fut point blessé.

p) Mr. Daché (on l'écrit Dapcher) lieutenant - général. Mr. de Lutteaux , lieutenant-général , mort dans les opérations du traitement de ses blessures.

Tu meurs dans les tourmens ; nos cris mal entendus
Te demandent au Ciel , & déjà tu n'es plus.

O combien de vertus que la tombe dévore !
Combien de jours brillans éclipsés à l'aurore !
Que nos lauriers sanglans doivent coûter de pleurs !
Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs ;
Ils meurent , & nos jours sont heureux & tranquilles ;
La molle volupté , le luxe de nos villes ,
Filent ces jours fereins , ces jours que nous devons
Au sang de nos guerriers , aux périls des Bourbons.
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses ;
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuses ;
Vous *q*) qui lanciez la foudre , & qu'ont frappé ses coups ,
Revivez dans nos chants , quand vous mourez pour nous .

Et quel serait , grand Dieu ! le citoyen barbare ,
Prodigue de censure , & de louange avare ,
Qui peu touché des morts , & jaloux des vivans ,
Leur pourrait envier mes pleurs & mon encens ?
Ah ! s'il est parmi nous des cœurs dont l'indolence ,
Insensible aux grandeurs , aux pertes de la France ,
Dédaigne de m'entendre & de m'encourager ,
Réveillez-vous , ingrats ; LOUIS est en danger .

Le feu , qui se déploie , & qui , dans son passage ,
S'anime en dévorant l'aliment de sa rage ,

Les

q) Mr. Du Brocard , maréchal de camp , commandant l'artillerie.

r) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le Roi & monseigneur le Dau-

phin ; & un domestique de Mr. le comte d'Argenson fut atteint d'une balle de fusil derrière eux.

s) Les gardes , les gendarmes , les chevaux - légers , les mous-

Les torrens débordés dans l'horreur des hivers,
 Le flux impétueux des menaçantes mers,
 Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
 Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance;
 Qui triomphe en marchant; qui, le fer à la main,
 A travers les mourans s'ouvre un large chemin.
 Rien n'a pû l'arrêter; Mars pour lui se déclare.
 Le roi voit le malheur, le brave & le répare.
 Son fils, son seul espoir... Ah! cher prince, arrêtez;
 Où portez-vous ainsi vos pas précipités?
 Conservez cette vie au monde nécessaire.
 Louis craint pour son fils *r*), le fils craint pour son père;
 Nos guerriers tout sanglans frémissent pour tous deux,
 Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.

Vous *s*) qui gardez mon roi, vous qui vengez la France,
 Vous, peuple de héros, dont la foule s'avance,
 Accourez, c'est à vous de fixer les destins;
 Louis, son fils, l'état, l'Europe est en vos mains.
 Maison du roi, marchez, assurez la victoire;
 Soubise & Pecquigny *t*) vous mènent à la gloire.
 Paraissez, vieux soldats, *u*) dont les bras éprouvés

Lan-

mousquetaires sous Mr. de Montesson, lieutenant-général. Deux bataillons des gardes Françaises & Suisses, &c.
t) Mr. le prince de Soubise prit sur lui de seconder Mr. le comte de la Marche, dans la défense obstinée du poste d'Antoin; il alla ensuite se mettre à la tête des gendar-

mes, comme Mr. de Pecquigny à la tête des chevaux-légers: ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille.

u) Carabiniers, corps institué par Louis XIV. Ils tirent avec des carabines rayées. On fait avec quel éloge le roi les a nommés dans la lettre.

Lancent de loin la mort , que de près vous bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées :
Partez, flèches de feu , grenades x) enflammées,
Phalanges de LOUIS, écrasez sous vos coups
Ces combattans si fiers & si dignes de vous.

Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois & sage,
Favori de l'amour, de Minerve & de Mars,
Richelieu y) vous appelle, il n'est plus de hazards;
Il vous appelle: il voit d'un œil prudent & ferme,
Des succès ennemis & la cause & le terme;
Il vole, & sa vertu secondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place, où vous serez vainqueurs.

D'un rempart de gazon, faible & prompte barrière,
Que l'art oppose à peine à la fureur guerrière,
La Marck z), la Vauguion a), Choiseuil d'un même effort,
Arrêtent une armée, & repoussent la mort.
D'Argenson qu'enflammaient les regards de son père,
La gloire de l'état, à tous les siens si chère,
Le danger de son roi, le sang de ses ayeux,

Affail-

x) Grenadiers à cheval commandés par Mr. le chevalier de Grille; ils marchent à la tête de la maison du roi.

y) Un ministre d'état, qui n'a point quitté le roi pendant la bataille, a écrit ces propres mots: *C'est Mr. de Richelieu qui a donné ce conseil, & qui l'a exécuté.*

z) Mr. le comte de la Marck, au poste d'Antoin.

a) Messieurs de la Vauguion, Choiseuil-Meuse, &c. aux retranchemens faits à la hâte dans le village de Fontenoy. Mr. de Crequi n'était point à ce poste, comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des carabiniers.

b) Quatre escadrons de la gendarmerie arrivaient après sept heures de marche, & attaquèrent.

Affaillit par trois fois ce corps audacieux ,
 Cette masse de feu , qui semble impénétrable :
 On l'arrête , il revient , ardent , infatigable ;
 Ainsi qu'aux premiers tems , par leurs coups redoublés ;
 Les beliers enfonçaient les remparts ébranlés.

Ce brillant escadron *b*) , fameux par cent batailles ,
 Lui , par qui Catinat fut vainqueur à Marfaillies ,
 Arrive , voit , combat , & soutient son grand nom.
 Tu suis du Chastellet , jeune Castelmoron , *c*)
 Toi , qui touches encor à l'âge de l'enfance ,
 Toi , qui d'un faible bras , qu'affermir ta vaillance ,
 Reprens ces étendarts déchirés & sanglans ,
 Que l'orgueilleux Anglais emportait dans ses rangs.
 C'est dans ces rangs affreux que Chevrier expire.
 Monaco perd son sang , & l'amour en soupire.
 Anglais , sur Du Guesclin deux fois tombent vos coups ;
 Frémissez à ce nom si funeste pour vous.

Mais quel brillant héros , au milieu du carnage ,
 Renversé , relevé , s'est ouvert un passage ?
 Biron *d*) , tels on voyait dans les plaines d'Ivry ,
 Tes immortels ayeux suivre le grand Henry.

Tel

c) Un cheval fongueux
 avait emporté le porte-éten-
 dard dans la colonne Anglai-
 se ; Mr. de Castelmoron , âgé
 de 15 ans , lui cinquième ,
 alla le reprendre au milieu du
 camp des ennemis. Mr. de
 Bellet commandait ces esca-
 drons de la gendarmerie ; il
 y eut un cheval tué sous lui ,

aussi-bien que Mr. de Chimé-
 nes , en réformant une bri-
 gade.

d) Mr. le duc de Biron eut
 le commandement de l'infan-
 terie , quand Mr. de Lutteurs
 fut hors de combat ; il char-
 gea successivement à la tête
 de presque toutes les brigades.

Tel était ce Grillon, chargé d'honneurs suprêmes ;
 Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes ;
 Tels étaient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis ;
 Ces Créquis si vantés renaissans dans leurs fils e) ;
 Tel se forma Turenne au grand art de la guerre ,
 Près d'un autre f) Saxon la terreur de la terre ,
 Quand la justice & Mars, sous un autre LOUIS ,
 Frappaient l'aigle d'Autriche , & relevaient les Lis.

Comment ces courtisans, doux, enjoués, aimables ,
 Sont-ils dans les combats des lions indomtables ?
 Quel assemblage heureux de graces, de valeur !
 Boufflers, Meuze, d'Ayen, Duras bouillans d'ardeur ;
 A la voix de LOUIS, courez, troupe intrépide.
 Que les Français sont grands quand leur maître les guide !
 Ils l'aiment, ils vaincront, leur père est avec eux. .
 Son courage n'est point cet instinct furieux,
 Ce courroux emporté, cette valeur commune ;
 Maître de son esprit, il l'est de la fortune ;
 Rien ne trouble ses sens, rien n'éblouit ses yeux :
 Il marche, il est semblable à ce maître des dieux ,
 Qui frapant les Titans, & tonnant sur leurs têtes ,
 D'un front majestueux dirigeait les tempêtes ;
 Il marche & sous ses coups la terre au loin mugit ;

L'Es-

e) Mr. de Luxembourg, Mr. de Loigni, & Mr. de Tingri.

f) Le duc de Saxe-Weimar, sous qui le vicomte de Turenne fit ses premières campagnes. Mr. de Turenne

est arrière-neveu de ce grand homme.

g) Ce reproche de férocité ne tombe que sur le soldat, & non sur les officiers, qui sont aussi généreux que les nôtres. On m'a écrit, que lorsque la

L'Escout fuit, la mer gronde, & le ciel s'obscurcit.

Sur un nuage épais que des antres de l'ourse

Les vents affreux du Nord apportent dans leur course,

Les vainqueurs des Valois descendent en courroux :

Cumberland, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous ;

Courage, rassemblez vos légions altières ;

Bataves, revenez, défendez vos barrières ;

Anglais, vous que la paix semblait seule allarmer,

Vengez-vous d'un héros qui daigne encor l'aimer ;

Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance ?

Mais ils parlent en vain ; lorsque LOUIS s'avance,

Leur génie est domté, l'Anglais est abattu,

Et la férocity g) le cède à la vertu.

Clare avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,

Venge ses rois trahis, sa patrie & ses temples.

Peuple sage & fidèle, heureux, Helvétiens h),

Nos antiques amis, & nos concitoyens,

Votre marche assurée, égale, inébranlable,

Pes ardens Neustriens i) fuit la fougue indomtable ;

Ce Danois k), ce héros, qui des frimats du Nord,

Par le dieu des combats fut conduit sur ce bord,

Admire les Français, qu'il est venu défendre.

Mille cris redoublés près de lui, font entendre :

Ren-

colonne Anglaise déborda Fontenoy, plusieurs soldats de ce corps criaient, *no quarter, no quarter*, point de quartier.

b) Les régimens de Diefbach, de Beteis, & de Courten, &c. avec des bataillons des gardes Suisses.

i) Le régiment de Normandie qui revenait à la charge sur la colonne Anglaise, tandis que la maison du Roi, la gendarmerie, les carabini- niers, &c. fondaient sur elle.

k) Mr. de Lowendahl.

Rentrez-vous , ou mourez , tombez sous notre effort :
C'en est fait , & l'Anglais craint LOUIS & la mort.

Allez , brave d'Estrée *l*) , achevez cet ouvrage ,
Enchainez ces vaincus échapés au carnage :
Que du roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui ;
Ils seront fiers encor , ils n'ont cédé *m*) qu'à lui.

Bientôt vole après eux ce corps fier & rapide *n*) ,
Qui semblable au dragon , qu'il eut jadis pour guide ,
Toujours prêt , toujours prompt , de pied ferme , en courant ,
Donne de deux combats le spectacle effrayant .
C'est ainsi que l'on voit , dans les champs des Numides ;
Différemment armés des chasseurs intrépides ;
Les courriers écumans franchissent les guérets ;
On gravit sur les monts , on borde les forêts ;
Les pièges sont dressés , on attend , on s'élance ;
Le javelot fend l'air , & le plomb le devance .
Les léopards sanglans , percés de coups divers ,
D'affreux rugissemens font retentir les airs ;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage .

Ah ! c'est assez de sang , de meurtre , de ravage ,

Sur

l) Mr. le comte d'Estrée à la tête de sa division , & Mr. de Brionne à la tête de son régiment , avaient enfoncé les grenadiers Anglais. le sabre à la main.

m) Depuis St. Louis aucun roi de France n'avait battu les Anglais en personne en bataille rangée.

n) On envoya quelques dragons à la poursuite : Ce corps

était commandé par Mr. le duc de Chevreuse , qui s'était distingué au combat de Sahy , où il avait reçu trois blessures. L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine du mot *Dragon* , est qu'ils portèrent un dragon dans leurs étendards sous le maréchal de Brissac , qui institua ce corps dans les guerres du Piémont.

Sur des morts entassés c'est marcher trop longtems.
 Noailles o), ramenez vos soldats triomphans.
 Mars voit avec plaisir leurs mains victorieuses
 Trainer dans notre camp ces machines affreuses,
 Ces foudres ennemis contre nous dirigés,
 Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés;
 Qu'ils renversent par vous les murs de cette ville,
 Du Batave indécis la barrière & l'asyle,
 Ces premiers p) fondemens de l'empire des lis,
 Puissent-ils par vos mains être enfin rassermis !
 Déjà Tournay se rend, déjà Gand s'épouvante :
 Charles-Quint s'en émeut, son ombre gémissante
 Pousse un cri dans les airs, & fuit de ce séjour,
 Où pour vaincre autrefois le ciel le mit au jour.
 Il fuit : mais quel objet pour cette ombre allarmée !
 Il voit ces vastes champs couverts de notre armée ;
 L'Anglais, deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
 Dans les mains de LOUIS laissant ses étendarts ;
 Le Belge en vain caché dans ses villes tremblantes,
 Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes,
 Et son char de victoire, en ces vastes remparts q),
 Ecraasant le berceau du plus grand des Césars. r)

Fran-

o) Le comte de Noailles attaqua de son côté la colonne d'infanterie Anglaise avec une brigade de cavalerie, qui prit ensuite des canons

p) Tournay, principale ville des Français sous la première race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childeric.

q) La ville de Gand soumise à Sa Majesté le 11. Juillet, après la défaite d'un corps d'Anglais par Mr. du Chaila, à la tête des brigades de Crillon & de Normandie, le régiment de Grassin, &c.

r) Des Césars modernes.

Mélanges &c.

C c

402 LE POÈME DE FONTENOY.

Français ! heureux guerriers, vainqueurs doux & terribles ;
Revenez , suspendez dans nos temples paisibles
Ces armes , ces drapeaux , ces étendarts sanglans.
Que vos chants de victoire animent tous nos chants.
Les palmes dans les mains nos peuples vous attendent ;
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent ;
Vos mères , vos enfans , près de vous empressés ,
Encor tout éperdus de vos périls passés ,
Vont baigner dans l'excès d'une ardente allégresse ,
Vos fronts victorieux de larmes de tendresse.
Accourez , recevez à votre heureux retour ,
Le prix de la vertu par les mains de l'amour.



[PRE-

PRÉFACE

DU POÈME

SUR LE DESASTRE DE LISBONNE.

SI jamais la question du mal physique a mérité l'attention de tous les hommes, c'est dans ces événemens funestes qui nous rapellent à la contemplation de notre faible nature, comme les pestes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre cent mille personnes à la Chine en 1699., celui de Lima & de Callao, & en dernier lieu celui du Portugal & du royaume de Fez. L'axiome, *Tout est bien*, paraît un peu étrange à ceux qui sont les témoins de ces désastres. Tout est arrangé, tout est ordonné, sans doute, par la Providence; mais il n'est que trop sensible, que tout depuis longtems n'est pas arrangé pour notre bien-être présent.

Lorsque l'illustre Pope donna son *Essai sur l'homme*, & qu'il dévelopa dans ses vers immortels les systèmes de Leibnitz, du lord Shaftsburi, & du lord Bolingbrooke, une foule de théologiens de toutes les communions attaquèrent ce système. On se révoltait contre cet axiome nouveau, que *Tout est bien*, que l'hom-

me jouit de la seule mesure du bonheur dont son être soit susceptible, &c. . . Il y a toujours un sens dans lequel on peut condamner un écrit, & un sens dans lequel on peut l'approuver. Il ferait bien plus raisonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, & de n'y point chercher un sens odieux. Mais c'est une des imperfections de notre nature, d'interpréter malignement tout ce qui peut être interprété, & de vouloir décrier tout ce qui a eu du succès.

On crut donc voir dans cette proposition, *Tout est bien*, le renversement du fondement des idées reçues. Si *Tout est bien*, disait-on, il est donc faux que la nature humaine soit déchue. Si l'ordre général exige que tout soit comme il est, la nature humaine n'a donc pas été corrompue; elle n'a donc pas eu besoin de rédempteur. Si ce monde, tel qu'il est, est le meilleur des mondes possibles, on ne peut donc pas espérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous sommes accablés sont un bien général, toutes les nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal physique & du mal moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien-être de ces bêtes, & contribué à l'ordre du monde; si les malheurs de tous les particuliers ne sont que la suite de cet ordre général & nécessaire; nous ne sommes donc que des roues qui servent à faire jouer la grande machine; nous ne sommes pas plus précieux aux yeux de DIEU que les animaux qui nous dévorent.

Voilà les conclusions qu'on tirait du poème
de

de Mr. Pope ; & ces conclusions mêmes augmentaient encor la célébrité & le succès de l'ouvrage. Mais on devait l'envisager sous un autre aspect. Il falait considérer le respect pour la Divinité , la résignation qu'on doit à ses ordres supérieurs , la saine morale , la tolérance , qui font l'ame de cet excellent écrit. C'est ce que le public a fait ; & l'ouvrage ayant été traduit par des hommes dignes de le traduire , a triomphé d'autant plus des critiques , qu'elles roulaient sur des matières plus délicates.

C'est le propre des censures violentes , d'accréditer les opinions qu'elles attaquent. On crie contre un livre parce qu'il réussit , on lui impute des erreurs. Qu'arrive-t-il ? Les hommes révoltés contre ces cris , prennent pour des vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru apercevoir. La censure élève des fantômes pour les combattre , & les lecteurs indignés embrassent ces fantômes.

Les critiques ont dit ; *Leibnitz , Pope , enseignent le Fatalisme* : & les partisans de Leibnitz & de Pope ont dit ; *Si Leibnitz & Pope enseignent le fatalisme , ils ont donc raison ; & c'est à cette fatalité invincible qu'il faut croire.*

Pope avait dit , *Tout est bien* , en un sens qui était très recevable ; & ils le disent aujourd'hui en un sens qui peut être combattu.

L'auteur du poëme sur le désastre de Lisbonne ne combat point l'illustre Pope , qu'il a toujours admiré & aimé ; il pense comme lui sur presque tous les points ; mais pénétré des malheurs des hommes , il s'élève contre les abus

qu'on peut faire du nouvel axiome , *Tout est bien*. Il adopte cette ancienne & triste vérité reconnue de tous les hommes , qu'il y a du mal sur la terre ; il avoue que le mot *Tout est bien* pris dans un sens absolu , & sans l'espérance d'un avenir , n'est qu'une insulte aux douleurs de notre vie.

Si lorsque Lisbonne , Méquinez , Tétuan , & tant d'autres villes furent englouties avec un si grand nombre de leurs habitans au mois de Novembre 1755 , des philosophes avaient crié aux malheureux qui échappaient à peine des ruines , *Tout est bien ; les héritiers des morts augmentent leurs fortunes , les maçons gagneront de l'argent à rebâtir des maisons , les bêtes se nourriront des cadavres enterrés dans les débris , c'est l'effet nécessaire des causes nécessaires ; votre mal particulier n'est rien , vous contribuez au bien général* : un tel discours certainement eût été aussi cruel que le tremblement de terre a été funeste : & voilà ce que dit l'auteur du poème sur le désastre de Lisbonne.

Il avoué donc , avec toute la terre , qu'il y a du mal sur la terre , ainsi que du bien ; il avoue qu'aucun philosophe n'a pû jamais expliquer l'origine du mal moral , & du mal physique : il avoué que Bayle , le plus grand dialecticien qui ait jamais écrit , n'a fait qu'apprendre à douter , & qu'il se combat lui-même : il avoue qu'il y a autant de faiblesses dans les lumières de l'homme que de misères dans sa vie. Il expose tous les systèmes en peu de mots. Il dit que la révélation seule peut dénouer ce grand nœud que
tous

tous les philosophes ont embrouillé ; il dit que l'espérance d'un développement de notre être dans un nouvel ordre de choses , peut seule consoler des malheurs présens , & que la bonté de la Providence est le seul asyle auquel l'homme puisse recourir dans les ténèbres de sa raison , & dans les calamités de sa nature faible & mortelle.

P. S. Il est toujours malheureusement nécessaire d'avertir qu'il faut distinguer les objections que se fait un auteur , de ses réponses aux objections , & ne pas prendre ce qu'il réfute pour ce qu'il adopte.



NOTE particulière sur ce passage de cette Préface :

Lorsque l'illustre Pope développa dans ses vers immortels les systèmes du Lord Shaftersburi & du Lord Bolingbrooke, &c.

pag. 403. ligne 20.

C'est peut-être la première fois qu'on a dit que le système de Pope était celui du Lord Shaftersburi ; c'est pourtant une vérité incontestable. Toute la partie physique est presque mot-à-mot dans la première partie du chapitre intitulé , *Les Moralistes* , section 3. MUCH IS ALLEG'D IN ANSWER TO SHOW &c. On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts de la nature. Comment est-elle sortie si impuissante & si défectueuse des mains d'un être parfait ? Mais je nie qu'elle soit défectueuse. . . . Sa beauté résulte des contrariétés , & la concorde universelle naît d'un combat perpétuel. . . . il faut que chaque être soit immolé à d'autres ; les végétaux aux animaux , les animaux à la terre. . . . & les loix du pouvoir central & de la végétation , qui donnent aux corps célestes leur poids & leur mouvement , ne seront point dérangés pour l'amour d'un chetif & faible animal , qui tout protégé qu'il est par ces mêmes loix sera bientôt par elles réduit en poussière.

Cela

Cela est admirablement dit : & cela n'empêche pas que l'illustre docteur Clarke , dans son traité de l'existence de Dieu , ne dise que le *genre humain se trouve dans un état où l'ordre naturel des choses de ce monde est manifestement renversé*. Page 10. Tom. II. 2. édition , traduction de Mr. Ricotier : cela n'empêche pas que l'homme ne puisse dire ; Je dois être aussi cher à mon maître , moi être pensant & sentant , que les planètes qui probablement ne sentent point : cela n'empêche pas que les choses de ce monde ne puissent être autrement , puisqu'on nous apprend que l'ordre a été perverti , & qu'il sera rétabli : cela n'empêche pas que le mal physique & le mal moral ne soient une chose incompréhensible à l'esprit humain : cela n'empêche pas qu'on ne puisse révoquer en doute le *Tout est bien* , en respectant Shaftsburi & Pope , dont le système a d'abord été attaqué comme suspect d'athéisme , & est aujourd'hui canonisé.

La partie morale de l'*Essai sur l'homme* de Pope , est aussi toute entière dans Shaftsburi , à l'article de la recherche sur la vertu , au second volume des *Caractéristiques*. C'est là que l'auteur dit que l'intérêt particulier bien entendu fait l'intérêt général. Aimer le bien public & le nôtre est non seulement possible , mais inséparable : *To be well affected towards the publick interest and ones own , is not only consistent , but inseparable*. C'est là ce qu'il prouve dans tout ce livre , & c'est la base de toute la partie morale de l'*Essai* de Pope *sur l'homme*. C'est par là qu'il finit.

That

*That reason passion answer one great aim,
That true self love and social be the same.*

La raison & les passions répondent au grand but de Dieu. Le véritable amour propre & l'amour social font le même.

Une si belle morale , bien mieux développée encor dans Pope que dans Shaftsburi, a toujours charmé l'auteur des poèmes sur Lisbonne & sur la loi naturelle : voilà pourquoi il a dit ,

*Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré ,
Et l'homme avec lui seul apprend à se connaître.*

Le lord Shaftsburi prouve encor que la perfection de la vertu est dûe nécessairement à la croyance d'un Dieu. *And thus perfection of virtue must be owing to the belief of a God.*

C'est apparemment sur ces paroles que quelques personnes ont traité Shaftsburi d'athée. S'ils avaient bien lû son livre , ils n'auraient pas fait cet infame reproche à la mémoire d'un pair d'Angleterre , d'un philosophe élevé par le sage Locke.

C'est ainsi que le père Hardouin traita d'athées Pascal , Mallebranche & Arnauld. C'est ainsi que le docteur Lange traita d'athée le respectable Wolf , pour avoir loué la morale des Chinois : & Wolf s'étant apuyé du témoignage des jésuites missionnaires à la Chine , le docteur répondit , *Ne fait-on pas que les jésuites sont des athées ?* Ceux qui gémirent sur l'aventure des diables

diabes de Loudun , si humiliante pour la raison humaine , ceux qui trouvèrent mauvais qu'un recollet , en conduisant Urbain Grandier au sup-plice , le frapât au visage avec un crucifix de fer , furent apellés athées par les recollets. Les convulsionnaires ont imprimé , que ceux qui se moquaient des convulsions étaient des athées : & les Molinistes ont cent fois batizé de ce nom les Jansénistes.

Lorsqu'un homme connu écrivit le premier en France il y a vingt ans sur l'inoculation de la petite vérole , un auteur inconnu écrivit , *Il n'y a qu'un athée imbu des folies Anglaises qui puisse proposer à notre nation de faire un mal certain , pour un bien incertain.*

L'auteur des nouvelles ecclésiastiques qui écrit tranquillement depuis si longtems contre les puissances , contre les loix , & contre la raison , a employé une feuille à prouver que Mr. de Montesquieu était athée , & une autre feuille à prouver qu'il était déiste.

St. Sorlin des Maretz , connu en son tems par le poëme de *Clovis* , & par son fanatisme , voyant passer un jour dans la galerie du Louvre La Mothe le Vayer , conseiller d'état & précepteur de Monsieur ; *Voilà* , dit-il , *un homme qui n'a point de religion* : La Mothe le Vayer , se retourna vers lui , & daigna lui dire , *Môn ami , j'ai tant de religion , que je ne suis point de ta religion.*

En général , cette ridicule & abominable démence d'accuser d'athéisme à tort & à travers tous

tous ceux qui ne pensent pas comme nous , est ce qui a le plus contribué à répandre d'un bout de l'Europe à l'autre ce profond mépris que tout le public a aujourd'hui pour les libelles de controverse.



POEME



P O È M E

S U R L E

DESASTRE DE LISBONNE,

OU EXAMEN DE CET AXIOME,

TOUT EST BIEN.

O Malheureux mortels ! ô terre déplorable !
O de tous les fléaux assemblage effroyable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philosophes trompés , qui criez , *Tout est bien* ,
Accourez : contemplez ces ruines affreuses ,
Ces débris , ces lambeaux , ces cendres malheureuses ,
Ces femmes , ces enfans , l'un sur l'autre entassés ,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés ;
Cent mille infortunés que la terre dévore ,
Qui sanglans , déchirés , & palpirans encore ,
Enterrés sous leurs toits terminent sans secours ,
Dans l'horreur des tourmens , leurs lamentables jours.

Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes ,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes ,
Direz-vous , c'est l'effet des éternelles loix ,

Qui

Qui d'un Dieu libre & bon nécessitent le choix ?
 Direz-vous , en voyant cet amas de victimes ,
 Dieu s'est vengé , leur mort est le prix de leurs crimes ?
 Quel crime , quelle faute ont commis ces enfans ,
 Sur le sein maternel écrasés & sanglans ?
 Lisbonne qui n'est plus , eut-elle plus de vices
 Que Londres , que Paris , plongés dans les délices ?
 Lisbonne est abimé , & l'on danse à Paris.
 Tranquilles spectateurs , intrépides esprits ,
 De vos frères mourans contemplant les naufrages ,
 Vous recherchez en paix les causes des orages ;
 Mais du sort ennemi quand vous sentez les coups ,
 Devenus plus humains , vous pleurez comme nous.

Croyez-moi , quand la terre entr'ouvre ses abîmes ;
 Ma plainte est innocente , & mes cris légitimes.
 Partout environnés des cruautés du sort ,
 Des fureurs des méchans , des pièges de la mort ;
 De tous les élémens éprouvans les atteintes ,
 Compagnons de nos maux , permettez-nous les plaintes :
 C'est l'orgueil , dites-vous , l'orgueil féditieux ,
 Qui prétend qu'étant mal , nous pouvions être mieux.
 Allez interroger les rivages du Tage ,
 Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage ,
 Demandez aux mourans , dans ce séjour d'effroi ,
 Si c'est l'orgueil qui crie , *O ciel , secourez-moi ,*
O ciel , ayez pitié de l'humaine misère.

Tout est bien , dites-vous , & tout est nécessaire.
 Quoi ? l'univers entier , sans ce gouffre infernal ,
 Sans engloutir Lisbonne , eût-il été plus mal ?
 Etes-vous assurés que la cause éternelle ,

Qui

Qui fait tout , qui fait tout , qui créa tout pour elle ,
 Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats ,
 Sans former des volcans allumés sous nos pas ?
 Borneriez-vous ainsi la suprême puissance ?
 Lui défendriez-vous d'exercer sa clémence ?
 L'éternel artisan n'a-t-il pas dans ses mains
 Des moyens infinis tout prêts pour ses desseins ?
 Je désire humblement , sans offenser mon maître ,
 Que ce gouffre enflammé de soufre & de salpêtre
 Eût allumé ses feux dans le fond des déserts.
 Je respecte mon Dieu , mais j'aime l'univers :
 Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible ,
 Il n'est point orgueilleux , hélas ! il est sensible.

Les tristes habitans de ces bords désolés ,
 Dans l'horreur des tourmens seraient-ils consolés ;
 Si quelqu'un leur disait ; *Tombez , mourez tranquiles ,*
Pour le bonheur du monde on détruit vos asyles ;
D'autres mains vont bâtir vos palais embrasés ;
D'autres peuples naîtront dans vos murs écrasés ;
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales ;
Tous vos maux sont un bien dans les loix générales ;
Dieu vous voit du même œil que les vils vermisses ,
Dont vous serez la proie au fond de vos tombeaux ?
 A des infortunés quel horrible langage !
 Cruels , à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.

Non , ne présentez plus à mon cœur agité
 Ces immuables loix de la nécessité ,
 Cette chaîne des corps , des esprits , & des mondes.
 O rêves de savans ! ô chimères profondes !

Dieu

Dieu tient en main la chaîne , & n'est point enchaîné ; a')
 Par son choix bienfaisant tout est déterminé :
 Il est libre , il est juste , il n'est point implacable.
 Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable ? †
 Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier.
 Guérirez-vous nos maux en osant les nier ?
 Tous les peuples tremblans sous une main divine ,
 Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
 Si l'éternelle loi qui meut les élémens ,
 Fait tomber les rochers sous les efforts des vents ;
 Si les chênes touffus par la foudre s'embrasent ,
 Ils ne ressentent point les coups qui les écrasent.
 Mais je vis , mais je sens , mais mon cœur opprimé
 Demande des secours au Dieu qui l'a formé.
 Enfant du tout-puissant , mais nés dans la misère ,
 Nous étendons les mains vers notre commun père.
 Le vase , on le fait bien , ne dit point au potier ,
 Pourquoi suis-je si vil , si faible , si grossier ?
 Il n'a point la parole , il n'a point la pensée ;
 Cette urne en se formant , qui tombe fracassée ,
 De la main du potier ne reçut point un cœur ,
 Qui désirât les biens , & sentit son malheur.
 Ce malheur , dites-vous , est le bien d'un autre être.
 De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître :
 Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts ;
 Le beau soulagement d'être mangé des vers !
 Tristes calculateurs des misères humaines ,
 Ne me consolez point ; vous aigrissez mes peines :

Et

a) Voyez les notes à la fin du poëme.

† *Sub Deo justo nemo miser nisi mereatur.* St. Augustin.

Et je ne vois en vous que l'effort impuissant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.

Je ne suis du grand *Tout* qu'une faible partie :
Oui ; mais les animaux condamnés à la vie ,
Tous les êtres sentans nés sous la même loi ,
Vivent dans la douleur , & meurent comme moi.

Le vautour acharné sur sa timide proie ,
De ses membres sanglans se repait avec joie :
Tout semble bien pour lui , mais bientôt à son tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière ;
Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussière ,
Sanglant , percé de coups , sur un tas de mourans ,
Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorans.
Ainsi du monde entier tous les membres gémissent ;
Nés tous pour les tourmens , l'un par l'autre ils périssent ;
Et vous composerez , dans ce cahos fatal ,
Des malheurs de chaque être un bonheur général ?
Quel bonheur ! ô mortel , & faible , & misérable !
Vous criez , *Tout est bien* , d'une voix lamentable.
L'univers vous dément , & votre propre cœur
Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.

Elémens , animaux , humains , tout est en guerre !
Il le faut avouer , le *mal* est sur la terre :
Son principe secret ne nous est point connu.
De l'auteur de tout bien le mal est-il venu ?
Est-ce le noir Tiphon * , le barbare Arimane † ,

Dont

* Principe du mal chez
les Egyptiens.

Mélanges &c.

† Principe du mal chez les
Perses.

418 P O E M E S U R L E

Dont la loi tyrannique à souffrir nous condamne ?
 Mon esprit n'admet point ces monstres odieux,
 Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.
 Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
 Qui prodigua ses biens à ses enfans qu'il aime,
 Et qui versa sur eux les maux à pleines mains ?
 Quel œil peut pénétrer dans ses profonds desseins ?
 De l'Etre tout-parfait le monde ne pouvait naître :
 Il ne vient point d'autrui *, puisque Dieu seul est maître.
 Il existe pourtant. O tristes vérités !
 O mélange étonnant de contrariétés !
 Un Dieu vint consoler notre race affligée ;
 Il visita la terre, & ne l'a point changée † ;
 Un sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pû ;
 Il le pouvait, dit l'autre, & ne l'a point voulu ;
 Il le voudra sans doute. Et tandis qu'on raisonne,
 Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne,
 Et de trente cités dispersent les débris,
 Des bords sanglans du Tage à la mer de Cadis.

Ou l'homme est né coupable, & Dieu punit sa race,
 Ou ce maître absolu de l'être & de l'espace,
 Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent,
 De ses premiers décrets suit l'éternel torrent :
 Ou la matière informe à son maître rebelle,
 Porte en foi des défauts nécessaires comme elle ;
 Ou bien Dieu nous éprouve ; & ce séjour mortel ‡

N'est

* C'est-à-dire, d'un autre principe.

† Un philosophe Anglais a prétendu que le monde phy-

que avait dû être changé au premier avènement, comme le monde moral.

‡ Voilà avec l'opinion des

N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel.

Nous essuyons ici des douleurs passagères.

Le trépas est un bien qui finit nos misères.

Mais quand nous sortirons de ce passage affreux ,

Qui de nous prétendra mériter d'être heureux ?

Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir sans doute.

Il n'est rien qu'on connaisse , & rien qu'on ne redoute.

La nature est muette, on l'interroge en vain.

On a besoin d'un Dieu , qui parle au genre humain.

Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage ,

De consoler le faible , & d'éclairer le sage.

L'homme au doute , à l'erreur, abandonné sans lui,

Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui.

Leibnitz ne m'apprend point , par quels nœuds invisibles

Dans le mieux ordonné des univers possibles ,

Un désordre éternel , un cahos de malheurs ,

Mêle à nos vains plaisirs de réelles douleurs ;

Ni pourquoi l'innocent , ainsi que le coupable ,

Subit également ce mal inévitable ;

Je ne conçois pas plus comment tout serait *bien* :

Je suis comme un docteur , hélas , je ne fais rien.

Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes ,

Un corps impénétrable aux atteintes mortelles ;

La douleur , le trépas, n'approchaient point de lui.

De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui !

Il rampe , il souffre , il meurt ; tout ce qui naît expire ;

De

deux principes toutes les solutions qui se présentent à l'esprit humain dans cette grande difficulté ; & la révélation

seule peut enseigner ce que l'esprit humain ne saurait comprendre.

D d 2

De la destruction la nature est l'empire.
 Un faible composé de nerfs & d'ossemens,
 Ne peut être insensible au choc des élémens ;
 Ce mélange de sang, de liqueurs, & de poudre,
 Puisqu'il fut assemblé, fut fait pour se dissoudre ;
 Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats
 Fut soumis aux douleurs ministres du trépas.
 C'est là ce que m'apprend la voix de la nature.
 J'abandonne Platon, je rejette Epicure.
 Bayle en fait plus qu'eux tous : je vais le consulter :
 La balance à la main, Bayle enseigne à douter. *b)*
 Assez sage, assez grand, pour être sans système,
 Il les a tous détruits, & se combat lui-même :
 Semblable à cet aveugle en butte aux Philistins,
 Qui tomba sous les murs abattus par ses mains.

Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue ?
 Rien : le livre du sort se ferme à notre vue.
 L'homme étranger à soi, de l'homme est ignoré.
 Que suis-je ? où suis-je ? où vais-je ? & d'où suis-je tiré ? *c)*
 Atomes tourmentés sur cet amas de boue,
 Que la mort engloutit, & dont le sort se joue,
 Mais atomes pensans, atomes dont les yeux
 Guidés par la pensée ont mesuré les cieux ;
 Au sein de l'infini nous élançons notre être ;
 Sans pouvoir un moment nous voir & nous connaître.
 Ce monde, ce théâtre ; & d'orgueil & d'erreur,
 Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.

Tout

b) Voyez les notes à la fin
 du poème.

c) Voyez les notes à la fin
 du poème.

Tout se plaint , tout gémit en cherchant le bien-être ,
 Nul ne voudrait mourir ; nul ne voudrait renaitre. *
 Quelquefois dans nos jours sacrés aux douleurs ,
 Par la main du plaisir nous effuyons nos pleurs.
 Mais le plaisir s'envole , & passe comme une ombre ;
 Nos chagrins , nos regrets , nos pertes sont sans nombre.
 Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir ;
 Le présent est affreux , s'il n'est point d'avenir ,
 Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.

Un jour tout sera bien , voilà notre espérance ;
Tout est bien aujourd'hui ; voilà l'illusion.
 Les sages me trompaient , & Dieu seul a raison.
 Humble dans mes soupirs , soumis dans ma souffrance ,
 Je ne m'élève point contre la providence.
 Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois ,
 Chanter des doux plaisirs les séduisantes loix.
 D'autres tems , d'autres mœurs : instruit par la vieillesse ,
 Des humains égarés partageant la faiblesse ,
 Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer ,
 Je ne fais que souffrir , & non pas murmurer.

Un calife autrefois à son heure dernière ,
 Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière ;
Je t'apporte , ô seul roi , seul être illimité ,
Tout ce que tu n'as point dans ton immensité ,
Les défauts , les regrets , les maux & l'ignorance.
 Mais il pouvait encor ajouter l'espérance. d)

NOTES.

* On trouve difficilement
 une personne qui voulût re-
 commencer la même carrière
 qu'elle a courue , & repasser

par les mêmes événemens.
 d) Voyez les notes à la
 fin du poème.

N O T E S.

a DIEU tient en main la chaîne , & n'est point enchaîné.

La chaîne universelle n'est pas , comme on l'a dit , une gradation suivie qui lie tous les êtres. Il y a probablement une distance immense entre l'homme & la brute , entre l'homme & les substances supérieures ; il y a l'infini entre Dieu & toutes les substances. Les globes qui roulent autour de notre soleil n'ont rien de ces gradations insensibles , ni dans leur grosseur , ni dans leurs distances , ni dans leurs fatellites.

Pope dit que l'homme ne peut savoir pourquoi les lunes de Jupiter sont moins grandes que Jupiter ; il se trompe en cela ; c'est une erreur pardonnable qui a pû échapper à son beau génie. Il n'y a point de mathématicien qui n'eût fait voir au Lord Bolingbrooke , & à Mr. Pope , que si Jupiter était plus petit que ses fatellites , ils ne pourraient pas tourner autour de lui ; mais il n'y a point de mathématicien qui pût découvrir une gradation suivie dans les corps du système solaire.

Il n'est pas vrai que si on ôtait un atome du monde , le monde ne pourrait subsister : & c'est ce que Mr. de Crouzas , savant géomètre , remarqua très bien dans son livre contre Mr. Pope. Il paraît qu'il avait raison en ce point , quoique
sur

sur d'autres il ait été invinciblement réfuté par Mrs. Warburton & Silhouette.

Cette chaîne des événemens a été admise & très ingénieusement défendue par le grand philosophe Leibnitz ; elle mérite d'être éclaircie. Tous les corps , tous les événemens dépendent d'autres corps & d'autres événemens. Cela est vrai : mais tous les corps ne sont pas nécessaires à l'ordre & à la conservation de l'univers ; & tous les événemens ne sont pas essentiels à la série des événemens. Une goutte d'eau , un grain de sable de plus ou de moins , ne peuvent rien changer à la constitution générale. La nature n'est asservie ni à aucune quantité précise , ni à aucune forme précise. Nulle planète ne se meut dans une courbe absolument régulière ; nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique : nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération : la nature n'agit jamais rigoureusement. Ainsi on n'a aucune raison d'assurer qu'un atome de moins sur la terre ferait la cause de la destruction de la terre.

Il en est de même des événemens. Chacun d'eux a sa cause dans l'événement qui précède ; c'est une chose dont aucun philosophe n'a jamais douté. Si on n'avait pas fait l'opération césarienne à la mère de César , César n'aurait pas détruit la république ; il n'eût pas adopté Octave , & Octave n'eût pas laissé l'empire à Tibère. Maximilien épouse l'héritière de la Bourgogne & des Pays-bas , & ce mariage devient la source de deux cent ans de guerre. Mais que César ait craché à droite ou à gauche , que l'héritière

D d 4

de

de Bourgogne ait arrangé sa coëffure d'une manière ou d'une autre, cela n'a certainement rien changé au système général.

Il y a donc des événemens qui ont des effets, & d'autres qui n'en ont pas. Il en est de leur chaîne comme d'un arbre généalogique; on y voit des branches qui s'éteignent à la première génération, & d'autres qui continuent la race. Plusieurs événemens restent sans filiation. C'est ainsi que dans toute machine, il y a des effets nécessaires au mouvement, & d'autres effets indifférens qui sont la suite des premiers, & qui ne produisent rien. Les roues d'un carrosse servent à le faire marcher; mais qu'elles fassent voler un peu plus ou un peu moins de poussière, le voyage se fait également. Tel est donc l'ordre général du monde, que les chaînons de la chaîne ne seraient point dérangés par un peu plus ou un peu moins de matière, par un peu plus ou un peu moins d'irrégularité.

La chaîne n'est pas dans un plein absolu; il est démontré que les corps célestes font leurs révolutions dans l'espace non résistant. Tout l'espace n'est pas rempli. Il n'y a donc pas une suite de corps depuis un atome jusqu'à la plus reculée des étoiles. Il peut donc y avoir des intervalles immenses entre les êtres sensibles, comme entre les insensibles. On ne peut donc assurer que l'homme soit nécessairement placé dans un des chaînons attachés l'un à l'autre par une suite non interrompue. *Tout est enchaîné*, ne veut dire autre chose, sinon, que tout est arrangé. Dieu est la cause & le maître de cet arrange-

rangement. Le Jupiter d'Homère était l'esclave des destins. Voyez Clarke *Traité de l'existence de Dieu*.

b) La balance à la main, Bayle enseigne à douter.

Une centaine de remarques répandues dans le dictionnaire de Bayle lui ont fait une réputation immortelle. Il a laissé la dispute sur l'*origine du mal* indécise. Chez lui toutes les opinions sont exposées ; toutes les raisons qui les soutiennent, toutes les raisons qui les ébranlent, sont également approfondies ; c'est l'avocat général des philosophes, mais il ne donne point ses conclusions. Il est comme Cicéron, qui souvent dans ses ouvrages philosophiques soutient son caractère d'académicien indécis, ainsi que l'a remarqué le savant & judicieux abbé d'Olivet.

Je crois devoir essayer ici d'adoucir ceux qui s'acharnent depuis quelques années avec tant de violence & si vainement contre Bayle : j'ai tort de dire vainement, car ils ne servent qu'à le faire lire avec plus d'avidité : ils devraient apprendre de lui à raisonner & à être modérés. Jamais d'ailleurs le philosophe Bayle n'a nié ni la Providence ni l'immortalité de l'ame. On traduit Cicéron, on le commente, on le fait servir à l'éducation des princes. Mais que trouve-t-on presque à chaque page dans Cicéron parmi plusieurs choses admirables ? On y trouve que *s'il est une Providence, elle est blâmable d'avoir donné aux hommes une intelligence dont elle savait qu'ils devaient abuser.* „ Sic veltra ista providentia reprehendenda quæ rationem dederit eis „ quos

„ quos scierit ea perverſe uſuros. [*Libro tertio de naturâ Deorum.*]

Jamais perſonne n'a cru que la vertu vint des Dieux, & on a eu raiſon. „ Virtutem nunquam „ Deo acceptam nemo retulit, nimirum rectè. „ *Idem.*

Qu'un Criminel meure impuni, vous dites que les Dieux le frappent dans ſa poſtérité. Une vil- le ſouffrirait-elle un légiſlateur qui condamnerait les petits enfans pour les crimes de leur grand-père ? „ Ferretne ulla civitas latorem legis ut „ condemnaretur nepos ſi avus deliquiſſet ?

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que Ciceron finit ſon livre de la *Nature des Dieux* ſans réfuter de telles aſſertions. Il ſoutient en cent endroits la mortalité de l'ame dans ſes *Tuſculanes*, après avoir ſoutenu ſon immortalité.

Il y a bien plus. C'eſt à tout le ſénat de Rome qu'il dit dans ſon plaidoyer pour Cluentius : *Quel mal lui a fait la mort ? Nous rejettons tous les fables ineptes des enfers. Qu'eſt-ce donc que la mort lui a ôtée, ſi non le ſentiment des douleurs ?*

„ Quid illi mors attulit mali, niſi forte ineptiis „ ac fabulis ducimur ut exiſtimemus illum apud „ inferos ſupplicia perferre ? quæ ſi falſa ſunt, „ quod omnes intelligunt, quid ei mors eripuit „ præter ſenſum doloris ?

Enfin dans ſes lettres où l'é cœur parle, ne dit-il pas, *Cum non ero, ſenſu omni carebo* : „ Quand je ne ſerai plus, tout ſentiment périra „ avec moi ?

Jamais Bayle n'a rien dit d'approchant. Ce- pen-

pendant on met Ciceron entre les mains de la jeunesse ; on se déchaîne contre Bayle : Pourquoi ? C'est que les hommes sont inconséquens , c'est qu'ils sont injustes.

c) *Que suis-je ? où suis-je ? où vais-je ? & d'où suis-je tiré ?*

Il est clair que l'homme ne peut par lui-même être instruit de tout cela. L'esprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience ; nulle expérience ne peut nous apprendre ni ce qui était avant notre existence, ni ce qui est après, ni ce qui anime notre existence présente. Comment avons-nous reçu la vie ? quel ressort la soutient ? comment notre cerveau a-t-il des idées & de la mémoire ? comment nos membres obéissent-ils incontinent à notre volonté ? &c. nous n'en savons rien. Ce globe est-il seul habité ? A-t-il été fait après d'autres globes , ou dans le même instant ? Chaque genre de plantes vient-il ou non d'une première plante ? Chaque genre d'animaux est-il produit ou non par deux premiers animaux ? Les plus grands philosophes n'en savent pas plus sur ces matières que les plus ignorans des hommes. Il en faut revenir à ce proverbe populaire : *La poule a-t-elle été avant l'œuf , ou l'œuf avant la poule ?* Le proverbe est bas : mais il confond la plus haute sagesse , qui ne fait rien sur les premiers principes des choses sans un secours surnaturel.

d) *Mais il pouvait encor ajouter l'espérance.*

La plupart des hommes ont eu cette espérance , avant même qu'ils eussent le secours
de

de la révélation. L'espoir d'être après la mort ; est fondé sur l'amour de l'être pendant la vie ; il est fondé sur la probabilité que ce qui pense pensera. On n'en a point de démonstration , parce qu'une chose démontrée est une chose dont le contraire est une contradiction , & parce qu'il n'y a jamais eu de disputes sur les vérités démontrées. Lucrèce pour détruire cette espérance apporte dans son troisième livre des argumens dont la force afflige ; mais il n'oppose que des vraisemblances à des vraisemblances plus fortes. Plusieurs Romains pensaient comme Lucrèce ; & on chantait sur le théâtre de Rome ; *Post mortem nihil est*, *Il n'est rien après la mort*. Mais l'instinct , la raison , le besoin d'être consolé , le bien de la société prévalurent ; & les hommes ont toujours eu l'espérance d'une vie à venir : espérance , à la vérité , souvent accompagnée de doute. La révélation détruit le doute , & met la certitude à la place.



P R É F A C E

S U R L E P O È M E

D E L A

L O I N A T U R E L L E .

ON fait assez que ce poëme n'avait point été fait pour être public : c'était depuis trois ans un secret entre un grand roi & l'auteur. Il n'y a que trois mois qu'il s'en répandit quelques copies dans Paris , & bientôt après il y fut imprimé plusieurs fois d'une manière aussi fautive que les autres ouvrages qui sont partis de la même plume.

Il serait juste d'avoir plus d'indulgence pour un écrit secret tiré de l'obscurité où son auteur l'avait condamné , que pour un ouvrage qu'un écrivain expose lui-même au grand jour. Il ferait encor juste de ne pas juger le poëme d'un laïque comme on jugerait une thèse de théologie. Ces deux poëmes sont les fruits d'un arbre transplanté. Quelques-uns de ces fruits peuvent n'être pas du goût de quelques personnes : ils sont d'un climat étranger ; mais il n'y en a aucun d'empoisonné , & plusieurs peuvent être salutaires.

Il faut regarder cet ouvrage comme une lettre où l'on expose en liberté ses sentimens. La plupart des livres ressemblent à ces conversations

tions générales & gênées, dans lesquelles on dit rarement ce qu'on pense. L'auteur a dit ici ce qu'il a pensé à un prince philosophe auprès duquel il avait alors l'honneur de vivre. Il a appris que des esprits éclairés n'ont pas été mécontents de cette ébauche : ils ont jugé que le poème sur la loi naturelle est une préparation à des vérités plus sublimes. Cela seul aurait déterminé l'auteur à rendre l'ouvrage plus complet & plus correct, si ses infirmités l'avaient permis. Il a été obligé de se borner à corriger les fautes dont fourmillent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges données dans cet écrit à un prince qui ne cherchait pas ces louanges, ne doivent surprendre personne : elles n'avaient rien de la flatterie, elles partaient du cœur ; ce n'est pas là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puissance. L'homme de lettres pouvait ne pas mériter les éloges & les bontés dont le monarque le comblait ; mais le monarque méritait la vérité que l'homme de lettres lui disait dans cet ouvrage. Les changemens survenus depuis dans un commerce si honorable pour la littérature, n'ont point altéré les sentimens qu'il avait fait naître.

Enfin puisqu'on a arraché au secret & à l'obscurité un écrit destiné à ne point paraître, il subsistera chez quelques sages comme un monument d'une correspondance philosophique qui ne devait point finir ; & on ajoute que si la faiblesse humaine se fait sentir partout, la vraie philosophie domte toujours cette faiblesse.

Au

Au reste ce faible essay fut composé à l'occasion d'une petite brochure qui parut en ce tems-là. Elle était intitulée , *Du Souverain Bien* , & elle devait l'être , *Du Souverain mal*. On y prétendait qu'il n'y a ni vertu , ni vice , & que les remords sont une faiblesse d'éducation qu'il faut étouffer. L'auteur du poëme prétend que les remords nous sont aussi naturels que les autres affections de notre ame. Si la fougue d'une passion fait commettre une faute , la nature rendue à elle-même sent cette faute. La fille sauvage trouvée près de Châlons avoua que dans la colère elle avait donné à sa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ses bras. Dès qu'elle vit son sang couler , elle se repentit , elle pleura , elle éteignit ce sang , elle mit des herbes sur la blessure. Ceux qui disent que ce retour d'humanité n'est qu'une branche de notre amour propre , sont bien de l'honneur à l'amour propre. Qu'on appelle la raison & les remords comme on voudra , ils existent , & ils sont les fondemens de la loi naturelle.





L A

LOI NATURELLE,

P O È M E

EN QUATRE PARTIES.

E X O R D E.

O Vous, dont les exploits, le règne & les ouvrages
Deviendront la leçon des héros & des sages,
Qui voyez d'un même œil les caprices du fort,
Le trône & la cabane, & la vie & la mort;
Philosophe intrépide, affermissiez mon ame,
Couvrez-moi des rayons de cette pure flâme,
Qu'allume la raison, qu'éteint le préjugé.
Dans cette nuit d'erreur, où le monde est plongé,
Apportons, s'il se peut, une faible lumière.
Nos premiers entretiens, notre étude première,
Étaient, je m'en souviens, Horace avec Boileau.
Vous y cherchiez le *vrai*, vous y goûtiez le *beau*:
Quelques traits échapés d'une utile morale,
Dans leurs piquants écrits brillent par intervalle;

Mais

Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré.
 D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
 Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être,
 Et l'homme avec lui seul apprit à se connaître.
 L'art quelquefois frivole, & quelquefois divin,
 L'art des vers est dans Pope utile au genre-humain.
 Que m'importe en effet que le flatteur d'Octave,
 Parasite discret, non moins qu'adroit esclave,
 Du lit de sa Glycère, ou de Ligurius,
 En prose mesurée insulte à Crispinus ?
 Que Boileau répandant plus de sel que de grace,
 Veuille outrager Quinault, pense avilir le Tasse ?
 Qu'il peigne de Paris les tristes embarras,
 Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas ?
 Il faut d'autres objets à votre intelligence.



De l'esprit qui vous meut vous recherchez l'essence,
 Son principe, sa fin, & surtout son devoir.
 Voyons sur ce grand point ce qu'on a pû savoir ;
 Ce que l'erreur fait croire aux docteurs du vulgaire ;
 Et ce que vous inspire un Dieu qui vous éclaire.
 Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ses traits :
 Si Dieu n'est pas dans nous, il n'exista jamais.
 Ne pouvons-nous trouver l'auteur de notre vie
 Qu'au labyrinthe obscur de la théologie ?
 Origène & Jean Scot sont chez vous sans crédit :
 La nature en fait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
 Ecartons ces romans qu'on appelle systèmes,
 Et pour nous élever descendons dans nous-mêmes.

PREMIERE PARTIE.

DIEU a donné aux hommes les idées de la justice, & la conscience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur est nécessaire. C'est là cette loi naturelle sur laquelle la religion est fondée. C'est ce seul principe qu'on développe ici. L'on ne parle que de la loi naturelle, & non de la religion & de ses augustes mystères.

Soit a qu'un être inconnu, par lui seul existant,
 Ait tiré depuis peu l'univers du néant,
 Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle;
 Qu'elle nage en son sein, ou qu'il règne loin d'elle;
 Que l'âme, ce flambeau souvent si ténébreux,
 Ou soit un de nos sens, ou subsiste sans eux:
 Vous êtes sous la main de ce maître invisible.

Mais du haut de son trône obscur, inaccessible,
 Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous?
 De sa grandeur suprême indignement jaloux,
 Des louanges, des vœux, flatent-ils sa puissance?
 Est-ce le peuple altier, conquérant de Bistance,
 Le tranquille Chinois, le Tartare indomté,
 Qui connaît son essence, & suit sa volonté?
 Différens dans leurs mœurs, ainsi qu'en leur hommage,

Ils

a Voyez les notes à la fin du Poëme.

Ils lui font tenir tous un différent langage.
Tous se font donc trompés. Mais détournons les yeux
De cet impur amas d'imposteurs odieux : *
Et sans vouloir sonder , d'un regard téméraire ,
De la loi des chrétiens l'ineffable mystère ,
Sans expliquer en vain ce qui fut révélé ,
Cherchons par la raison si Dieu n'a point parlé.

La nature a fourni d'une main salutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme est nécessaire ;
Les ressorts de son ame , & l'instinct de ses sens ,
Le ciel à ses besoins soumet les élémens.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante
Y peint de la nature une image vivante.
Chaque objet de ses sens prévient la volonté.
Le son dans son oreille est par l'air apporté.
Sans efforts & sans soins son œil voit la lumière.
Sur son Dieu , sur sa fin , sur sa cause première ,
L'homme est-il sans secours à l'erreur attaché ?
Quoi ! le monde est visible , & Dieu serait caché !
Quoi ! le plus grand besoin que j'aye en ma misère ,
Est le seul qu'en effet je ne peux satisfaire !
Non : le Dieu qui m'a fait , ne m'a point fait en vain ,
Sur le front des mortels il mit son sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître ;
Il m'a donné sa loi , puisqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé , mais c'est à l'univers ;

E e 2

Il

* Il faut distinguer Con- fait tout ce qu'on peut faire
futzée , qui s'en est tenu à la sans révélation.
religion naturelle , & qui a

Il n'a point de l'Égypte habité les déserts.
Delphes , Delos , Ammon , ne sont pas ses asyles.
Il ne se cacha point aux antres des Sibylles.
La morale uniforme en tout tems , en tout lieu ,
A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de Trajan , de Socrate , & la vôtre.
De ce culte éternel la nature est l'apôtre ;
Le bon sens la reçoit , & les remords vengeurs ;
Nés de la conscience , en sont les défenseurs ;
Leur redoutable voix partout se fait entendre.

Pensez-vous en effet que ce jeune Alexandre ,
Aussi vaillant que vous , mais bien moins modéré ,
Teint du sang d'un ami trop inconsideré ,
Ait pour se repentir consulté des augures ?
Ils auraient dans leurs eaux lavé ses mains impures ;
Ils auraient à prix d'or absous bientôt le roi.
Sans eux , de la nature il écouta la loi ;
Honteux , désespéré d'un moment de furie ,
Il se jugea lui-même indigne de la vie.
Cette loi souveraine à la Chine , au Japon ,
Inspira Zoroastre , illumina Solon.
D'un bout du monde à l'autre elle parle , elle crie ,
ADORE UN DIEU , SOIS JUSTE , ET CHERIS TA PATRIE ,
Ainsi le froid Lappon crut un être éternel ;
Il eut de la justice un instinct naturel ;
Et le nègre vendu sur un lointain rivage ,
Dans les nègres encor aima sa noire image.
Jamais un parricide , un calomniateur ,
N'a dit tranquillement , dans le fond de son cœur :
» Qu'il est beau , qu'il est doux d'accabler l'innocence ,

» De

» De déchirer le sein qui nous donna naissance !
» Dien juste, Dieu parfait ! que le crime a d'appas !
Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'était une loi terrible, universelle,
Que respecte le crime en s'élevant contre elle.
Est-ce nous qui créons ces profonds sentimens ?
Avons-nous fait notre ame ? avons-nous fait nos sens ?
L'or qui nait au Pérou, l'or qui nait à la Chine,
Ont la même nature, & la même origine :
L'artisan les façonne, & ne peut les former.
Ainsi l'être éternel, qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même semence.
Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'imposture & d'erreur,
Il ne peut la changer ; son juge est dans son cœur.

S E C O N D E P A R T I E .

*Réponses aux objections contre les principes d'une
morale universelle. Preuve de cette vérité.*

J'Entends avec Cardan, Spinoza qui murmure.
Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,
Ne sont que l'habitude, & les illusions,
Qu'un besoin mutuel inspire aux nations.
Raisonneur malheureux ; ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce besoin ? pourquoi l'être suprême
Mit-il dans notre cœur à l'intérêt porté

438 P O E M E S U R L A

Un instinct qui nous lie à la société ?

Les loix que nous faisons , fragiles , inconstantes ;

Ouvrages d'un moment , sont partout différentes.

Jacob chez les hébreux put épouser deux sœurs ;

David , sans offenser la décence & les mœurs ,

Flatta de cent beautés la tendresse importune ;

Le pape au vatican n'en peut posséder une.

Là , le père à son gré choisit son successeur ;

Ici , l'heureux aîné de tout est possesseur.

Un Polaque à moustache , à la démarche altière ,

Peut arrêter d'un mot sa république entière.

L'empereur ne peut rien sans ses chers électeurs.

L'Anglais a du crédit , le pape a des honneurs.

Usages , intérêts , culte , loix , tout diffère.

Qu'on soit juste , il suffit , le reste est arbitraire. *

Mais tandis qu'on admire & ce juste & ce beau ,

Londre immole son roi par la main d'un bourreau.

Du pape Borgia le bâtard sanguinaire

Dans les bras de sa sœur assassine son frère.

Là , le froid Hollandais devient impétueux ,

Il déchire en morceaux deux frères vertueux.

Plus loin la Brinvilliers , dévote avec tendresse ,

Empoisonne son père en courant à confesse.

Sous le fer du méchant le juste est abattu.

Hé bien ! conclurrez-vous qu'il n'est point de vertu ?

Quand des vents du midi les funestes haleines

De

* Il est évident que cet arbitraire ne regarde que les choses d'institution , les loix civiles , la discipline , qui ne changent que les jours selon le besoin.

De semences de mort ont inondé nos plaines,
 Direz-vous que jamais le ciel en son courroux
 Ne laissa la santé séjourner parmi nous ?
 Tous les divers fléaux dont le poids nous accable ,
 Du choc des élémens effet inévitable ,
 Des biens que nous goûtons corrompent la douceur ;
 Mais tout est passager , le crime & le malheur .
 De nos désirs fougueux la trompette fatale
 Laisse au fond de nos cœurs la règle & la morale .
 C'est une source pure : en vain dans ses canaux
 Les vents contagieux en ont troublé les eaux ;
 En vain sur la surface une fange étrangère
 Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère ;
 L'homme le plus injuste , & le moins policé ,
 Sy contemple aisément quand l'orage est passé .
 Tous ont reçu du ciel , avec l'intelligence ,
 Ce frein de la justice & de la conscience .
 De la raison naissante elle est le premier fruit ;
 Dès qu'on la peut entendre , aussi-tôt elle instruit :
 Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
 Au cœur plein de désirs , asservir ; mais né libre ;
 Arme que la nature a mis en notre main ,
 Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain .
 De Socrate en un mot c'est là l'heureux génie ;
 C'est là ce Dieu secret qui dirigeait sa vie ,
 Ce Dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort ,
 Quand il but sans pâlir la coupe de la mort .
 Quoi ! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate ?
 Tout mortel a le sien qui jamais ne le flate .
 Néron cinq ans entiers fut soumis à ses loix ,

Cinq ans des corrupteurs il repoussa la voix.
Marc-Aurèle appuyé sur la philosophie ,
Porta ce joug heureux tout le tems de sa vie.
Julien s'égarant dans sa religion ,
Infidèle à la foi , fidèle à la raison ,
Scandale de l'église , & des rois le modèle ,
Ne s'écarta jamais de la loi naturelle.

On insiste , on me dit ; L'enfant dans son berceau
N'est point illuminé par ce divin flambeau ;
C'est l'éducation qui forme ses pensées ,
Par l'exemple d'autrui ses mœurs lui sont tracées ;
Il n'a rien dans l'esprit , il n'a rien dans le cœur ;
De ce qui l'environne il n'est qu'imitateur ;
Il répète les noms de devoir , de justice ,
Il agit en machine : & c'est par sa nourrice
Qu'il est Juif ou Payen , fidèle ou Musulman ,
Vêtu d'un juste-au-corps , ou bien d'un doliman.

Oui , de l'exemple en nous je fais quel est l'empire.
Il est des sentimens que l'habitude inspire.
Le langage , la mode , & les opinions ,
Tous les dehors de l'ame , & ses préventions ,
Dans nos faibles esprits sont gravés par nos pères ,
Du cachet des mortels impressions légères.
Mais les premiers ressorts sont faits d'une autre main ;
Leur pouvoir est constant , leur principe est divin.
Il faut que l'enfant croisse , afin qu'il les exerce ;
Il ne les connaît pas sous la main qui le berce.
Le moineau dans l'instant qu'il a reçu le jour ,
Sans plumes dans son nid peut-il sentir l'amour ?
Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie ?

Les

Les insectes changeans , qui nous filent la soie ,
 Les essains bourdonnans de ces filles du ciel ,
 Qui paîtrissent la cire & composent le miel ,
 Si-tôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage ?
 Tout meurt par le tems , & s'accroît par l'usage.
 Chaque être a son objet , & dans l'instant marqué
 Il marche vers le but par le ciel indiqué.
 De ce but , il est vrai , s'écartent nos caprices.
 Le juste quelquefois commet des injustices.
 On suit le bien qu'on aime , on hait le mal qu'on fait.
 De soi-même en tout tems quel cœur est satisfait ?

L'homme (on nous l'a tant dit) est une énigme obscure ;
 Mais en quoi l'est-il plus que toute la nature ?
 Avez-vous pénétré , philosophes nouveaux ,
 Cet instinct sûr & prompt qui sert les animaux ?
 Dans son germe impalpable avez-vous pû connaître
 L'herbe qu'on foule aux pieds , & qui meurt pour renaitre ?
 Sur ce vaste univers un grand voile est jetté ;
 Mais dans les profondeurs de cette obscurité ,
 Si la raison nous luit , qu'avons-nous à nous plaindre ?
 Nous n'avons qu'un flambeau , gardons-nous de l'éteindre.

Quand de l'immensité Dieu peupla les déserts ,
 Alluma des soleils & souleva des mers ;
 Demeurez , leur dit-il , dans vos bornes prescrites.
 Tous les mondes naissans connoissent leurs limites.
 Il imposa des loix à Saturne , à Vénus ,
 Aux seize orbes divers dans nos cieux contenus ,
 Aux élémens unis dans leur utile guerre ,
 A la course des vents , aux flèches du tonnerre ,
 A l'animal qui pense , & né pour l'adorer ,

Au

Au ver qui nous attend , né pour nous dévorer
 Aurons-nous bien l'audace , en nos faibles cervelles ,
 * D'ajouter nos décrets à ces loix immortelles ?
 Hélas ! serait-ce à nous , fantômes d'un moment ,
 Dont l'être imperceptible est voisin du néant ,
 De nous mettre à côté du maître du tonnerre ,
 Et de donner en Dieux des ordres à la terre ?

T R O I S I E M E P A R T I E .

*Que les hommes ayant pour la plupart défigurés ,
 par les opinions qui les divisent , le principe
 de la religion naturelle qui les unit , doivent
 se supporter les uns les autres.*

L'Univers est un temple où siège l'Eternel.
 Là † chaque homme à son gré veut bâtir un autel.
 Chacun vante sa foi , ses saints , & ses miracles ,
 Le sang de ses martyrs , la voix de ses oracles.
 L'un pense , en se lavant cinq ou six fois par jour ,
 Que le ciel voit ses bains d'un regard plein d'amour ,
 Et qu'avec un prépuce on ne saurait lui plaire.
 L'autre a du dien Brama désarmé la colère ,

Et

* On ne doit entendre Tentimens particuliers pour
 par ce mot *Décrets* que les des loix générales.
 † [Chaque homme] si-
 gnifie clairement chaque par-
 ticu-

Et pour s'être abstenu de manger du lapin ,
 Voit le ciel entr'ouvert , & des plaisirs sans fin.
 Tous traitent leurs voisins d'impurs & d'infidèles.
 De chrétiens divisés les infames querelles
 Ont au nom du Seigneur apporté plus de maux ,
 Répandu plus de sang , creusé plus de tombeaux ,
 Que le prétexte vain d'une utile balance
 N'a désolé jamais l'Allemagne & la France.

Un doux inquisiteur , un crucifix en main ,
 Au feu par charité fait jetter son prochain ,
 Et pleurant avec lui d'une fin si tragique ,
 Prend pour s'en consoler son argent qu'il s'applique ,
 Tandis que de la grace ardent à se toucher ,
 Le peuple en louant Dieu danse autour du bucher.
 On vit plus d'une fois , dans une sainte yvresse ,
 Plus d'un bon catholique , au sortir de la messe ,
 Courant sur son voisin , pour l'honneur de la foi ,
 Lui crier , *Meurs , impie , ou pense comme moi.*
 Calvin & ses supôts , guettés par la justice ,
 Dans Paris en peinture allèrent au suplice.
 Servet fut en personne immolé par Calvin.
 Si Servet dans Genève eût été souverain ,
 Il eût pour argument contre ses adversaires ,
 Fait ferrer d'un lacet le cou des trinitaires.
 Ainsi d'Arminius les ennemis nouveaux
 En Flandre étaient martyrs , en Hollande bourreaux.

D'où

ticulier qui veut s'ériger en législateur , & il n'est ici question que des cultes étrangers , comme on l'a déclaré au commencement de la première partie.

444 P O E M E S U R L A

D'où vient que deux cent ans cette pieuse rage
De nos ayeux grossiers fut l'horrible partage ?
C'est que de la nature on étouffa la voix ;
C'est qu'à sa loi sacrée on ajouta des loix ;
C'est que l'homme amoureux de son sot esclavage ,
Fit dans ses préjugés Dieu même à son image.
Nous l'avons fait injuste , emporté , vain , jaloux ,
Séducteur , inconstant , barbare comme nous.

Enfin grace en nos jours à la philosophie ,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie ,
Les mortels plus instruits en sont moins inhumains :
Le fer est émouffé , les buchers sont éteints ,
Mais si le fanatisme était encor le maître ,
Que ces feux étouffés seraient prompts à renaître !
On s'est fait , il est vrai , le généreux effort
D'envoyer moins souvent ses frères à la mort.

* On brûle moins d'hébreux dans les murs de Lisbonne ;
Et même le Muphti , qui rarement raisonne ,
Ne dit plus aux chrétiens que le Sultan foumet ,
Renonce au vin , barbare , & crois à Mahomet.

† Mais du beau nom de chien ce Muphti nous honore ;
Dans le fond des enfers il nous envoie encore.

Nous

* On ne pouvait prévoir
alors que les flammes détrui-
raient une partie de cette
ville malheureuse , dans la-
quelle on alluma trop sou-
vent des buchers.

† Les Turcs appellent
indifféremment les chrétiens
Infidèles & Chiens.

† On respecte cette ma-
xime , hors de l'église point de
salut ; mais tous les hommes
sensés trouvent ridicule &
abominable que des particu-
liers osent employer cette sen-
tence générale & comminato-
ire contre des hommes qui sont
leurs supérieurs & leurs maî-
tres

Nous le lui rendons bien : nous dammons à la fois
 Le peuple circoncis vainqueur de tant de rois,
 Londres, Berlin, Stockholm, & Genève, & vous-même,
 Vous êtes, ô grand roi ! compris dans l'anathème.
 En vain par des bienfaits signalant vos beaux jours,
 A l'humaine raison vous donnez des secours,
 Aux beaux arts des palais, aux pauvres des asyles,
 Vous peuplez les déserts, & les rendez fertiles.
 De fort savans esprits jurent sur leur salut, †
 Que vous êtes sur terre un fils de Belzebut.

Les vertus des Payens étaient, dit-on, des crimes.
 Rigueur impitoyable ! odieuses maximes !
 Gazettier clandestin, dont la platte acreté
 Damne le genre-humain de pleine autorité,
 Tu vois d'un œil ravi les mortels tes semblables,
 Pâtris des mains de Dieu pour le plaisir des diables.
 N'es-tu pas satisfait de condamner au feu
 Nos meilleurs citoyens, Montagne & Montesquieu ?
 Penses-tu que Socrate, & le juste Aristide,
 Solon, qui fut des Grecs & l'exemple & le guide,
 Penses-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
 Noms chéris, noms sacrés, que tu n'as jamais lus,

Aux

tres en tout genre : les hommes raisonnables n'en usent point ainsi. L'archevêque Tillotson aurait-il jamais écrit à l'archevêque Fénelon, *Vous êtes damné* ? Et un roi de Portugal écrirait-il à un roi d'Angleterre qui lui envoie des secours, *Mon frère ; vous irez*

à tous les diables ? La dénonciation des peines éternelles à ceux qui ne pensent pas comme nous, est une arme ancienne qu'on laisse sagement reposer dans l'arsenal, & dont il n'est permis à aucun particulier de se servir.

Aux fureurs des démons sont livrés en partage ,
Par le Dieu bienfaisant dont ils étaient l'image ?
Et que tu feras , toi , de rayons couronné ,
D'un cœur de chérubins au ciel environné ,
Pour avoir quelque tems , chargé d'une besace ,
Dormi dans l'ignorance , & croupi dans la crasse ?
Sois sauvé , j'y consens , mais l'immortel Newton ,
Mais le savant Leibnitz , & le sage Addisson ,
b Et ce Locke , en un mot , dont la main courageuse
A de l'esprit humain posé la borne heureuse ;
Ces esprits qui semblaient de Dieu même éclairés ,
Dans des feux éternels seront-ils dévorés ?
Porte un arrêt plus doux , prends un ton plus modeste ;
Ami , ne prévien point le jugement céleste ,
Respecte ces mortels , pardonne à leur vertu.
Ils ne t'ont point damné , pourquoi les damnes-tu ?
A la religion discrètement fidelle ,
Sois doux , compatissant , sage , indulgent comme elle ;
Et sans noyer autrui songe à gagner le port :
Qui pardonne a raison , & la colère a tort.
Dans nos jours passagers de peines , de misères ,
Enfans du même Dieu , vivons du moins en frères ;
Aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux ;
Mille ennemis cruels assiègent notre vie ,
Toujours par nous maudite , & toujours si chérie :
Notre cœur égaré , sans guide & sans appui ,

Est

b) Voyez les notes à la fin du poème.

Est brûlé de desirs , ou glacé par l'ennui.
 Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
 De la société les secourables charmes
 Consolent nos douleurs au moins quelques instans :
 Remède encor trop faible à des maux si constans,
 Ah ! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
 Je crois voir des forçats dans un cachot funeste,
 Se pouvant secourir , l'un sur l'autre acharnés ,
 Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

QUATRIEME PARTIE.

*C'est au Gouvernement à calmer les malheureuses
 disputes de l'école qui troublent la Société.*

O Ui , je l'entens souvent de votre bouche auguste ,
 Le premier des devoirs , sans doute , est d'être juste ;
 Et le premier des biens est la paix de nos cœurs.
 Comment avez-vous pû , parmi tant de docteurs ,
 Parmi ces différends que la dispute enfante ,
 Maintenir dans l'état une paix si constante ?
 D'où vient que les enfans de Calvin , de Luther ,
 Qu'on croit de-là les monts bâtards de Lucifer ,
 Le Grec & le Romain , l'empesé Quiétiste ,
 Le Quakre au grand chapeau , le simple Anabatiste ,
 Qui jamais dans leur loi n'ont pû se réunir ,
 Sont tous , sans disputer , d'accord pour vous bénir ?
 C'est que vous êtes sage , & que vous êtes maître.
 Si le dernier Valois , hélas ! avait sçu l'être ,

Jamais

Jamais un jacobin , guidé par son prier ,
De Judith & d'Aod fervent imitateur ,
N'eût tenté dans Saint Cloud sa funeste entreprise :

* Mais Valois aignifia le poignard de l'église ,
Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris ,
Aux yeux de ses sujets , le plus grand des Henris.
Voilà le fruit affreux des pieuses querelles :
Toutes les factions à la fin sont cruelles ;
Pour peu qu'on les soutienne , on les voit tout ofer ,
Pour les anéantir , il les faut mépriser.
Qui conduit des soldats peut gouverner des prêtres.
Un roi dont la grandeur éclipsa ses ancêtres ,
Crut pourtant , sur la foi d'un confesseur Normand ,
Jansénius à craindre , & Quesnel important ;
Du sceau de sa grandeur il chargea leurs forises.
De la dispute alors cent cabales éprises ,
Cent bavards en fourure , avocats , bacheliers ,
Colporteurs , capucins , jésuites , cordeliers ,
Troublèrent tous l'état par leurs doctes scrupules ;
† Le régent plus sensé les rendit ridicules :
Dans la poussière alors on les vit tous rentrer.

L'œil du maître suffit , il peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des présens de Pomone ,
Des filles du printemps , des trésors de l'automne ,
Maître de son terrain , ménage aux arbrisseaux

Les

* Il ne faut pas entendre par ce mot l'église catholique , mais le poignard d'un ecclésiastique , le fanatisme abominable de quelques gens

d'église de ces tems-là , détestés par l'église de tous les tems.

† Ce ridicule si universellement senti par toutes les nations ,

Les secours du soleil , de la terre & des eaux ;
 Par de légers appuis soutient leurs bras débiles ,
 Arrache impunément les plantes inutiles ;
 Et des arbres touffus , dans son clos renfermés ,
 Emonde les rameaux de la sève affamés.
 Son docile terrain répond à sa culture ;
 Ministre industrieux des loix de la nature ,
 Il n'est pas traversé dans ses heureux desseins ;
 Un arbre qu'avec peine il planta de ses mains ,
 Ne prétend pas le droit de se rendre stérile :
 Et du sol épuisé tirant un suc utile ,
 Ne va pas refuser à son maître affligé
 Une part de ses fruits dont il est trop chargé ;
 Un jardiner voisin n'eut jamais la puissance
 De diriger des cieux la maligne influence ,
 De maudire ses fruits pendans aux espaliers ,
 Et de sécher d'un mot sa vigne & ses figuiers.

Malheur aux nations dont les loix opposées
 Embrouillent de l'état les rênes divisées !
 Le sénat des Romains , ce conseil de vainqueurs ,
 Présidait aux autels , & gouvernait les mœurs ,
 Restraignait sagement le nombre des Vestales ,
 D'un peuple extravagant réglait les Bacchanales.
 Marc-Aurèle & Trajan mêlaient aux champs de Mars
 Le bonnet de pontife au bandeau des Césars :

L'uni-

nations , tombe sur les grandes intrigues pour de petites choses , sur la haine acharnée de deux partis qui n'ont

jamais pu s'entendre sur plus de quatre mille volumes imprimés.

Mélanges &c.

F f

450 P O E M E S U R L A

L'univers reposant sous leur heureux génie,
Des guerres de l'école ignora la manie;
Ces grands législateurs d'un saint zèle enivrés,
Ne combattirent point pour leurs poulets sacrés.
Rome encor aujourd'hui conservant ces maximes;
Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes :
Ses citoyens en paix sagement gouvernés
Ne sont plus conquérans, & sont plus fortunés.

Je ne demande pas que dans sa capitale,
Un roi portant en main la crosse épiscopale,
Au sortir du conseil, allant en mission,
Donne au peuple contrit sa bénédiction :
Toute église a ses loix, tout peuple a son usage;
Mais je prétends qu'un roi, que son devoir engage
À maintenir la paix, l'ordre, la sûreté,
A sur tous ses sujets égale autorité; *
Ils sont tous ses enfans : cette famille immense
Dans ses soins paternels a mis sa confiance.
Le marchand, l'ouvrier, le prêtre, le soldat,
Sont tous également les membres de l'état.
De la religion l'appareil nécessaire,
Confond aux yeux de Dieu le grand & le vulgaire;
Et les civiles loix, par un autre lien,
Ont confondu le prêtre avec le citoyen.
La loi dans tout état doit être universelle.
Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle.

Je

* Ce n'est pas à dire que chaque ordre de l'état n'ait ses distinctions, ses privilèges indispensablement attachés à ses

fonctions. Ils jouissent de ces privilèges dans tout pays : mais la loi générale lie également tout le monde.

L O I N A T U R E L L E. 451

Je n'en dirai pas plus sur ces points délicats.
Le ciel ne m'a point fait pour régir les états ,
Pour conseiller les rois , pour enseigner les sages ;
Mais du port où je suis , contemplant les orages ,
Dans cette heureuse paix où je finis mes jours ,
Eclairé par vous-même , & plein de vos discours ,
De vos nobles leçons salutaire interprète ,
Mon esprit suit le vôtre , & ma voix vous repète.
Que conclure à la fin de tous mes longs propos ?
C'est que les préjugés font la raison des fots ;
Il ne faut pas pour eux se déclarer la guerre :
Le vrai nous vient du ciel , l'erreur vient de la terre ;
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher ,
Dans des sentiers secrets le sage doit marcher.
La paix enfin , la paix , que l'on trouble & qu'on aime ;
Est d'un prix aussi grand que la vérité même.

P R I E R E.

O DIEU qu'on méconnaît , ô DIEU que tout annonce ,
Enten les derniers mots que ma bouche prononce.
Si je me suis trompé , c'est en cherchant ta Loi :
Mon cœur peut s'égarer , mais il est plein de toi.
Je vois sans m'alarmer l'éternité paraître ,
Et je ne puis penser qu'un DIEU qui m'a fait naître ,
Qu'un DIEU qui sur mes jours versa tant de bienfaits ;
Quand mes jours sont éteints , me tourmente à jamais ,

N O T E S.

a Soit qu'un Etre inconnu , &c.

Dieu étant un être infini , sa nature a dû être inconnue à tous les hommes. Comme cet ouvrage est tout philosophique , il a falu rapporter les sentimens des philosophes. Tous les anciens , sans exception , ont cru l'éternité de la matière ; c'est presque le seul point sur lequel ils convenaient. La plupart prétendaient que les dieux avaient arrangé le monde ; nul ne savait que Dieu l'avait tiré du néant. Ils disaient que l'intelligence céleste avait par sa propre nature le pouvoir de disposer de la matière , & que la matière existait par sa propre nature.

Selon presque tous les philosophes & les poëtes , les grands Dieux habitaient loin de la terre. L'ame de l'homme , selon plusieurs , était un feu céleste ; selon d'autres , une harmonie résultante de ses organes ; les uns en faisaient une partie de la Divinité , *Divina particulam aura* ; les autres , une matière épurée , une quintessence ; les plus sages , un être immatériel : mais quelque secte qu'ils aient embrasée , tous , hors les Epicuriens , ont reconnu que l'homme est entièrement soumis à la Divinité.

E

b) *Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuse
A de l'esprit humain posé la borne heureuse ;*

Le modeste & sage Locke est connu pour avoir développé toute la marche de l'entendement humain, & pour avoir montré les limites de son pouvoir. Convaincu de la faiblesse humaine, & pénétré de la puissance infinie du créateur, il dit que nous ne connaissons la nature de notre ame que par la foi : il dit que l'homme n'a point par lui-même assez de lumière pour assurer que Dieu ne peut pas communiquer la pensée à tout être auquel il daignera faire ce présent, à la matière elle-même.

Ceux qui étaient encor dans l'ignorance s'élèverent contre lui. Entêtés d'un Cartésianisme aussi faux en tout que le péripatétisme, ils croyaient que la matière n'est autre chose que l'étendue en longueur, largeur & profondeur : ils ne savaient pas qu'elle a la gravitation vers un centre, la force d'inertie & d'autres propriétés ; que les élémens sont indivisibles, tandis que les composés se divisent sans cesse. Ils bornaient la puissance de l'Etre tout-puissant ; ils ne faisaient pas réflexion qu'après toutes les découvertes sur la matière, nous ne connaissons point le fond de cet être. Ils devaient songer que l'on a longtems agité si l'entendement humain est une faculté ou une substance. Ils devaient s'interroger eux-mêmes & sentir que nos connaissances sont trop bornées pour sonder cet abîme.

La faculté que les animaux ont de se mouvoir, n'est point une substance, un être à part; il paraît que c'est un don du Créateur. Locke dit que ce même Créateur peut faire ainsi un don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir. Dans cette hypothèse, qui nous soumet plus que toute autre à l'Etre suprême, la pensée accordée à un élément de matière, n'en est pas moins pure, moins immortelle, que dans toute autre hypothèse. Cet élément indivisible est impérissable : la pensée peut assurément subsister à jamais avec lui, quand le corps est dissous. Voilà ce que Locke propose sans rien affirmer. Il dit ce que Dieu eût pû faire, & non ce que Dieu a fait. Il ne connaît point ce que c'est que la matière : il avoue qu'entre elle & Dieu il peut y avoir une infinité de substances créées absolument différentes les unes des autres : la lumière, le feu élémentaire paraît en effet, comme on l'a dit, dans les élémens de Newton, une substance mitoyenne entre cet être inconnu nommé matière, & d'autres êtres encor plus inconnus. La lumière ne tend point vers un centre comme la matière; elle ne paraît pas impénétrable; aussi Newton dit souvent dans son optique, *Je n'examine pas si les rayons de la lumière sont des corps, ou non.*

Locke dit donc qu'il peut y avoir un nombre innombrable de substances, & que Dieu est le maître d'accorder des idées à ces substances. Nous ne pouvons deviner par quel art divin un être tel qu'il soit à des idées; nous en sommes bien loin : nous ne saurons jamais comment un ver
de

de terre a le pouvoir de se remuer. Il faut dans toutes ces recherches s'en remettre à Dieu & sentir son néant. Telle est la philosophie de cet homme , d'autant plus grand qu'il est plus simple ; & c'est cette soumission à Dieu qu'on a osé appeller impiété ; & ce sont ses sectateurs convaincus de l'immortalité de l'âme qu'on a nommé matérialistes ; & c'est un homme tel que Locke à qui un compilateur de quelque physique a donné le nom d'ennuyeux.

Quand même Locke se serait trompé sur ce point , (si on peut pourtant se tromper en n'affirmant rien) cela n'empêche pas qu'il ne mérite la louange qu'on lui donne ici : il est le premier , ce me semble , qui ait montré qu'on ne connaît aucun axiome avant d'avoir connu les vérités particulières ; il est le premier qui ait fait voir ce que c'est que l'identité , & ce que c'est que d'être la même personne , le même soi : il est le premier qui ait prouvé la fausseté du système des idées innées. Sur quoi je remarquerai qu'il y a des écoles qui anathématisèrent les idées innées , quand Descartes les établit , & qui anathématisèrent ensuite les adversaires des idées innées , quand Locke les eut détruites. C'est ainsi que jugent les hommes qui ne sont pas philosophes.

NB. *Le Lecteur curieux peut consulter le chapitre sur Locke dans les Mélanges de Littérature , &c. &c.*

TABLE

DES PIÈCES

contenues dans ce Volume.

E <i>Pître de l'auteur , en' arrivant dans sa terre près de Genève.</i>	pag. 5
<i>Sept Discours en vers sur l'homme.</i>	11
I. <i>Discours. De l'égalité des conditions.</i>	12
<i>Variantes.</i>	18
II. <i>Discours. De la liberté.</i>	23
<i>Variantes.</i>	29
III. <i>Discours. De l'envie.</i>	30
<i>Variantes.</i>	36
IV. <i>Discours. De la modération en tout , dans l'étude , dans l'ambition , dans les plaisirs.</i>	37
<i>Variantes.</i>	43
V. <i>Discours. Sur la nature du plaisir.</i>	46
<i>Variantes.</i>	51
VI. <i>Dis-</i>	

T A B L E. 457

VI. Discours. De la nature de l'homme.	p. 52
Variante.	59
VII. Discours. Sur la vraie vertu.	60
Variantes.	64
La vie de Paris & de Versailles. Epître.	66
Le Mondain.	73
Lettre de Mr. de Melon, à la comtesse de Ver-	
rue, sur l'apologie du luxe.	79
Défense du Mondain, ou l'apologie du luxe.	81
Epître sur la calomnie.	87
Le Temple de l'amitié.	96
De l'usage de la science dans les princes. Au roi de	
Prusse.	102
Epître à un ministre d'état, sur l'encouragement	
des arts.	106
Ode sur le fanatisme.	110
Ode pour Mrs. de l'académie des sciences, qui	
ont été au cercle polaire, & sous l'équa-	
teur, déterminer la figure de la terre.	117
Ode sur la paix de 1736.	121
Ode au roi de Prusse sur son avènement au trô-	
ne.	126
	Ode

<i>Ode sur la mort de l'empereur Charles VI.</i>	p. 129
<i>Ode à la reine de Hongrie.</i>	132
<i>Ode sur l'ingratitude.</i>	135
<i>Stances sur les poètes épiques.</i>	140
<i>Stances.</i>	142
<i>Discours en vers sur les événemens de l'année 1744.</i>	144
<i>Madrigal à Mad. de ***, sur un passage de Pope.</i>	148
<i>A la même, en lui envoyant les œuvres mystiques de Fénelon.</i>	ibid.
<i>A la même.</i>	149
<i>A Madame de **. Les deux Amours.</i>	ibid.
<i>A la même.</i>	150
PIÈCES DÉTACHÉES. <i>L'Anti-Giton. A Mlle. le Couvreur.</i>	151
<i>Le Cadenat.</i>	155
<i>Aux manes de Mr. de Genonville.</i>	159
<i>La mort de Mlle. le Couvreur, fameuse actrice.</i>	161
<i>Au camp devant Philipsbourg.</i>	164
<i>Réponse en vers à une dame, ou soit disant telle.</i>	166
	Lettre

T A B L E. 459

Lettre en vers sur la tracasserie, à Mr. de Buffy
évêque de Luçon. pag. 169

Lettre en vers à Mr. de Gervasi, médecin. 172

*Lettre en vers à la princesse de ***. . . 175*

Epître connue sous le nom des vous & des tu. 178

Lettre au cardinal Du Bois. 181

Lettre du cardinal de Fleury à Mr. de Voltaire.
. 183

Réponse. 186

Lettre du cardinal Albéroni à Mr. de Voltaire.
. 187

Réponse. 188

Première lettre du Prince royal de Prusse à Mr.
de Voltaire. 189

Réponse. 195

Au R. de P. 201

Lettre du R. de P. à Mr. de Voltaire. . . 205

— du même. 207

Réponse en vers. 208

Au R. de P. 211

Au même. 215

Au même. 219

Au

<i>Au R. de P.</i>	,	pag. 221
<i>Au même.</i>		225
<i>Au même.</i>		231
<i>Au même.</i>		285
<i>Lettre à Mgr. le prince de Vendôme.</i>		238
<i>Lettre à Mr. l'Abbé de Chaulieu.</i>		243
<i>Réponse.</i>		246
<i>Lettre à Mr. le président Henaut, auteur d'un</i> <i>ouvrage excellent sur l'histoire de France.</i>		248
<i>Lettre à Mr. de Fontenelle.</i>		251
<i>Réponse.</i>		255
<i>Réponse à une lettre dont le roi de Prusse honora</i> <i>l'auteur à son avènement à la couronne.</i>		258
<i>Lettre au R. de P.</i>		261
<i>Au même.</i>		264
<i>A Mr. le duc de Sully.</i>		267
<i>A Mr. le duc de la Feuillade.</i>		271
<i>A Mr. le maréchal de Villars.</i>		273
<i>A Mr. de Genonville, sur une maladie.</i>		276
<i>A Mud. de Fontaine-Martel.</i>		279

T A B L E. 461

<i>A Mr. Paltu conseiller d'état.</i>	pag. 282
<i>A Mr. de Formont, en lui renvoyant les œuvres de Descartes & de Mallebranche.</i>	285
<i>A Mr. le président Henaut.</i>	287
<i>A Mr. le marquis des Issarts, ambassadeur de France à Dresde.</i>	291
<i>A Mr. le comte Algarotti, en cour de Saxe.</i>	294
<i>Réponse au cardinal Quirini.</i>	298
<i>A Madame de Gondrin, depuis Madame la com- tesse de Toulouse, sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire.</i>	301
<i>Epitre à.</i>	303
<i>A Mr. de Cideville.</i>	305
<i>Epithalame sur le mariage de Mr. le duc de Richelieu avec Mlle. de Guise.</i>	307
<i>A Mr. le maréchal duc de Richelieu, sur la sta- tue que lui avait érigée le Sénat de Gènes.</i>	309
<i>Epitre au Roi devant Fribourg.</i>	312
<i>Lettre à Madame la duchesse du Maine, sur la victoire remportée par le roi à Lawfeldt.</i>	314
<i>Le Temple du Goût.</i>	319
<i>Lettre</i>	

462 T A B L E.

<i>Lettre à M. de C*** sur cette pièce.</i>	pag. 357
<i>Principales variantes de cette pièce.</i>	363
<i>Autres variantes tirées de l'édition de 1733.</i>	371
<i>Le poème de Fontenoy.</i>	388
<i>Préface du poème sur le désastre de Lisbonne.</i>	403
<i>Note.</i>	408
<i>Poème sur le désastre de Lisbonne, ou Examen de cet axiome, Tout est bien.</i>	413
<i>Notes.</i>	422
<i>Préface sur le poème de la Loi naturelle.</i>	429
LA LOI NATURELLE, poème en quatre parties.	
<i>Exorde.</i>	432
<i>Première partie.</i>	434
<i>Seconde partie.</i>	437
<i>Troisième partie.</i>	442
<i>Quatrième partie.</i>	447
<i>Prière.</i>	451
<i>Notes.</i>	452

Fin de la Table

A. Rosenthal

4.12.1984

[VOLT.]

842536





